



L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Crimes & Châtiments

Numéro 13
Septembre 2014



ÉDITO

Visions eschatologiques, homicide volontaire avec préméditation, peine exemplaire, voix des fous, kidnapping, procès à rallonge, gibet, gibiers de potence, cavale, prison, obsessions et taxidermie : ainsi pourrait-on résumer le sommaire de ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants, habitués et nouveaux venus : Christian Attard, Jean-Louis Bénavent, Cécile Benoist, Xavier Bonnin, Anthony Boulanger, Henri Cachau, Angèle Casanova, Jacques Cauda, Serge Cazenave-Sarkis, Sébastien Chagny, François Cosmos, Marianne Desroziers, Edouard.k.Dive, Jean-Baptiste Dumont, Antonella Fiori, M'barek Housni, Christian Jannone, Marc Laumonier, Bruno Legeai, Wladimir Lentzy, Lordius, Sébastien Marcheteau, Fabrice Marzuolo, William Mathieu, Neevh, Vlad Oberhausen, Benoît Patris, Jérôme Pitriol, Stéphane Poirier, Mélanie Roland, Philippe Sarr, Paul Sunderland et Audrey Tison.

Plus d'informations sur chacun [en fin de revue](#).

Récits fabuleux, histoires à dormir debout, demi-dieux, tissus de mensonges, traditions, allégories ou épopées hypothétiques : notre prochain numéro, en décembre, portera sur le thème « Mythes & Légendes ». [L'appel à textes et à illustrations](#) est ouvert jusqu'au 10 décembre, pour les nouvelles et les articles de moins de 25000 signes, de même que les illustrations en tous genres (dessins, photos, tableaux, collages, etc.). Tous les envois sont à faire à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Assistons maintenant aux crimes & aux châtements...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard
et « Delicatessen » de J.-P. Jeunet

Édito et Sommaire - *Templiers brûlés vifs*, miniature tirée
des *Grandes Chroniques de France* (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE

2	Édito
3	Sommaire
4	Crimes & Châtiments (Bruno Legeai)
Nouvelles	
5	Ici la voix (Benoît Patris)
14	Le cul des yeux (Serge Cazenave-Sarkis)
20	Variations imposées sur la Justice (François Cosmos)
29	Insecticides (Sébastien Chagny)
31	Je ne sais ni le jour ni l'heure mais je sais que c'est toi, Danseur (Paul Sunderland)
37	L'esprit de la loi (Mélanie Roland)
40	L'éclat du soleil (Marianne Desroziers)
Photographies & Illustrations	
41	Echafaud (William Mathieu)
42	Wanted / Tir aux pigeons (Stéphane Poirier)
Article	
44	L'écartelé de la place de Grève (Christian Attard)
Feuilleton illustré : Les Collines de Hurlefou	
48	Ecrire par l'expérience (Lordius / Jean-Baptiste Dumont)
Nouvelles	
56	L'Homme qui avait deux ombres (Christian Jannone)
66	Les chaussures noires (M'barek Housni)
70	Double assassinat rue de la morgue (Jean-Louis Bénavent)
76	Raskolnikov dans l'ascenseur (Fabrice Marzuolo)
81	Monsieur Propre (Henri Cachau)
88	La brosse à dents (Angèle Casanova)
Photographies	
90	Monochromes (Bruno Legeai)
Rubriques	
92	Comic Book : Taxidermie (Edouard.k.Dive / J.-B. Dumont)
99	Contre-utopie : Place de la Justice (Neevh)
102	Confessions : Innocent (Sébastien Marcheteau)
106	Coup de dés : Fait (Jacques Cauda)
108	Cadavre exquis
	Deux vies hollywoodiennes (P. Sarr, J. Pitriol, C. Benoist, W. Lentzy, A. Tison, A. Fiori, X. Bonnin, M. Laumonier, A. Boulanger, V. Oberhausen)
118	En savoir plus



CRIMES &
CHÂTIMENTS



Ici la voix

Benoît Patris

Possédez-vous une arme à feu ? Y a-t-il un tel objet chez vous ? Vous voyez bien, quelque chose avec un canon, une gâchette, une crosse, un chien ? Quelque chose où l'on glisse de petits objets remplis de poudre que l'on appelle des munitions, qui doivent nécessairement pénétrer quelque chose d'autre, le plus souvent de la chair, humaine ou animale ? Vous ne possédez pas d'arme à feu ? Vous êtes bien sûr ? Fouillez partout dans votre maison. Dans le grenier peut-être ? Rien ? Pas d'arme à feu ? C'est ennuyeux. Il va falloir se débrouiller autrement...

Vous êtes un être humain. Par conséquent, il y a de fortes probabilités que vous disposiez de relations. Ce qu'on appelle communément, et souvent à tort, des amis. Parmi ceux-ci, peut-être y en a-t-il qui apprécient et exercent cette pratique, souvent décriée, que l'on nomme « la chasse ». Activité à la fois ludique, exutoire et nutritive, la chasse s'accomplit à l'aide d'une arme à feu. Ceux qui la pratiquent forment une espèce grégaire, amatrice de nature, de levers de soleil, d'alcool et d'animaux à tuer puis à découper en tranches. Ces individus se trouvent majoritairement à la campagne, et sont qualifiés de ruraux. Si, de votre côté, vous appartenez à la catégorie des citadins, il est peu probable que vous comptiez, dans le cercle de vos relations, des « chasseurs ». En effet, un fossé, historique et grandissant, existe entre ces deux espèces, lesquelles se vouent une haine réciproque ou, à tout le moins, une méfiance teintée de suffisance...

Si vous n'avez pas d'amis chasseurs, il va falloir trouver un autre moyen pour vous procurer votre arme à feu. Ne baissez pas les bras ! Il y a toujours un moyen pour parvenir à ses fins. Un peu de volonté, que diable ! Que dites-vous de ceci : la famille. Oui. La famille. Celle-ci comporte immanquablement, parmi ses membres, un oncle, un beau-frère ou un grand-père qui chasse ou a chassé. C'est forcément un individu de sexe masculin. Une femme avec un fusil ? Arrêtez un peu vos bêtises...

Bien. Vous savez désormais où vous rendre pour entamer la première phase de votre plan. Trouvez un prétexte. Prenez contact avec celui dont vous savez qu'il détient une arme à feu. Tonton, papy, beau-frère ou ami. Rendez-vous chez cet homme, lui présenter vos meilleurs sentiments. Il sera surpris, mais heureux. Les gens aiment qu'on pense à eux. Ils aiment surtout qu'on parle d'eux et parler d'eux. Ils affirment le contraire, mais personne n'est dupe. Ensemble, vous prendrez un verre,

parlerez du temps qu'il fait, vous remémorerez les jours anciens, remâcherez vos souvenirs ; les souvenirs et la météo sont très utiles à ceux qui ne savent plus trop quoi se raconter. Vous prétexterez bientôt une envie pressante. S'entretenir du passé, c'est lassant, à force. Le futur — proche — et son inconnu sanglant sont autrement plus excitants !

Vous vous rendez aux toilettes. Accomplirez un petit détour par la pièce où se trouve ce que vous recherchez. Un fusil, lourd, froid, graissé, constitué de bois et de métal, qui tient étonnement bien dans la main. Combien d'accidents domestiques idiots se sont-ils produits avec ces armes ! Combien d'enfants se sont-ils amusés avec ces jouets avant que l'irréparable se produise ! Clic, boum ! Fusil chargé, cran de sûreté défait — mort tragique ! Inadvertance, inattention, négligence... C'est horrible, incompréhensible, cela arrive régulièrement, rien ne change. La chasse : deuxième sport national en termes de licenciés après le football. Un million deux cent mille permis de tuer et autant de cartes d'électeur, on ne peut pas s'en priver, repose en paix mon petit enfant chéri...

Parfait. Vous êtes à présent en possession d'une arme à feu. Vous pouvez sortir de cette pièce, il n'y a plus rien à y faire : les trophées de ball-trap, les animaux empaillés, les photos de chasseurs au teint rougeaud posant un genou à terre devant une biche inerte et allongée sur le flanc ; ces souvenirs folkloriques ne vous concernent pas, ne vous ont jamais concerné. Éclipsez-vous par la fenêtre. Et n'oubliez pas les cartouches, malheureux ! Ce serait si bête... 12 mm, type Brenneke, balles à sanglier, c'est quelque chose !

Dehors, un soleil gras attend après vous, qui vous embrase de ses rayons métalliques. Du mercure semble à présent couler dans vos veines, tout est maintenant un peu bizarre. Ne vous inquiétez pas. Ma voix vous accompagne. Le monde qui vous environne est surprenant. Vous n'avez jamais très bien compris à quoi tout cela pouvait bien rimer. Les hommes dans leur voiture. Les femmes et leur landau. Les bébés qui hurlent dans ces landaus. Les motocyclistes. Les cyclistes. Les scooters. Les enfants (et les hommes !) en trottinette. Les adolescents sur leur skateboard... Et les caddies de supermarché, qui ont toujours une petite roue folle ou défaillante... Tout cela ne tourne pas très rond, finalement. Il faut donner une leçon à toutes ces personnes qui ont perverti, corrompu cette si belle invention qu'est la roue. Tiens ! vous ne vous en êtes même pas rendu compte : en réfléchissant à ces roues folles, d'un geste automatique, vous avez chargé votre arme, poc poc, deux cartouches allongées dans leur chambre, endormies et prêtes à être tirées de leurs rêves poudreux d'une simple contraction de tendon...

Les panneaux de circulation. Les feux rouges. Les affiches publicitaires. Les vitrines de magasin. Les plaques d'égout. Les chewing-gums collés sur l'asphalte comme des cafards écrasés. Les smartphones. Les extensions de garantie. Les appels masqués. Les abonnements téléphoniques. Les démarcheurs téléphoniques. Les sondages téléphoniques. Les problèmes de ligne internet. Les opérateurs hotline malappris. Le réchauffement climatique. Les taux d'intérêt et les emprunts bancaires refusés. L'aide aux banques et la faim dans le monde. La manipulation des masses et WikiLeaks. La CIA et l'ONU et leurs petites guerres lucratives. Le Festival de Cannes et les enfants explosant sur des mines. Les marchands de rêve et les marchands d'armes. Les dirigeants de groupes militaro-industriels qui se frottent les mains et le ventre avec ces hommes pour lesquels il faut voter. Les journalistes et leurs fadaïses. Les bouffons à la télé et les fautes d'orthographe partout à l'écran. Les leaders d'opinion et les tweets. La bien-pensance. La peur de l'autre. Le vivre ensemble. Les moralisateurs. Les provocateurs. Les humoristes. Les cassandres. Les terroristes. Les pacifistes. Les pirates. Les virus. Les machines. C'est une conspiration, une cons-pi-ra-tion...

Choisissez quelqu'un au hasard dans la rue. Rejetez tout a priori. Ne vous laissez pas influencer par les vêtements, la démarche, l'allure, l'âge, le sexe ou le visage de cette personne. Ne vous y trompez pas : ils sont tous les mêmes ; des morts-vivants, des automates programmés pour haïr, se reproduire puis mourir. Laissez votre doigt agir et tirez puis tirez encore. N'oubliez pas : votre fusil est chargé de deux coups seulement. Nous ne sommes pas dans un film ! Rechargez et tirez, tirez. Rechargez. Tirez, tirez... Vous vous sentez bien, vous êtes vivant, vous êtes un dominant, un mâle alpha, vous êtes gigantesque et ils sont minuscules, des fourmis, des fourmis...

Tout va très vite au ralenti. Oreilles qui sifflent. Des hurlements assourdis éclatent autour des corps pantelants, la foule se disperse devant votre canon fumant et l'odeur de la poudre, un enfant vous observe, soufflant, sur le flanc, yeux exorbités et implorants. Des gens vous filment depuis la fenêtre de leur immeuble. C'est plus fort qu'eux... Il faut qu'ils filment sur leur téléphone ! Ils ne pensent même plus à appeler la police... Il faut enregistrer ! Oui ! Les images ! Ça vaut cher ! Les télé achètent ! Les gens regardent ! Rentrées publicitaires avant le film du soir ! Carton dans la foule ; carton d'audience !

Vous comprenez le monde dans son entièreté. Jamais vous n'aviez ressenti ça. Vous entendez les vers ramper et chanter au plus profond de la terre, avides de la chair que vous leur donnez en offrande. À chaque nouveau corps qui s'écroule à vos pieds vous devenez plus grand, plus

important, vous êtes un dieu, immanent, omniscient, vous comprenez que vous n'êtes pas adapté au monde réel car vous voyez maintenant la Réalité telle qu'Elle est et cette Réalité est tellement vraie que plus rien n'a d'importance. La force du Vide vous emporte, vous remplit, vous n'êtes plus qu'un esprit, un Doigt et un Œil, ma voix vous accompagne, ils détalent devant vous en hurlant, geignant, d'autres rampant, geignant, et vous voulez leur annoncer : Votre mort est ma Résurrection mais n'en avez pas le temps : plaqué au sol, fusil écarté d'un coup de botte, poignets mordus par l'acier froid, genou planté entre omoplates : vous vous êtes fait appréhender par les représentants de l'ordre. Tout s'écroule, la réalité s'abat sur vous, l'autre réalité, celle défaite de son R majuscule ; la réalité du commun des mortels.

Des bruits de voix dans votre dos et du mouvement. Des cris, des pleurs, des gémissements. Sirènes stridentes et bourdonnements. Qu'avez-vous donc accompli là ? Monstre assassin, ignoble engeance ! Tueur de masse ! Tout ça pour quoi ? À la chaîne, tous éclatés ! Vous êtes fou. Un fou doublé d'un imbécile ! Mon pauvre ami, c'est la prison qui vous attend, ou bien l'H.P., douze morts, six blessés graves — pronostics vitaux engagés ! En pleine sortie d'école ! Puissiez-vous faire appel à ce qu'on nomme un ténor du barreau. Vous savez bien, de ceux qui ont une grosse tête de crapaud et des yeux globuleux. Et puissent le juge (si c'est une femme, alors là ; si c'était une école juive, alors là !) et les experts psychiatres vous entendre...

Votre procès débute. Pour assassinats et tentatives d'assassinats. Dehors, sur le parvis du tribunal, il y a des gens, beaucoup, massés et très énervés, leurs visages déformés par la haine, avec des affiches, des T-shirts et des panneaux, qui tous présentent le même message, à savoir : le rétablissement de la peine de mort. La situation est très tendue. Il ne faudrait pas grand-chose pour que tout s'enflamme. Les journalistes se frottent les mains. Tout ce beau grain à moudre ! Vous allez faire parler ; du sang a été versé, de l'encre va couler. Et puis alors, ils ne seront pas nombreux ceux à venir prendre votre défense, ceux qui d'ordinaire sont contre le châtement suprême ; les débats, les reportages, les enquêtes, à la télévision, à la radio, dans les journaux, ça se fera sans eux. Courageux mais pas téméraires, ces braves hommes !

Votre ligne de défense sera très simple. Bouffée délirante. Altération de la réalité. Psychose de type schizophrénique paranoïde. Vous vous excuserez. Platement. Vous avez tout oublié (hum, hum...). Vous ne savez pas ce qui s'est passé. Il y avait cette voix... (La mienne !) C'est elle qui vous a dit d'engager le processus... qui vous a dit d'accomplir cette atrocité, ce geste monstrueux, ce... cette... Vous n'oserez pas croiser le regard des

familles des victimes. Pas évident ! Vous les regardez, ils disent que vous les narguez. Vous ne les regardez pas, ils disent que vous les ignorez... Vos excuses ne changeront rien à votre situation. Évidemment. C'est la prison qui vous attend. Normalement, pour des... individus dans votre genre, ce qu'on appelle des schizophrènes, c'est l'H.P., mais on manque de place, de personnel... Et puis aussi peut-être veulent-ils à la fois vous punir et satisfaire l'opinion publique qui est à cran ? L'H.P. serait si simple, si provocant... Sentence et coup de marteau : réclusion criminelle à perpétuité, assortie d'une période de sécurité de vingt-deux ans...

Au début ce sera dur. L'univers carcéral. Petite cellule, enfermement, télé pourrie et têtes méchantes. Pour vingt-deux ans au minimum. Vingt-deux ans de presque rien, de presque vide, de presque vie. Une douche par semaine, petite promenade sous miradors, faire ses besoins devant quelqu'un. Rassurez-vous, vous travaillerez. Oui ! Pour indemniser les familles des victimes. Conditionner des stylos de luxe griffés par un grand couturier français... Qui ça le couturier ? Veut pas le dire : mauvaise publicité ! Mais bonne affaire pour la grande marque, à trois euros bruts de l'heure, pas la peine d'aller en Indonésie ! Main-d'œuvre française, business carcéral !

Beaucoup de gens vous écriront. Des journalistes qui voudraient vous rencontrer, des partisans de la peine de mort qui vous expliqueront un peu leur manière de voir les choses et ce qu'ils pensent de votre misérable personne. Des femmes aussi vous écriront. Des femmes simples, des femmes au foyer, des femmes divorcées, des femmes seules, des femmes compréhensives, des femmes... des groupies ! Oui ! Ca sera comme un combat à distance entre elles, un combat de papier, à coups de pointes Bic, de caractères arrondis et de lettres parfumées. Elles voudront vous rencontrer. Pas simple les visites en prison. Pas comme dans les films. Tout un tas de formulaires à remplir, de documents à fournir, beaucoup d'attente, bâtons dans les roues. Mais ces femmes seront patientes. Et vous trouverez la bonne. Vous vous marierez avec elle. Un petit mariage clos et très émouvant...

Très patients aussi : les journalistes. On ne peut pas leur retirer cette qualité. Ceux-là viendront vous voir, viendront à votre rencontre. Ils se montreront soucieux mais bien gentils à votre endroit. À l'écoute, la tête penchée, avec un dictaphone Sony ou Olympus (« Vous permettez que j'enregistre ? ») Les journalistes vous demanderont comment ça se passe en prison, ce que vous voudriez dire aux familles des victimes, si vous éprouvez un sentiment de culpabilité... Et puis si par hasard vous n'auriez pas commencé à... à rédiger quelque chose, quelque chose euh... eh bien sur ce qu'il s'est passé lors de cette sinistre journée où tout a basculé...

Des fois qu'il y ait des bonnes feuilles à traîner, pour... euh... eh bien, les faire lire aux gens, pour qu'ils comprennent... Vous vous confondrez en excuses, mortifié, les doigts tordus, nœuds dans les mains. Vous mentirez : non, vous n'avez rien écrit sur le sujet, car vraiment, ça ne serait pas bien joli eu égard aux familles des victimes. Et puis de toute façon, il vous est strictement interdit de faire publier quoi que ce soit qui se rapporte, de près ou de loin, sur ce... sur cette... Mais vous serez une star ! Oui ! Internationale ! On parlera de vous dans les médias, comme « l'homme qui a bien failli faire rétablir la peine de mort en France ». Et pendant ce temps, les familles des victimes, eh bien, elles essaieront d'oublier, ce qui ne sera pas simple, étant donné tout ce tapage médiatique...

La vie en prison. Beaucoup d'Arabes, de Noirs, de Gitans. Non ! De maghrébins, de personnes de couleur, de gens du voyage. Et ne pas oublier le type caucasien ! Attention, pas de racisme ! La vie en prison : surtout des pauvres, surtout des paumés, surtout des fous ; schizophrènes, suicidaires, bipolaires, maniacos-dépressifs. Hurlements à tous les étages. Médocs à tire-larigot. Médicalments médicalments ! Des gardiens pas très gentils. Matons matois. S'amusent avec vous, vous briment, parlent très mal, matraque et ricanements. Hin-hin ! Le ricanement, c'est une des pires expressions de l'être humain. Le ricanement, ça signifie qu'il y a beaucoup de bêtise sous une toute petite couche d'intelligence bien fendillée. Vous l'avez remarqué : ceux qui ricanent le plus, ce sont ceux qui se croient malins, ceux qui ont un tout petit pouvoir, ceux qui portent un uniforme avec peu de barrettes sur les épaulettes. Oui ! Donnez un uniforme à un imbécile, il ricanera et vous en ferez ce que vous en voudrez ! Le ricanement est au rire ce que la ruse est à l'intelligence.

Vous observez les gardiens, avec leurs faces bouffies par les ricanements. Ils aiment bien fourrer un jeune agneau entre les pattes d'un vieux loup dans sa petite cage. Pour voir ce que ça fait — des étincelles ! Des fois ça marche rudement bien, des fois ça commence à étrangler au bout de dix minutes. Oui ! D'autres fois ça va plus loin encore. Ça fait comme dans les animaleries. Vous savez, quand on met une souris dans le vivarium du serpent pour le nourrir... Ça finit très mal parfois, parfois le cinglé trucidé son compagnon de cellule, lui ouvre la poitrine et commence à mâchouiller ses poumons. C'est comme ça, c'est pas grave, les gardiens savaient pas, le directeur non plus ; ce sont des choses qui arrivent. Plus assez de surveillants, toujours plus de détenus. C'est la maison d'arrêt.

Les gardiens, ils ressemblent à tout le monde, mais en pire, peut-être même que ce sont des précurseurs de ce que va devenir notre société. Ils sont mauvais, malheureux, mal-aimés, mésestimés. Tout cela à cause de leur emploi pas très épanouissant. Comme ces personnes qui travaillent

dans les hospices, qui finissent par en avoir marre des jérémiades et du caca des vieux. En général, les gens comme ça, ils passent le temps comme ils peuvent et se vengent sur les plus faibles. Les prisonniers, les vieux, les dingues, ou si y en a pas à portée de main ou de matraque leur femme, leur gosse, leur chien. La cruauté est un loisir qui a ceci de pratique qu'il est absolument gratuit, pas besoin de carte d'abonnement, juste un peu d'imagination et beaucoup de mauvais fond. De plus en plus de participants, partout ! Réseaux sociaux et Internet, super vecteurs : menaces, insultes, vidéos de cruauté sur animaux, décapitations d'êtres humains, ça fait bien rire ! Beaucoup à écouter ma voix !

Vingt-deux ans ont passé. Ni vite, ni lentement. Passé, c'est tout. Une journée, suivie d'une autre, puis d'une autre, puis d'une autre encore... pour finalement arriver à un total de 8034. C'est bientôt le grand jour. Demain la quille, libertad, la sortie de prison ! Oui ! Vous vous êtes tenu à carreau. Vous avez payé votre dette à la société (mais pas encore celle aux familles des victimes — bah ! qui se soucie encore d'elles à présent ?). Quelle chance d'être en France ! Pas de peine de mort. Non ! Encore heureux... Ça se passe pas toujours bien ces choses-là. De plus en plus. Aux États-Unis. Exécutions létales par injection. À cause de la pénurie de barbituriques. Rupture de stock ! Et les Européens — ces pleutres ! — qui ne veulent plus en livrer aux Américains, parce qu'ils disent que c'est pas bien, dégradant pour l'être humain. On ne répond pas à un acte barbare par un acte barbare, bande de barbares ! Les laboratoires européens, ils ont des comptes à rendre, des objectifs à atteindre. Se soucient de leur image de marque et surtout de leurs actions en Bourse. Faudrait pas que ça baisse. Interdit ! Leurs clients : « Quoi ? Ils nous vendent des médicaments d'une main et de l'autre refourguent des sédatifs pour des condamnés à mort aux States ? Je change de fournisseur, je veux pas participer à ça ! » Alors on fait ce qu'on peut, on expérimente... Là-bas, aux States... Nouveaux sédatifs aux effets aléatoires... Longues minutes d'agonie... Le barbiturique qui n'agit pas... La mort qui rampe, gonfle, afflue dans vos veines, vous tétanise, une armée de petites faucheuses qui courent là-dedans, ça fait bizarre... vous sentez tout venir, un truc qui rampe jusque dans la moelle... trois quarts d'heure durant... et les gens, tirés au sort, qui vous observent depuis l'autre côté de la vitre, qui se demandent ce qu'il se passe, ils ont honte et se trouvent mal... Un rideau est bien vite tiré entre les deux pièces... Ouf, vous n'avez pas eu à subir ça, la France ne le permet pas !

Vous sortez de prison comme vous y êtes entré : sous le regard noir et glacé d'une multitude de caméras. Ce qu'il faut bien appeler des êtres humains attendent impatiemment après vous et votre femme, ils sont

jeunes, exaltés, assoiffés, avides, portent des coiffures et des vêtements bizarres, des lunettes de vue Dolce & Gabbana, Christian Dior, Giorgio Armani ou encore Ray Ban, surtout Ray Ban — Wayfarer. Ils brandissent des micros BFMTV, iTélé, TF1, France 2, LCI, RTL, Europe 1, RMC. Ils se poussent, se bousculent, se donnent des coups de coudes, se montent presque dessus, s'insultent. Leurs yeux, exorbités derrière les verres de leurs montures de marque rappellent ceux de ces imbéciles illuminés qui ont trouvé un pseudo-sens à leur vie en rejoignant les rangs d'une secte.

Ces journalistes dardent leurs micros sur vous et votre femme, sans ménagement, et vous remarquez que pour la plupart ils rongent leurs ongles ; leurs doigts sont à l'image de leurs âmes : rabougris, mangés, phagocytés. Ces journalistes vous demandent en hurlant ce que vous éprouvez, vous et votre femme, comment vous vous sentez, comment ça s'est passé en prison, si vous avez des regrets, ce que vous allez faire maintenant. Vous baissez la tête. Pincez les lèvres. Répondez à voix basse. Non ! Pas trop basse, la voix ! Toujours louche, celui qui ne s'exprime pas distinctement en pinçant les lèvres ! Faites preuve de contrition, pas d'abattement ! Mais attention à ne pas trop pincer ! Soignez votre image et votre sortie !

Vous faites amende honorable. En prison, grâce à la prison, vous vous êtes marié, avez réfléchi, vous êtes assagi, avez compris. Beaucoup lu aussi, les grands auteurs, et la Bible (pas mal d'histoires sanglantes là-dedans !). Une phrase vous revient en tête, que vous vous gardez bien de leur répéter : « Ils préféreront toujours un pécheur repent à dix justes qui ont fauté. » Ensuite, vous montrez que vous êtes fatigué, désorienté. Votre femme repousse du bras l'armée de micros qui reviennent sans cesse à la charge. En votre for intérieur, une voix — la mienne ! — vous souffle : Imbécile, c'est eux que tu aurais dû débrancher ! Une balle de calibre 12 dans la tête, la tête qui explose comme une pastèque, le sang qui gicle de la carotide, le corps qui se convulse, s'agite avec frénésie, comme étonné que la tête soit partie, où qu'elle est ma tête ? Et pan ! Pan ! les têtes qui éclatent, se désintègrent, les corps comme des marionnettes tirées par des fils invisibles tenus par un dieu mourant pris de Parkinson. Ces journalistes ! Ils se croient tellement grands, informés, avertis, au-dessus de tout ! Alors qu'ils ne sont que de petites blattes frénétiques aux pattes qui s'agitent en raclant le sol, à la recherche de leur pitance, du malheur des gens !

Vous vous frayez un chemin au milieu de cette masse qui vous presse comme un citron. La presse ! Elle porte bien son nom celle-là ! Mais voici qu'un homme surgit devant vous... Il ne porte pas de lunettes, pas de micro, pas de barbe de sept jours... Il a une trentaine d'années, des yeux noirs vides et tristes, des yeux qui ressemblent au double canon scié du

fusil qu'il vient de pointer sur vous... Vous le reconnaissez ! Il a grandi en vous ! Il était là, vingt-deux ans auparavant ! Un de ces enfants, lors du... de la... Il est grand maintenant. Mais c'est bien lui. Sur le flanc, qui vous observait d'un air implorant, lorsque vous étiez Dieu, lorsque les vers rampaient et chantaient sous vos pieds !

Un coup résonne, éclate la foule — un coup de feu. Puis un second. Les journalistes, micro en main, se jettent à terre, mais les cadres restent debout, à vous filmer, petits soldats fidèles au poste. Quelque chose de tiède et de visqueux entre vos doigts. Baissez la tête. Trous dans le ventre et la poitrine. Les intestins qui voient le jour, gros vers de terre agglutinés qui se débattent sur le bitume. Zoom et gros plan. C'est dégoûtant ! Vous voyez trouble, genoux au sol. L'homme vous observe, canons qui fument. Paraît si grand... vous si petit... rétrécissez... Image opaque. Bientôt fondu et enchaîné sur écran noir. L'éther arrive. Le grand néant... Le poids de l'âme, vingt et un grammes. Vingt et un grammes, encore à voir ! Des comptes à rendre ou bien nada une fois là-bas ? On ne sait pas...

Ici la voix. Écoutez-moi attentivement avant de voir le grand néant. Vous êtes nombreux, ma voix multiple. Vous écoutez, n'entendez rien. La voix parlait depuis longtemps à l'assassin — votre assassin. Jeune homme fragile et perturbé. Un bon terreau pour mon ferment ! Serment de haine et de vengeance. Petite sœur assassinée par votre main sous Brenneke ! Sortie d'école, tuerie de masse, enfant meurtri, petite sœur déchiquetée à son côté. Procès, attente de vingt-deux ans... Jeune homme patient, à mon écoute... Ma voix lui dit, un peu comme ça : Possèdes-tu une arme à feu ? Y a-t-il un tel objet chez toi ? Tu vois bien, quelque chose avec un canon, une gâchette, une crosse, un chien ? Que croyez-vous ? Les yeux se ferment à mon écoute...

Ici la voix. Écoutez-moi attentivement. Dois vous laisser, des choses à faire. Des gens à voir, à qui parler. De plus en plus. Pères de famille et hommes frustrés. Des alcooliques et des drogués. Des commerciaux overbookés des employés burnoutés. Adolescents sous Lexomil, chauffeurs routiers célibataires. Des surveillants dans les prisons, des détenus dans leurs cellules. Aussi traders BCBG et chefs de secte illuminés, politiciens et militaires...

Beaucoup de gens à qui parler !

Le cul des yeux

Serge Cazenave-Sarkis

Depuis quelques jours, le ciel à l'horizon était chassieux et personne ne s'en préoccupait. Qu'il puisse ressembler à une lourde paupière ourlée de miel n'inquiétait que moi. Mon interminable séjour en psychiatrie, suite à l'accident, ne m'avait qu'en partie délivré de mes angoisses. Si on m'avait guéri durablement de mon agoraphobie, le professeur Reims n'avait rien pu faire pour me débarrasser des images peu rationnelles qu'il pouvait encore m'arriver d'entrevoir. Non, l'horizon n'était pas une paupière et la planète un œil. Non, je n'étais pas une poussière, contrairement à ce qu'on peut lire dans certains livres, qui, d'un battement de cil, peut à tout moment être balayée selon le bon vouloir du Grand Tout... Pire ! Noyée dans un flux lacrymal gigantesque. Non, je pouvais être rassuré. Une lourde brume chaussait le ciel. Voilà tout. Phénomène saisonnier, dû aux fortes températures habituelles sous ces latitudes. Maritime qui plus est !

Autorisé, à des horaires prédéfinis à sortir en ville non accompagné, ma principale occupation se bornait à ne pas considérer mes visions mais plutôt à essayer de rétablir la réalité des « choses » entrevues. Cet exercice me demandait un important effort de concentration. Tout à première vue pouvait s'avérer faux. Je devais à chaque instant mettre en doute ce que je pensais voir avant de m'engager dans une quelconque action. Ne serait-ce que traverser une rue. Franchir le seuil d'un magasin... Répondre aux sollicitations d'un clochard...

Quand l'assistante du professeur Reims m'avait remis une canne blanche, je m'étais moqué : n'y voyais-je pas plus qu'il ne le fallait ? Elle avait insisté. Son visage avait perdu ses jolies couleurs. Sa peau était devenue livide et lisse comme du marbre. Je m'étais plié à son ordre. Je ne voulais pas que la colère la défigure davantage. Elle avait souri alors. Quel plaisir de voir à nouveau courir sur sa blouse immaculée ce long chemin bordé de pétunias incandescents. J'aimais la voir heureuse. Mon enthousiasme était tel qu'il en fallut de peu pour que je le foule. Sa voix me ramena à la réalité : « Tâchez de ne pas la perdre ! » Un frisson me parcourut. J'étais sacrément atteint. Je la revis telle qu'elle était. Disparu le joli chemin. Mes sentiments avaient l'ascendance sur ma raison. Sous peine de vivre interné jusqu'à la fin de mes jours, je ne devais à aucun moment l'oublier. Jamais !

« Dites-vous, m'avait dit Reims afin de bien me faire rentrer dans le crâne mon inversion, que vous voyez par le cul des yeux. »

Ses dernières années passées à Guantanamo, au service de l'armée, avaient libéré sa parole. Par des images fortes il allait droit au but — et cette façon de parler était loin de me déplaire. J'appréciais ses allégories, elles nous rapprochaient.

Mes premiers temps d'homme libre, je les passais à proximité de la clinique — le square côté ville, le port à cent mètres délimitaient mes sorties. Un peu la plage aussi. Quelques pas sur le sable, pas plus. Loin du bord. La matérialité « des chevaux de la mer » fonçant sur moi me demandait trop d'énergie pour n'arriver à voir que de simples vagues. D'autant plus les jours de grand vent. En règle générale : plus le mouvement du sujet rencontré était rapide, moins j'étais en mesure dans un temps raisonnable d'appréhender la réalité. Il me fallait donc vivre avec lenteur et éviter les lieux trop agités. La vie en province s'y prête bien, et s'il y avait parfois quelque effervescence due à des manifestations du type foire, fête foraine ou autre... il me suffisait de fermer les yeux et d'utiliser ma canne blanche pour que soient contrariées mes hallucinations.

Les semaines passaient.

Je contrôlais mon handicap sans trop de difficulté lorsque, m'étant éloigné un peu plus qu'à mon habitude, dans une rue qui m'était étrangère, je fus témoin d'une agression. Oh ! Peu de chose, juste un vol de sac à main sans conséquence. La victime était âgée et n'avait opposé aucune résistance. En me voyant elle eut un geste résigné, elle leva les bras en l'air et les laissa retomber sur ses cuisses, puis elle gonfla les joues et entreprit claudicante de poursuivre son voleur. C'était pitoyable !... C'était incroyable ! J'eus beau fermer les yeux à plusieurs reprises, je n'avais pas rêvé ! Pour la première fois depuis des années, je venais d'assister à un évènement sans que mon cerveau ne refoule le réel.

Trois jours plus tard, j'étais témoin d'un accident domestique. Un homme en tenue légère, short — marcel — tongs, taillait une haie de tamaris quand subitement son taille-haie lui échappa. Les orteils d'un de ses pieds giclèrent comme autant de gravillons sous les roues d'une voiture. L'homme cria, appela sa femme, me bouscula pour rentrer chez lui, avant que celle-ci ne sorte un sac plastique rempli de glaçons à la main pour récupérer les restes de son mari blessé. J'observais la scène avec intérêt. Une fois encore, rien ne m'avait échappé. Autre chose, ma canne blanche me rendait invisible. Que je fusse là ou pas, quelle importance !... dans les deux cas, ma prétendue « cécité » avait rendu ma présence inutile.

Je ne m'en ouvris à personne mais m'interrogeais : serait-il possible que la violence, la douleur, le sang... l'effroi, soient la solution au rétablissement de mes facultés ?

Il me fallait le prouver. Renouveler l'expérience.

Dans cette station balnéaire, j'avais peu de chance de tomber une fois encore sur un évènement dramatique, que dire de plusieurs !... Par deux fois le hasard avait croisé ma route, c'était déjà beaucoup. Je ne devais compter que sur moi-même pour satisfaire ma curiosité. La guérison était au bout. J'en étais convaincu. La douceur, les soins attentifs, le calme, la gentillesse n'avaient rien donné. Tout en suivant pour la forme les prescriptions de Reims qui, je n'étais plus dupe, me maintenait dans un état régressif, je décidai de passer outre ses recommandations et d'explorer cet autre aspect de la vie qu'est l'insécurité.

Un tas de questions qui ne m'avaient jamais effleuré jusque-là se mirent à me titiller. Qui étais-je avant l'accident ? Avant de perdre la mémoire... Avais-je une profession ? Laquelle ? Pourquoi ne recevais-je jamais de visite, de courrier, de coup de fil ?... Pourquoi étais-je le seul à ne pas posséder de photos, de papiers... de nom ?... Juste un prénom : Karl... Et encore... je le sentais si peu... ne m'avait-il pas été attribué de façon systématique, comme un nom attaché à demeure à un numéro de chambre ? Karl de la 123. Combien de Karl s'étaient posé la question ?

Il est certain que j'avais subi un choc traumatique et que mon cerveau ressemblait à une vieille casserole percée. Mes impressions étaient somme toute celles d'un artiste, rien de grave, si ce n'est le fait que je prenais mes désirs pour des réalités et que nul support ne m'était nécessaire pour exprimer mes rêves.

Je réalisai non sans surprise que jamais on ne m'avait invité à rejoindre « l'atelier » pour y dessiner ou peindre mes souvenirs enfouis. La reconquête de ma mémoire ne semblait pas être une priorité. Que je puisse m'en passer paraissait même être le but caché de mon séjour dans cet établissement. Traitement chimique et psychologique à l'appui, on me façonnait une histoire. Un comportement d'homme ordinaire, avec des sentiments tendres, des peurs raisonnées, des explications simples... une panoplie de type bien. Seulement, la greffe avait du mal à prendre sur le cobaye que j'étais devenu, d'où les allers et retours discordants et aléatoires de mon esprit...

Jusqu'au vol du sac à main et à l'envol des doigts de pied.

Ma première tentative « d'évasion », je la réalisai sur les marches de l'église du Bon Secours. C'était un dimanche, il était aux environs de 11h30, les croyants quittaient l'office. Attendues, des images incarnées se mêlèrent aussitôt à la foule. Des êtres nus hilares et grimaçants se mirent à jouer entre les jambes des pratiquants en faisant des gestes obscènes, une chimère, puis deux gargouilles, quittèrent leur mur pour se joindre aux bacchanales, il y eut comme un feu d'artifice de chauves-souris, je vis des hommes fumer par les oreilles, d'autres fourrager sous les jupes de leurs voisines tandis que celles-ci branlochaient activement leurs voisins...

Malgré toutes ces images incongrues, je ne perdais pas de vue la raison qui m'avait amené jusqu'ici. J'attendis que la dernière personne passe le porche pour, de toutes mes forces, canne blanche en avant, débouler sur elle. Elle bascula dix marches plus bas. C'était un homme d'une soixantaine d'années, de forte corpulence. Il roula plus qu'il ne chuta. Il hurla. La foule (lavée de tout péché) se retourna et braqua sur lui des yeux pleins de reproches. L'homme parut étonné qu'on ne se précipite pas sur lui pour lui venir en aide. Son costume était déchiré. Son front saignait. Quand il me vit, son comportement changea du tout au tout. Il oublia sa chute et s'enquit de mon état. Je m'étais immobilisé, la bouche grande ouverte dans une expression de stupeur. Pour que mon effet soit convaincant, je m'étais mis à trembler de tout mon corps. Ma canne battait la pierre. J'aurais pu craindre d'en faire trop si ma victime ne m'avait pas poussé, par sa bienveillance, à en rajouter.

Après mille réconforts, rasséréné, il me proposa d'aller boire quelque chose dans un bar tout proche. Je n'en perdais pas une miette. La satisfaction, que je ne pouvais réfréner, imprimait sur mon visage une expression de saint homme. Je puais l'innocence. Opération cent pour-cent réussie ! Aucune apparition n'était venue contrarier le bonheur que j'avais de me sentir enfin moi-même. À cet instant je le savais, j'étais sur la bonne voie. Le vice : c'était ma vie. Il ne me restait plus qu'à connaître les doses bénéfiques ainsi que la fréquence des « prises » pour que mon équilibre soit pérenne. Déjà sur le comptoir en zinc une femme en maillot de bain une-pièce se passait de la crème solaire, pendant qu'à mes côtés l'homme que j'avais bousculé dévorait un seau rempli d'escargots au beurre persillé. Pour voir si je rêvais, je le giflai. Je rêvais. La fille disparut et on me jeta dehors.

Je parcourus satisfait la distance qui me séparait de la clinique sans avoir de vision. Gagné ! Gagné ! J'avais gagné !

Le mois qui suivit, je multipliai avec frénésie mes méfaits. Je n'avais plus qu'un but : quitter l'être mou que j'étais devenu pour retrouver ma forme cérébrale originelle. Ma bonne gueule m'aida. La plage ne me faisait plus peur. À moi les réjouissances ! Je me mis à draguer comme un malade, que je n'étais plus... détroussant les plus vieilles, brisant le cœur des plus jeunes... Aimant avec brutalité... Méprisant leur amour. Allant jusqu'à en frapper quelques-unes. Rendant folles mes plus douces conquêtes, déchirant par mon sadisme l'âme des plus fragiles. Violant — peu, mais de façon remarquable. Puis, comme je craignais la rechute, je me mis à tuer. Peu encore. On ne m'en laissa pas le temps. Les effectifs de police renforcés, on ne mit pas trois jours pour m'identifier.

Le corps de l'assistante du professeur Reims retrouvée attachée au radiateur de ma chambre confirma leurs soupçons. Il leur en fallut un peu moins pour m'appréhender. Après le meurtre de l'assistante, à qui j'en avais fait voir de toutes les couleurs, je m'étais mis en retrait dans une cabane de plage inoccupée qui avait appartenu à l'une de mes anciennes conquêtes, dont personne n'avait encore signalé la disparition. Placé à une extrémité de la plage, par un trou percé dans l'épaisseur de la porte, je pouvais en surveiller l'étendue.

Mes derniers méfaits m'avaient donné de l'assurance. Mes hallucinations avaient disparu. Par bribes peu à peu mon passé me revenait. Il était sordide. J'avais été qualifié « d'ennemi public numéro 1 ». J'avais commis les pires assassinats. On m'avait comparé au docteur Petiot. Ma gueule terrifiante (avant que des chirurgiens à mon insu ne la transforment), ainsi que mes façons originales de procéder, avaient fait des émules. Je vivais une vie incroyable. Des gens que l'on ne soupçonnerait pas me planquaient dans des demeures princières. L'argent que je volais, très souvent je le redistribuais aux miséreux, aux malchanceux, aux poètes, aux musiciens...

J'étais aimé. Tout me souriait. J'étais le roi !... Jusqu'au jour où, trahi, je fus abattu en pleine rue par une rafale d'arme automatique. Je n'eus droit à aucune sépulture. Il était hors de question pour les autorités que qui que ce soit vienne se recueillir sur ma tombe.

Je disparus.

L'information officielle donnée aux médias fut que mon corps avait été incinéré et mes cendres dispersées.

Une recommandation était jointe : Discrétion demandée.

La consigne fut respectée.

Les chiens.

Aux chiens je n'avais pas pensé.

Confiant, dans ma cabane, je m'étais endormi.

Ils m'avaient flairé.

J'étais cerné et n'avais rien vu venir.

La plage s'était teintée de la couleur du Raid. Noire.

Sans sommation à un signal le feu s'abattit sur mon abri. Si je n'avais pas creusé un puits sous le plancher dans le but d'y dissimuler mes futures victimes, je serais mort. Une fois encore j'en réchappais. Les planches les unes après les autres explosèrent sous l'effet des balles. L'air sentait la poudre et le bois brûlé. Après quelques minutes, qui me semblèrent une éternité, j'entendis qu'on marchait au-dessus de moi. L'horreur, ce fut l'horreur, mes cauchemars réapparurent. L'ordre fut donné de tout débarrasser, et quand des débris il ne resta plus rien, avant

que l'on me ferre, je m'éjectai comme un diable hors de mon trou en brandissant à bout de bras mes deux yeux que je venais à l'instant même de m'arracher. Je ressentis comme une décharge électrique. Puis plus rien.

Je ne sais où je suis à présent.

Ténèbres.

Plus aucune sensation. Juste quelques souvenirs, quelques impressions qui se mêlent à de folles images... et cette voix toujours qui me poursuit : « Par le cul des yeux, Karl ! Par le cul des yeux... »

Variations imposées sur la Justice

François Cosmos

1. La Justice des Hommes

Je ne me rappelle plus présentement qui m'a raconté, ni quand, cette histoire qui m'obsède au point que j'y repense fréquemment, que je la rêve parfois, et que cela doit bien être la quatrième ou la cinquième fois que j'en fais état dans ces cahiers — il faudrait que je me replonge dans leurs milliers de pages pour retrouver, peut-être, les circonstances dans lesquelles elle m'a été narrée, par qui, et de quel film, quel roman ou quel recueil de nouvelles de quel auteur cette personne prétendait l'avoir tirée, si jamais elle l'avait précisé, et si jamais elle ne l'avait pas inventée elle-même :

Moins d'une heure après qu'un jeune homme a pris sa toute première charge de gardien de phare à l'extrémité la plus occidentale d'une petite ville dans laquelle il n'avait encore jamais mis les pieds, quelques minutes seulement après que son prédécesseur vieillissant l'a abandonné à lui-même avec les clés et face au tableau de bord allumé pour pouvoir attraper d'extrême justesse le seul train de la matinée à pousser jusqu'à la préfecture — et pour une destination, au jour dont on parlera à la fin, toujours inconnue —, l'unique banque de l'endroit est attaquée par trois malfrats inexpérimentés qui sont rapidement mis en déroute — et l'un d'eux laissé sur le carrelage avec son compte — par des vigiles armés comme des tueurs, et prennent alors la fuite à pied de toutes les forces que leur permettent encore leurs jambes tremblotantes, poursuivis par les autres, longent le port vide de ses bateaux au fond duquel ils envoient mourir leurs revolvers et leurs cagoules de tragédie, se dirigent vers le phare comme vers un fanal qu'ils atteignent et dans lequel ils s'engouffrent et peuvent s'enfermer avant d'être rattrapés. Les vigiles une fois arrivés s'acharnent contre la serrure qui résiste à leurs efforts et à ceux des officiers municipaux qui les rejoignent peu après, avant que la décision de changer de stratégie pour un siège autour du phare à l'aide d'énormes renforts de gendarmerie et de police nationale ne soit imposée par le commandant de la place. Comme le phare est classé aux monuments historiques, les seuls projectiles à pouvoir être employés sont 1) les terribles échos de trois mégaphones alternativement empoignés par ce même commandant, l'ancien maire — l'actuel étant hospitalisé —, un curé qui se trouve là pour des vacances, et le directeur de la banque, pour

s'adresser sans surprise aux deux hommes afin de les convaincre de se rendre, 2) un assourdissant essaim de quatorze hélicoptères en giration alternative permanente, et 3) une batterie de cent projecteurs puissants combattant, de nuit comme de jour, le feu tournant du phare.

Au matin du seizième jour après l'attaque, la porte du phare est ouverte calmement de l'intérieur par trois hommes qui sortent mains en l'air, visages fatigués mais rasés, et point du tout hirsutes, qui chacun aussitôt accuse les deux autres d'être les malfrats recherchés.

2. La Justice de Dieu

C'est la peur au ventre / C'est après avoir longtemps hésité / reculé le moment de s'y décider / Ce n'est pas sans quelque appréhension / C'est sans la moindre appréhension / que le démarcheur à domicile (en petites grues en ébonite pour préadolescents) K. Heschel pénètre pour la première fois depuis plus de dix ans au cœur de ce paquet d'immeubles des quartiers affamés, puis, après avoir laissé sa voiture à l'orée d'un terrain vague, pénètre dans le plus à gauche, le même qu'il y a dix ans, apparemment inchangé. Sur la même marche du même escalier montant à un premier entresol sont assises trois fillettes de neuf-onze ans, blonde / brune / rousse, cheveux relevés / réunis en natte / en couettes, yeux bleu clair / noirs/ noisette, petite robe turquoise / jaune / rouge vifs, une sucette orange /verte / violette à la main, puis, un peu plus haut, une quatrième du même âge apparent aux yeux verts, ses longs cheveux châains lui tombant sur sa robe à carreaux, un canif ouvert posé entre ses pieds déchaussés.

Alors qu'il posait le pied sur la même marche du même escalier quelques dix ans plus tôt, des cris de terreur et d'appel à l'aide montant par l'escalier descendant au sous-sol l'avaient arrêté net. En bas, poussant la porte en bois à claire-voie d'une cave maladroitement éclairée, il avait découvert quatre gamins vautrés sur une femme nue, la tête couverte d'un sac à patates, qu'ils avaient attachée par les quatre membres à la carcasse effondrée d'un lit de fer rouillé. S'apprêtant à la délivrer après les avoir chassés en n'ayant eu besoin d'utiliser que la surprise et que sa voix, il fut à ce point frappé par la beauté stupéfiante de ce corps enfin apaisé que l'envie lui pris de la violenter à son tour. Ce qu'il fit, puis s'enfuit en lui abandonnant un canif ouvert dans une main pour pouvoir se libérer.

D'une même voix grave et sans qu'il leur ait rien demandé, même pas de bien vouloir s'écarter un peu pour le laisser passer, la première fillette lui promet l'amour de toutes les femmes dont il désirera l'amour, la deuxième la fortune et la puissance financière, la troisième le pouvoir absolu. La quatrième, les yeux baissés, lui prédit l'immortalité.

Enfui plus vite, peut-être, que la première fois, remonté dans sa voiture, échappé de ce paysage urbain dévasté, il avisera une femme marchant sur un trottoir en y jouant la coquette, près de laquelle il s'arrêtera pour lui proposer de monter. Ce sera la première d'une irrésistible série de conquêtes. Une seule, en acceptant de l'épouser, suffira à assurer sa fortune, une autre l'encouragera et l'aidera à devenir député.

Près de dix ans plus tard, le bon Président Kurt est au sommet de sa popularité. Exigeant d'essayer seul, au-dessus d'une foule béate, le nouvel hélicoptère national de combat qui lui est présenté, il monte aussi haut qu'il en est capable afin, un sourire de triomphe à la bouche, de sectionner d'un coup sec suffisamment de fils dépassant du pupitre de commande pour être assuré de venir s'écraser sur une partie du public restée électrisée.

Rompu, rapetissé, amputé, de multiples fois opéré, méprisé, haï à un point qu'il ne pouvait même pas imaginer, sa première sortie, clandestine, sera un pèlerinage morbide à l'immeuble entre-temps rénové, poussé sur un brancard roulant par un austère infirmier. Les trois premières gamines sont toujours là à leur place, ou d'autres du même âge éternel qui les ont remplacées, sucettes enfoncées dans leurs bouches déformées. Derrière elles se tient une fille d'une vingtaine d'années, aux formes superbes, alanguie contre la rampe d'escalier, son canif attaché par une cordelette autour du cou lui pendant entre les seins. À la vue des deux arrivants elle s'en détache pour remonter, quand une voix de femme brisée l'appelle depuis un étage au-dessus, et les trois fillettes disparaissent aussitôt, comme par un miracle concerté.

3. La Justice des assassins, un sur deux

Napoléon A* a un œil dans les verts, et l'autre fermé depuis avant la naissance. Ces lignes le rejoignent quelques dixièmes de seconde avant l'instant non réalisé où il aurait actionné le déclencheur de son arme appuyée depuis trop longtemps déjà contre la tempe immaculée du dernier Juif au monde, assis bâillonné sur une chaise d'enfant au centre d'une cour cubique marbrée de rose ; à l'instant où, comme s'il devait mourir lui-même, un tel flux confus de pensées envahit son cerveau malingre qu'il l'empêcha durant de longues minutes de fonctionner de la manière habituelle et d'exécuter promptement son six millions cent soixante-quatorze mille quatre cent unième travail. Au sortir de cette sorte d'éblouissement intellectuel à lui inconnu jusqu'alors, il se tourna vers les quatre Inspecteurs qui se tenaient alignés, silencieux et incrédules, contre le mur à l'ombre de la cour, et leur fit signe d'approcher. Sans qu'ils se consultent, un seul s'y décida, qui recueillit d'un air entendu ce que l'autre

avait à leur dire et lui chuchota à l'oreille, sans quitter des yeux le condamné immobile. Après l'avoir félicité d'une tape bien sentie derrière l'oreille, il retourna auprès de ses trois collègues auxquels il exposa une version mieux structurée des réflexions de leur ami. Une brève discussion s'ensuivit, à voix basses, au terme de laquelle deux des Inspecteurs traversèrent la cour en diagonale — saluant au passage l'ami Napoléon de deux clins d'œil appuyés — pour en sortir par la porte qui leur avait permis d'y pénétrer, moins d'une demi-heure auparavant.

Moins d'une demi-heure plus tard ils étaient de retour, précédant une formation d'une soixantaine de Juges drapés à l'ancienne menés par un célèbre vieillard que beaucoup croyaient mort. La porte refermée, le pugilat rituel s'engagea aussitôt ; il se poursuivit jusqu'à ce que la victoire d'un camp sur l'autre devienne incontestable aux yeux même des vaincus, devenus convaincus. L'illustre vieillard rendit alors le verdict : un mouvement de menton en direction de notre ami lui suffit. Napoléon dénoua le bâillon qui emprisonnait l'ex-condamné et l'aida à se relever, puis le projeta vers la sortie d'un coup de genou dans les reins. Ce fut miracle si l'autre ne tomba pas à plat contre le marbre — il ne s'en serait vraisemblablement pas relevé — et, titubant, put accomplir les derniers mètres qui le séparaient de la poignée, et réussit à l'agripper. Il fit un effort plus qu'humain — et l'assemblée pourtant blasée retint durant ce lent moment son souffle — pour tirer à lui la porte de la liberté. Son corps nu avait été rendu si transparent par les privations que l'on aperçut, l'espace d'un éclair, le rouge des coquelicots et le vert de l'herbe au travers. Le bourreau portait un képi mauve.

4. Le non-dit commandement. Une Justice de tous les diables

Ce n'est qu'à une mince majorité — deux voix d'avance — que l'Assemblée des Porte-paroles Populaires réunie en Séance Exceptionnelle le Dix-Septième du Mois des Gousses de Jacaranda adopta en milieu d'après-midi la proposition de loi cosignée par deux anciens ecclésiastiques et le fils cadet du monarque déchu, que la Rue ne tarda pas à nommer par dérision « Tu ne tueras pas point ». Malgré les titres gras des journaux du soir, et ceux déjà plus discrets de ceux du lendemain matin, cette décision fit moins de bruit qu'on pourrait l'imaginer avec le recul. Sans doute était-ce pour partie dû à la confiance que la plupart des citoyens qui s'intéressaient encore à la politique mettaient dans la modération et la fermeté du Conseil Suprême des Sept Sages, qui devait, en dernière instance, entériner ou rejeter toute nouvelle loi. Toutefois, après que son arbitrage — favorable — fut rendu public, il y eut à peine plus de réactions ; les principales organisations de Préservation du Fonds Spécifiquement

Humain de l'Homme, sauf une, mirent bien sur pied quelques marches de franche opposition, mais dès que celle qui s'était refusé à y participer put le justifier a posteriori en affirmant fermement que le Droit de tuer faisait bien partie des Droits de l'Homme, les autres se rangèrent toutes rapidement à son avis, à part l'une d'entre elles. Et lorsque les décrets d'application de ladite loi furent présentés devant l'Assemblée quelques jours plus tard, ils furent votés à l'unanimité, moins dix-sept voix.

Désormais, le non-meurtre se trouvait prohibé : à compter du Premier du mois suivant — le Mois des Congés pour Vendanges —, tout citoyen mâle ou femelle âgé d'au moins dix-sept ans révolus n'était plus autorisé à n'avoir aucune mort d'homme, de femme ou d'enfant à son actif — en aparté, on conseillait toutefois d'épargner les nourrissons et les très jolies filles, et de commencer par les étrangers et les pilotes de bombardier ; chacun disposait de quarante-quatre décades pour se mettre en conformité avec la nouvelle législation. Quelques catégories sociales demeuraient exemptées de cette obligation : les prêtres et druides divers, les bouchers, les charcutiers, et certains invalides — les non-marchants, les amputés d'au moins un bras et demi, et les malvoyants à plus de 2,034 %. Enfin, l'ultime alinéa du dernier décret fixait les conditions d'amnistie pour les meurtriers en cours de purge de leurs peines dans les prisons publiques et les prisons libres pour avoir devancé l'évolution des mœurs : ils devaient avoir été reconnus coupables sans le moindre doute ; les autres ne seraient pas libérés.

(Il va de soi qu'au moment où je rédige cette notule, plusieurs armées d'historiens, d'anthropologues et de juristes psychanalystes en sont encore à débattre, jusqu'à parfois en venir aux mains, des raisons pour lesquelles un tel retournement apparent et inédit dans les conceptions philosophiques et morales humaines a pu avoir lieu, et en cet endroit du monde et à ce moment là de l'Histoire de l'Humanité.)

C'est alors — le texte intégral de la loi fut distribué sur tous les lieux de travail, dans les écoles, lycées et centres de dressage professionnel, dans les boîtes aux lettres et à l'arrière des boutiques d'embauche — qu'un vent de stupeur général se mit à souffler sur le Pays tout entier ; car bien peu, y compris parmi ceux qui avaient fait l'École Militaire, savaient comment il fallait s'y prendre pour tuer un être humain. Il restait à peine une trentaine d'anciens combattants, puis, en l'espace de quelques jours, plus aucun, car ils se trouvaient dans un tel état de décrépitude qu'ils furent parmi les premières « victimes » de la mise en application de la nouvelle loi. Les professionnels de la chose militaire n'avaient pas connu de guerre grandeur nature, et la plupart même jamais vu un fusil de leur vie sauf sur les

écrans ; voilà pourquoi ceux des officiers qui, attirés par l'appât du gain, défroquèrent pour ouvrir des cabinets de consultation ou de conseil sur l'art d'occire ne virent pas le moindre client se présenter, et se firent même généralement massacrer la nuit tombée sur leurs fauteuils en cuir tout neufs, devant leurs dossiers vides, sans que leurs secrétaires novices s'interposent — il s'avère que certaines allèrent jusqu'à mettre la main à la pâte. Par contre, les chirurgiens, les policiers qui paraissaient sympathiques, les bouchers-charcutiers, et la poignée de mercenaires ayant déserté de répétitifs conflits en montagne et/ou entre les tropiques pour se précipiter au pays natal afin de participer au réveil national, se retrouvèrent rapidement assaillis de coups de téléphone, de messages télépostés, électroniques et vidéos, et leurs tarifs vite griffonnés montèrent illico en flèche — à tel point que les bouchers-charcutiers abandonnèrent tous dans les deux mois leur premier métier, et leurs magasins qui furent saccagés par la populace pour y récupérer, soit de la viande et des plats cuisinés, soit divers instruments pouvant servir à la trucidation. Les authentiques assassins amnistiés étaient attendus à leur sortie de prison avec des colliers de dattes et des perles brunes, ou même un bolide clé en main, ou une place de directeur-adjoint, ou par de jeunes personnes artistiquement décolletées, dont certaines auraient été louées pour l'occasion ; leur premier dîner de liberté consistait ordinairement en un repas de roi fainéant, mais ceux qui ne souhaitaient pas se laisser aller à quelques confidences, ou dont l'expérience homicide était par trop fortuite ou exceptionnelle pour pouvoir servir de modèle — meurtres d'enfants en nettoyant une arme, d'épouses assises tranquillement à table par un couteau dérapant du gigot, assassinats de somnambules à coups d'éternuements, congélateurs jetés étourdiment par la fenêtre, etc. —, finissaient zigouillés au cours de la nuit qui suivait au milieu de leur lourd sommeil repu.

De leur côté, leurs ex-codétenus soupçonnés de ne pas être de vrais tueurs et qui pour cette raison n'avaient pas quitté leurs cellules, se démenaient comme de vilains diables — à part quelques-uns qui s'y plaisaient par trop grand amour de leurs habitudes ou simplement d'un collègue de captivité ou d'un maton, ou par peur de la nouvelle loi de la jungle qui sévissait maintenant au-dehors —, afin de se faire reconnaître « coupables » selon l'ancienne définition. Certains, qui clamaient jusque-là leur innocence, se mirent alors à déclamer sur tous les tons le contraire, versant des larmes à genoux sur les genoux des juges qu'ils avaient demandé à revoir pour leur dire à quel point ils avaient été injustes envers eux en les accusant de forfaiture ou d'erreur judiciaire. D'autres, qui n'aimaient plus, n'avaient jamais aimé ou détestaient leurs compagnons d'infortune, les étranglèrent, généralement à l'aide de leurs chaussettes

puantes — on les relâchait ainsi par paires, dont l'un prenait pieds devant le chemin du couloir de la morgue, et l'autre celui d'un destin guère moins funeste ; ou alors ils firent subir le même sort à un gardien en se servant de sa casquette étoilée, ou parfois à leur avocat/e grâce au fil de la machine à café du parloir.

Dehors, il y avait des queues devant les agences de police, y compris pendant les heures de travail honnête, formées par des quidams venant s'accuser d'un assassinat ou d'une tuerie — souvent avec le nombre correspondant de cadavres sur les bras ou jetés sur l'épaule, ou dans une brouette —, ou qu'on avait rémunérés pour venir témoigner d'un massacre réellement ou prétendument perpétré par le payeur, ou encore qui désiraient dénoncer, qui un beau-frère, qui un voisin ou un ancien collègue non encore responsable du moindre décès ; les fonctionnaires de l'Ordre étaient débordés, conséquemment fréquemment excédés, et ceux qui ne se trouvaient pas alors au diapason de la nouvelle législation se laissaient parfois aller à éliminer des clients particulièrement accrocheurs avec leur pistolet de service ou le lourd chariot de leur antique machine à écrire — quand le client transportait lui-même des macchabées qu'il affirmait avoir supprimés de sa propre initiative, cela se transformait alors au pied du comptoir en un tas sanguinolent du plus mauvais goût, mais de la plus haute valeur civique et pédagogique. On vit ainsi resurgir du tréfonds des jardins privés des mères de famille plus ou moins bien décomposées qu'on croyait enfuies depuis des années en Anatolie ou dans l'Aracynthe Actéen avec la fille naturellement naturelle du curé du coin. Des tortionnaires désormais totalement libérés occupaient leurs moments de loisir à parcourir des forêts en tous sens, retournant des mètres cubes et des mètres cubes d'humus à la recherche de morceaux de petits garçons ou de petites filles, ou d'autrefois belles auto-stoppeuses aux cuisses maintenant décharnées rencontrées au bord de la route de leurs toutes premières vacances. D'aucuns, croyant tromper les policiers et les juges, apportaient des os de singe ou de mouton, ou un savant mélange des deux, dans des sacs en plastique arrosés de sang issu de leurs propres veines ou de leurs menstrues. Quant à ceux qui avaient eu la mauvaise idée de balancer naguère ou jadis leurs victimes à la mer ou à la rivière, on pouvait les observer traquant fébrilement de vrais ou faux témoins le long des levées, des plages et des quais, par les bars louches et les bars borgnes, parfois un fusil à la main ; il en résulta des drames qu'on eût qualifiés, peu de temps auparavant, d'abominables.

Pourtant, contrairement aux attentes des rapporteurs de ladite loi, et surtout de leurs supporteurs et de leurs soutiens, la plupart des gens n'en paraissaient pas pour autant plus heureux.

5. La Justice des assassins, deux

Ma première rencontre avec les Thanatophiles remonte à l'hiver qui aura bientôt deux ans — comme les choses se sont précipitées depuis... Il devait être environ dix-sept heures, et la nuit était en train d'achever son insidieuse conquête de notre moitié de Terre. Nous filions sur une route secondaire, droite et blanche, en pleine campagne, et notre équipée se voulait joyeuse : les noix de cajou fourrées au saucisson et les pastilles vertes, orange et rouges parfum pervenche volaient d'arrière en avant et de l'avant vers l'arrière de la voiture. Je me tenais, moi, au volant, fermement, concentré — je ne sais pourquoi (formule toute littéraire, car je crois savoir très bien pourquoi, au contraire), cette phrase me trottnait en rond dans la tête comme un cheval de cirque tourné chèvre du fait d'œillères judicieusement placées : « Sacdefoin, LaFolle et le Tassé sont allés voir la Vieille à la maison des fous. » —, rêvassant à la panne, à la crevaison qui pourrait nous immobiliser au milieu de cet endroit désert. Nous n'avions croisé ni dépassé personne depuis vingt bons kilomètres, ni été doublés par personne non plus, personne ne s'apercevait dans nos rétroviseurs, ne s'épalaient autour de nous que labours nus fichés de peu d'arbres et ne se montraient que des moulins à vent en bois à la splendeur et aux possesseurs et exploitants enfuis qui ne pouvaient, au mieux, abriter que des vagabonds peut-être prêts à tout. Mais LaFolle persistait à chanter du nez d'idiotes chansons romantiques que le Tassé rythmait de bruits incroyables sortis de sa bouche — il aura fait ça jusqu'à la fin, plus qu'un tic, une manière d'être, et cela n'aura cessé de prodigieusement m'agacer qu'après que j'en aurai recueilli l'ultime, le point d'orgue de son agonie d'écrabouillé entre deux autobus municipaux. Sacdefoin — surnommée ainsi depuis le collège par le truchement de ses cheveux couleur paille — se désirait gaie, elle aussi, mais à chaque fois qu'elle tournait la tête vers moi, sa main gauche doucement posée à plat sur ma cuisse droite, son sourire virait au boudeur car elle n'aimait pas sentir mes préoccupations m'isoler. Comme elle était belle ainsi, surtout dans ces dernières années, ses dernières années, et j'entends encore, avec les oreilles du cœur, le crissement de son crin sous mes ongles... Il ne me reste plus d'elle que quelques — nous ne restâmes jamais bien longtemps loin l'un de l'autre — lettres de gamine amoureuse sur papier violet à grands carreaux fleuris aux quatre coins, et une touffe blonde que je promène dans un boîtier de montre vide de poche revolver en poche revolver.

Soudain un véhicule d'une noirceur suspecte — curieusement (ou pas ?) du même type que celui qui fauchera, un an et quelques mois plus tard, LaFolle et sa famille toute neuve (elle se prétendait enceinte « de trois semaines » le jour de notre commune équipée) sur le trajet de leurs

dernières vacances — déboucha de derrière un moulin miniature, au fond, à droite de l'horizon, par un chemin de terre entre deux champs à une vitesse, plus que vertigineuse, aveuglante, dispersant les lièvres qui bondissaient de-ci de-là affolés, les oreilles et le derrière dressés, dans le cône dédoublé des phares. Au croisement de nos deux routes, que j'apercevais distinctement plusieurs centaines de mètres plus loin car il était marqué, comme c'est l'usage dans ce comté, par un gigantesque réverbère, il nous devrait le passage, c'est sûr, mais il déplaçait un tel vacarme que même LaFolle s'interrompit entre « t'oublierai » et « jamais » — qui n'aurait pas manqué de suivre.

[...] Ces trois petits points entre crochets correspondent au coup d'œil que je viens de jeter par la fenêtre en écartant de l'index et du majeur le double rideau de velours jaune d'or de mon bureau comme je l'ai mille fois vu faire dans les films noirs ; ma dernière saillie, peut-être. La nuit m'est apparue claire, c'est-à-dire d'un sombre brillant. Ma voiture barbouillée de peinture vermillon était toujours là à m'attendre, garée contre le trottoir sous un lampadaire, face à l'entrée de l'immeuble. Juste derrière elle, un couple s'embrassait — ou faisait semblant de bon cœur — sur le siège avant passager d'une décapotable décapotée ; j'eus la sensation que la fille aux longs cheveux rouge violacé m'observait d'un œil mauve par-dessus la ligne de l'épaule de son compagnon, où brillait sa bague. Derrière encore, une autre voiture, vide, une épave. Puis une autre, dont je n'avais pu voir que le capot terminé par un oiseau métallique aux ailes déployées. De l'autre côté de l'avenue, pas une place libre non plus : des automobiles dernier cri en file indienne, toutes apparemment occupées — les points rouges de cigarettes, parfois ceux, orange, d'allume-cigares, perçaient l'obscurité —, quelques-unes ayant leur habitacle éclairé — il y avait même un type, seul, qui lisait (des instructions ?), sans doute une oreille en faction. Devant ma voiture, rien, car Ils souhaitent me laisser le champ libre, et, comme l'avenue est barrée quelques pâtés d'immeubles plus loin par de douteux travaux, que je m'engage sur le boulevard qui monte vers le front de mer, dont toutes les baies des tours de verre le bordant sont éteintes et tous les restaurants occupant leurs rez-de-chaussée agressivement illuminés, mais vides de clients et d'employés j'en suis sûr, parce que pas une des voitures rangées serré le long de ses quatre trottoirs n'est pas bondée comme je peux parfaitement m'en rendre compte car sa pente est raide et tous leurs plafonniers allumés...

Insecticides

Sébastien Chagny

Cette nouvelle est extraite du recueil « Quelles Farces ! » publié aux éditions L'Échappée Belle.

« Cette humeur protectrice, cette adresse à soigner,
cette maternité délicate dans le geste — apanage des femmes. »
Colette, *La Vagabonde*

Une grosse maman promenait son bébé dans un berceau. Son berceau, ai-je dit, mais j'aurais dû dire son fardeau, tant elle avait l'air aigri et fatigué de faire rouler cet objet encombrant ; elle donnait l'impression d'être tirée par la poussette, comme une masse à la remorque, un boulet obèse, un automate cassé.

À ses côtés, un garçonnet et une fillette gambadaient et babillaient joyeusement, en créant un contraste douloureux entre eux et la femme qui les avait engendrés.

J'ai d'ailleurs toujours été frappé par le contraste qui s'opère très souvent, dans une famille, entre les parents dépressifs et leurs enfants charmants et primesautiers, voletant autour d'eux ; on se demande comment ceci a pu engendrer cela, quel est le rapport, et on a peur pour les papillons qui vont devenir chenilles !

Brusquement, le petit garçon s'immobilisa et se mit à crier : « Attention, maman ! Y a un bébé oiseau par terre ! »

La marâtre, enfermée dans son monde de soucis matériels, conjugaux, professionnels, dans son monde autiste d'adulte en somme, n'entendit même pas l'avertissement suppliant de son fils, et continua sa morne route, avec la lourdeur lente, destructrice et inexorable d'un char, ignorant obstinément tout autour d'elle, envoyant sur la chaussée les passants, et écrasant, sous sa voiturette chargée d'une larve de quatre kilos, l'oisillon minuscule et tout nu.

Le garçon regarda avec une fixité horrifiée ce spectacle cruel et cria : « Tu l'as écrabouillé, maman, c'est affreux, pourquoi t'as fait ça ? » Celle-ci jeta alors un vague et bref regard sur le sol, vit l'oisillon qui se tordait faiblement dans son jus, et déclara : « Ferme-la, c'est qu'un insecte, tu vas pas me faire chier pour ça ! »

Connaissant le poids de la patte maternelle prolongée par des griffes peintes en rouge, l'enfant préféra s'éloigner, comprenant déjà que l'adulte qui prétend enseigner le respect méprise tout, et qu'il aurait mieux fallu qu'il fût, en ce monde, parmi ceux qui écrasent que parmi ceux qui protègent. Mais notre petit garçon, en ce jour fatidique, n'en était qu'au début de son initiation ; sa mère lui réservait le meilleur pour la suite...

Pour elle, rien ne s'était passé, elle continuait à ressasser ses soucis avec une obsession insane ; actionnée par le landau, elle marchait mécaniquement, d'un pas régulier et lourd, incapable de voir le printemps dans l'air, les arbres et ses enfants, tout ce renouveau dont un seul souffle, s'il avait pu pénétrer son esprit obturé, en aurait chassé tous les désespoirs ; elle arriva au bord d'une route nationale, ne remarqua pas le feu de signalisation dont la lumière était orange, et malgré les avertissements de ses enfants s'engagea de quelques pas sur le passage piéton...

À ce moment-là une grosse berline, conduite par l'automobiliste typique de ce genre de machine, accéléra brusquement, pour ne pas avoir à s'arrêter au rouge, et faucha le landau de la mère criminelle, réduisant en bouillie celui-ci et son contenu.

*

Il continua sa route, comme si rien ne s'était passé, s'éloigna à toute allure, totalement indifférent au meurtre qu'il venait de perpétrer, se disant en sa tête qu'il ne s'agissait que d'un avorton, une larve, un insecte...

Je ne sais ni le jour ni l'heure mais je sais que c'est toi, Danseur

Paul Sunderland

Je vais essayer de ne pas trop insister sur la monstruosité de Michael Jackson. Pas tout de suite en tout cas. Ce n'est pas que ce ne soit pas tentant, là, comme ça, d'entrée de jeu, mais je ne peux m'empêcher d'évoquer d'abord ce souvenir que j'ai de toi, Aurélie. Non, n'essaie pas de bouger, ça ne sert à rien, tes liens sont trop solides. Ils risquent même de t'entrer dans la viande, mon petit chou. Et puis ne t'inquiète pas comme ça, bibiche. Tu t'imagines peut-être que je vais te violer, ou même simplement te peloter. On est dans le trou de balle du département, sur une friche industrielle oubliée des hommes, alors voilà, c'est bon, ça y est, tu te dis que tu vas passer à la casserole ? Comme dans tes films d'épouvante à deux centimes d'euro dévalué, sauf que là, c'est pour de vrai ? Mais tu rêves. Tu as vu ta gueule ? Des coups de bite ? Des brûlures de cigarette ? Des membres détachés à la scie ? Un gang bang de rats ? Pff, n'importe quoi, ma chérie, n'importe quoi... Des baffes ? Ah, ça par contre, je ne dis pas. On va voir. Tout va dépendre de ton comportement, de mon humeur. Surtout de mon humeur. Pourquoi te toucherais-je d'une façon impliquant chez moi un quelconque désir sexuel ? Je n'éprouve aucun désir pour toi, espèce de petit boudin rose mal maquillé. Ta vulgarité est abyssale et tu te crois belle parce que tes critères de beauté féminine sont très particuliers, adaptés, pourrait-on dire, à ton époque, qui n'est pas la mienne. Je t'informe d'ailleurs que je ne suis d'aucune époque. Ah, je vois tout de suite dans tes yeux que le seul neurone habitant ton cerveau éprouve quelque difficulté à digérer cette information. Tu ne comprends pas, hein, ma poufette ? Tu t'es toujours dit « ah mais celui-là, Sundglonde, il est trop bizarre, ce type ». N'empêche que lorsque je t'ai croisée tout à l'heure dans ce dîner, comme si c'était un pur hasard, ça ne t'a pas dérangée qu'on mange ensemble. Je t'avais repérée depuis quelques jours, sur ce réseau social de merde que toi et moi nous connaissons bien. Pas difficile de te suivre presque minute par minute, ma cocotte, vu que tes pages sont paramétrées pour que tout le monde, un milliard d'internautes en somme, puisse aller dessus sans avoir besoin d'être dans ta liste de contacts. Au début, je n'avais pas de complot en tête. Et puis, doucement, l'idée a germé en moi. J'ai commencé à faire quelques repérages, quelques préparatifs, au cas où un jour... Et puis j'ai su que le jour en question, c'était aujourd'hui, quand je t'ai vu balancer un post afin que la Terre entière sache que toi, la groupie des insignifiances, tu étais sur le point d'aller bouffer un

cheeseburger dans ce restau américain qui vient d'ouvrir. Évidemment, le risque, c'était que tu y ailles accompagnée. Seulement, quand j'ai vu que ton post ne suscitait aucune réaction, j'ai décidé d'entrer en action. J'ai sauté dans ma voiture et je suis allé te rejoindre. Oh, monsieur Sundglonde ! Avec ton sourire innocent. Mon prof préféré ! Ouais, ouais...

Tu veux une petite baffe ? Non ? Il a fallu que tu ailles aux chiottes, comme je pensais que tu le ferais à un moment ou un autre. J'en ai profité pour verser discrètement une certaine poudre dans ton verre de root beer. Tu es revenue, tu as vu, tu as sifflé le breuvage. Avec la bonne grosse boubouffe yankee bien grasse, le mélange t'a immédiatement pliée à ma volonté. Je t'ai proposé de te raccompagner. Tu t'es endormie, comme prévu. Et voilà ! Trop bizarre, ce type. Eh bien non, en fait je suis normal. C'est toi qui es désaxée. Tu ne t'en es pas rendu compte. Je te concède volontiers que, jusqu'à un certain âge, tu avais comme une manière d'excuse. Mais un jour est venu et là, c'était fini, trop tard pour te trouver la moindre circonstance atténuante. Dès l'instant où tu as été scolarisée dans ce lycée, tu aurais dû travailler le minimum syndical afin de décrocher ton diplôme. C'est malgré tout ce que tu as fait, je ne dis pas le contraire. Tu as réussi à convaincre le jury d'examen, après avoir pris l'équipe pédagogique pour des cons d'un bout à l'autre de ton cursus. Lycée de merde. Profs de merde. Remarque, tu n'as pas eu tort, c'étaient — ce sont encore — de sacrés imbéciles, pour la plupart. Seulement, là où tu as magistralement foiré, à l'âge que tu avais alors atteint, c'est avec Michael Jackson. Et avec moi, qui me suis trouvé là au mauvais moment. Au mauvais moment pour toi, je veux dire. Tu te souviens, espèce de sinoque ? C'était un jeudi matin, on avait cours de 8 à 10. Vous n'étiez pas en classe entière mais en demi-groupe. Je vous faisais de la LV2. Aux trois quarts, vous n'en aviez rien à cirer. Dès que vous aviez la pause de dix heures ou celle de midi, vous alliez mâcher vos spermagums dans la cour, vous vous jetiez sur vos portables afin de vous dégueuler les unes sur les autres par technologie interposée, littéralement un langage médiatique, bien assimilé celui-là, contrairement à la LV2. Mais comme tu le sais, ça ne t'a pas posé problème pour être reçue à l'examen. Bref. Ce jour-là, ce n'était pas la pause de dix heures mais celle de neuf heures. Autrement dit, ce n'était pas une pause mais un interours. Juste le temps d'aller pisser et vous étiez censées revenir. Je t'avoue, entre parenthèses, que je suis très sincèrement partagé sur le sujet de la mixité dans l'éducation. Dans l'absolu, j'aurais tendance à être contre. Ça évite les distractions. Ils l'ont d'ailleurs bien compris, dans pas mal d'obédiences maçonniques. Comment ? Hhhmmggllb ? Non, laisse tomber, ma puce. Seulement, là où toi et moi on était, quelle catastrophe, cette prédominance numérique des nanas, tout ça à cause de la filière.

Huit salopes sur dix, en moyenne. Tu me diras, j'ai fait aussi des classes de mecs, et ce n'est pas mieux. Les filles sont des salopes et les mecs des bourrins à comédons. Bon, donc. Moi aussi, il fallait que je prenne ma pause. Je n'ai jamais été autant fatigué que devant des espèces de vaches à moitié réveillées et que rien n'intéresse, à part télécharger des films de boules. Il est vrai que toi, tu étais peut-être une garce comme les autres, mais du moins ne le montrais-tu pas. J'admets que tu faisais preuve d'une certaine réserve à ce sujet.

Toi, ton truc, c'était Michael Jackson. Tu sais que, dans un sens, tu m'as fait jouir, ce jour-là ? Ah, je dois reconnaître que je ne l'ai pas vu venir. Tu t'en souviens ? Nous nous étions interrompus au milieu d'une activité de compréhension écrite. Un exercice que je considère précoûté, prémâché, prédéféré, mais non, c'était quand même trop compliqué par endroits. Alors il a fallu une pause. Ok, très bien. Je ne suis pas allé aux toilettes, je ne suis même pas sorti me dégourdir les jambes dans le couloir. Tu sais que je suis du genre à me lever, à arpenter la salle de cours, à m'asseoir, à me relever, etc. Alors tu étais là, assise devant moi, revenue des gogues avec tes copines, tes bonnes copines poufiasses. On attendait les autres. Par contre, je ne sais plus pourquoi on a parlé de Michael Jackson, à ce moment-là. Franchement, j'ai oublié. Ce que je sais, c'est que ça n'a pas pu venir de moi. Il se peut que ce soit venu de toi mais à la limite, peu importe. Comme tu le sais, Michael était encore vivant, à l'époque. Enfin, vivant... Mort-vivant, quoi. Et moi qui me mets soudain à sortir « quand il était petit, il était mignon comme tout, mais alors depuis qu'il s'est fait plâtrer la gueule, c'est un vrai monstre ». Et là, miracle d'une jouissance que je n'attendais pas. Ah, je vois que ça te revient. Oui, Aurélie, juste à cet instant, tu as commencé à chialer comme la masturbée du caisson que tu es. On avait touché à ton Bambi adoré ! Pauvre fille. Tiens, chlaaa, prends-toi une baffe, oui vas-y, chiale encore ! J'avais osé égratigner la légende, ce jour-là. Tu m'as regardé avec tes yeux de jeune bovin, et même tes copines présentes dans la pièce se sont foutu de toi. Elles, je pense qu'elles avaient dépassé depuis longtemps le stade Michael Jackson. Elles en étaient bien davantage à la phase Liza Monet, ou Clara Morgane, ou je ne sais qui dans le genre, car, à strictement parler, l'autre, là, Monet, n'avait pas encore enregistré son tube de vingt centimètres impérissable. Oui, je sais : les goûts et les couleurs, etc. J'en ai passé des années, d'ailleurs, à le bassiner à des troupes de cons. Quinze ans, pour être exact, et à temps plein. Dix-neuf heures par semaine, voire davantage. J'ai fini par être démasqué. J'étais un saboteur, tu comprends, un ennemi infiltré, une cinquième colonne à moi tout seul. Je faisais semblant d'appliquer les consignes mais, en réalité, j'étais profondément impliqué dans une démarche de

subversion, euh, fasciste. De fubverfion fafifte, pour reprendre le parler d'un de mes collègues de gauche altersodomite. Tu vois qui je veux dire ? Non ? Pas grave. Donc, au bout de quinze ans, je me suis fait dénoncer. Tu n'étais plus au bahut, à ce moment-là. Cour martiale kafka-hyène en règle. Éjection du trublion que j'étais. Heureusement que j'avais toujours Facegouffre, pendant le chômage. Mais qu'est-ce que tu peux trouver à un monstre comme Michael Jackson ? Tu vois, maintenant, on peut aborder cet aspect particulier de la question. Enfin, regarde-le bien : il était hideux. Sa peau était hideuse, son nez était hideux, sa bouche peinturlurée était hideuse, sa perruque était hideuse. Ton Bambi, c'était un chauve, tu savais pas ? Depuis qu'il s'était fait cramer le scalp sur un tournage de clip ou à une répétition de concert, je sais plus. C'était un mort-vivant, drogué, pédophile. Il dansait pas mal, je te l'accorde. Mais sa musique, c'était indubitablement de la merde pour lemming mondialiste. Quoi ? Lemming ? Tu sais pas ce que ça veut dire ? Tant pis pour toi. Le mondialisme ? C'est flou, hein ? Mondialisme, crâne de piaf, c'est le troupeau qui suit les yeux fermés, d'un bout à l'autre du monde, et jusqu'au bord du précipice culturel, quelques joueurs de flûte, toujours les mêmes : Disney, McDo, Spielberg et Bambi, ton Bambi de merde. Tu comprends mieux, à présent ? Il semble que oui, vu que même quelques années après le lycée, je te retrouve, je te kidnappe, te séquestre dans cette friche industrielle et c'est même pas pour ça que tu te remets à verser des larmes. C'est uniquement pour Bambi, toujours pour Zombibambi. Chlaaaa, reprends-toi une tarte, espèce d'abrutie. Oui, c'était un monstre, je ne tolère de lui que ce qu'il a fait du temps des Jackson Five, là où, musicalement, visuellement, ça ressemblait à quelque chose de valable, même si j'ai jamais pu blairer les prétendus « enfants prodiges ». Ces petits merdaillons, j'ai envie de les séquestrer, eux aussi, je voudrais les regarder se pisser dessus, chier dans leur froc, et puis les terminer en leur injectant une bulle d'air. Oh, tu chiales de plus belle, Aurélie, c'est donc que tu les aimes aussi. Tu crois donc tout ce que je te raconte ? Ah, mais je vais bien me garder de te dire ce que j'en pense réellement, au fond de moi-même. Je veux dire : au sujet de ces connards de mômes. Pour ce qui est de Jackson, là, non, je te garantis que je suis sincère.

Et puis, écoute bien : ton Michael Jackson, il est pas mort. Ça y est, je sais sur quoi tu as envie de partir, spontanément : « il est vivant dans nos cœurs ». Là, là, lààà, je te mets carrément un aller-retour parce que je ne supporte pas ce genre de phrase dans la bouche des bulots. C'est comme ça. Il n'empêche. Il est vivant. Et quand je te dis « vivant », c'est pas comme ces conneries que tu as l'habitude de sortir. C'est vivant — vivant. Vivant. Son embrouille avec ses médicaments, son médecin, son décès, tout

ça : une mise en scène soigneusement orchestrée. Préparée des années à l'avance, avec de multiples complicités. L'opération marketing la plus fabuleuse de toute l'histoire de l'entertainment, et même au-delà. De l'Histoire tout court. Il fallait bien que la modernité trouve quelque chose de consistant et de subjugant afin de parodier la résurrection de Jésus. Bien entendu, le terme de « parodie » ne sera jamais évoqué, il s'agit de ne pas démonter ce merveilleux mécanisme d'hypnose collective. Ce sera un événement culturel. Mais les bases de sa nouvelle turbine infrapsychique sont déjà bien assurées, ou elles le seront sous peu. Car son retour en gloire est proche, Aurélie. Le monde entier va l'apprendre d'ici pas longtemps, en live et sur toute la Toile, sur tous les réseaux de télévision, dans toutes les radios, d'un bout à l'autre de la presse écrite. L'homme du monde, l'homme de ce monde, c'est lui. Il n'y a qu'un homme intéressant, c'est lui. C'est Bambi Superstar. Pendant tout ce temps, Jackson est resté planqué en Arabie Saoudite. On l'a très discrètement exfiltré des États-Unis d'Amérique, ça a coûté des dollars, crois-moi, mais il existe des familles, des groupes comme tu ne le sais probablement pas, dans ton cerveau de fan de base, qui ne manquent ni de fric ni de relations. Je te l'ai dit : tout a été soigneusement préparé. Rien n'a été omis. Chez les Saoudiens, mis au secret dans un palace, Jackson a entrepris un vaste programme de désintoxication, puis de musculation. Il a embrassé l'islam, au passage. Il n'a pas renoncé à l'enfance mais a enregistré au minimum un album avec des titres totalement inédits, à ce que je sais. Non, ne me demande pas mes sources, Aurélie. Tu ne comprendrais pas. Mais crois-moi : il prépare tout aussi soigneusement son retour. Je suis un des très rares à être au courant. Je ne sais ni le jour ni l'heure mais je sais que c'est toi, Danseur. Tu vas voir cette explosion, cette world revolution. Il est vivant ! Il est vivant ! Ils vont tous se convertir à l'islam, ces crétins, sans rien entraver à quoi que ce soit. Petits orphelins d'un dieu qu'ils ont voulu tuer, ils se tournent vers le premier connard venu, voilà ce que je dis. Est-ce ainsi que naît l'évhémérisme ? Oui ?... Non, ça aussi, laisse tomber. Je ne vais pas perdre de temps à t'expliquer. J'ai suffisamment fait le prof. Quoi, tu chiales encore, après toutes ces baffes ? Tu n'en as donc pas eu assez ? Le seuil de l'indifférence délabrée n'a donc pas encore été atteint ? T'inquiète pas, ton Bambi, il va encore en vendre, des galettes. Quoi, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, comme une niaise ? Il vend des disques, Michael, pas des galettes ?

J'ai bien fait de te choper, ma grosse. Ma conne 2.0. Ma Deezer dinde. Des galettes... On va encore passer de bonnes heures ensemble, toi et moi. Tiens, mate le carton, là. Il était dans le coffre de ma voiture. Tu sais ce qu'il y a dedans ? Des CD de Bambi. Tout plein. Je les ai volés dans

des centrales d'achat ; d'habitude, les centrales d'achat, c'est le genre de lieu où j'aime bien aller faire caca en cachette, caca pour de vrai, hein, dans les angles morts que les caméras de surveillance n'atteignent jamais, et puis quand je ne peux pas faire caca, je m'arrange pour y faire tomber d'un sac plastique des étrons produits chez moi, transportés discrètement dans ma sacoche, mais bon, ne dévions pas ; pour l'occasion, sachant qu'on avait des choses à vivre ensemble, chère Aurélie, mon petit boudin hystérique, je m'y suis comporté de la façon la moins fécale qui soit ; j'omets néanmoins quelques flatulences insidieusement, silencieusement disséminées dans les rayons. « Flatulences », ça veut dire « pets », hein. Oui. J'omets également mes plans drague au rayon littérature, auprès de femmes qui me prennent facilement, trop facilement pour un vendeur, surtout à la belle saison, quand je sors avec une espèce de blouson de toile sans manches. Oui, ces albums, je vais les broyer devant toi, un par un. Ah oui, allez, chiale, c'est bon, tu ne peux pas savoir à quel point ! Et personne ne peut t'entendre, ici nous sommes sur mon territoire... Au fait, dis-moi, Aurélie... Qui d'autre aimes-tu, dans ce fabuleux univers du show-biz ?... Regarde-moi bien dans les yeux, n'aie pas peur, dis-moi, je libère ta bouche... Dis-moi... Ne résiste pas... Regarde bien mes yeux... Dis-moi, Aurélie, dis-moi... Ah oui, je vois... Je vois je vois je vois je vois...

L'esprit de la loi

Mélanie Roland

« L'accusée est priée de se lever pour l'annonce du verdict. »

Le moment de vérité devenait imminent. Après plus d'un an de procédure, la peine allait enfin être prononcée. La salle venait d'être plongée dans un calme oppressant, cassé de temps à autre par le flash photographique d'un journaliste. Il faut dire que cette affaire avait fait grand bruit dans tout le pays. Il y a deux ans, le corps mutilé d'un enfant de quatre ans avait été retrouvé dans un sous-bois, partiellement enterré à l'aide de pierres et de feuilles mortes. L'enquête avait piétiné pendant de nombreux mois, créant une psychose dans la ville et ses alentours. Les parents ne laissaient plus leurs enfants sortir, parcs et plaines de jeux restaient désespérément vides et les écoles demeuraient sous surveillance policière. La ville fonctionnait au ralenti, enfoncée dans la peur. Et cela continua jusqu'au jour où ils m'avaient enfin arrêtée...

À l'époque, je n'étais âgée que de vingt et un an. Je suivais un cursus de droit à l'université située à quelques kilomètres de chez moi. Sans être la plus populaire du campus, je pouvais me targuer d'une notoriété certaine et de quelques amitiés sincères. L'acte qui m'était reproché détonnait fortement avec mon profil d'élève régulière et bien appréciée. Pourtant mes proches se firent vite une raison, avec des phrases toutes faites comme « On ne connaît jamais vraiment quelqu'un » ou « Il y a des fous partout ». Ces pseudo-profils psychologiques que beaucoup dressaient de moi m'amusaient. Non, je n'étais pas folle. Oui, les gens me connaissaient vraiment, ils avaient juste oublié qui j'étais. Ils ne comprenaient pas mon geste pourtant si banal, si commun.

Pendant longtemps, je crus pouvoir m'en tirer, que l'enquête resterait classée sans suite. Après tout, les policiers responsables de l'investigation ne semblaient pas des Sherlock Holmes. Tout se compliqua quand le maire du village demanda l'aide d'un détective privé. Ce dernier avait appartenu à la police judiciaire pendant une vingtaine d'années. Après quoi, il avait pris sa retraite avant de devenir un privé à ses heures perdues. La collaboration entre cet ancien enquêteur et la police paraissait bien fonctionner, le danger se rapprochait. Je tins quelques semaines puis m'aperçus que je ne pouvais pas vivre dans la peur de l'arrestation chaque jour. Dès lors, je décidai de me rendre et d'avouer le crime.

Durant plusieurs semaines, ils m'interrogèrent encore et encore. La police voulait classer l'affaire au plus vite mais le privé, lui, cherchait des preuves, un motif, rien qu'une explication. Jamais je ne lui en fournis une. Je me contentai d'avouer le meurtre de l'enfant. Au bout d'un certain temps, il abdiqua et laissa le soin à la justice de découvrir la vérité. Mon avocat essaya aussi de connaître l'histoire. « Pour le besoin du procès, je dois savoir ce qu'il s'est passé », continuait-il de me répéter. Je me bornai à un complet silence. Je leur avais déjà dit que j'étais coupable, la loi n'avait plus qu'à appliquer la peine. Cela me semblait si simple.

Quand le procès commença, les journalistes se régalerent, rivalisant d'articles, de photos et de reportages sur ce crime odieux perpétré par une jeune fille sans histoire. Ma famille, mes amis, mes anciens professeurs et même de simples voisins avaient été interviewés. Toute la région suivait avec délectation ce spectacle que certains osaient nommer « justice ». Moi, j'obéissais à leurs directives sans jamais prononcé un seul mot, sans jamais un seul débordement. Je ne faisais aucun discours pour me justifier ou pour crier mon innocence. Je n'essayais pas de dénoncer le système judiciaire, non, je laissais couler, j'attendais la fin sans désir ni désespoir. Je n'étais qu'une feuille morte qui se mouvait au gré du vent de l'automne.

Les gens me reprochaient d'être froide, sans sentiments. Une telle méprise me donnait presque l'envie de sourire. Mes sentiments restaient tellement plus importants que les leurs. Ils démontraient, une fois de plus, leur incompétence. Pour eux, le monde se divisait en deux parties : les gentils et les méchants. Tout devait y être soit noir soit blanc. Mon univers rempli de nuances grisâtres ne convenait pas à la masse. Après tout, la prison est bel et bien l'endroit où l'on enferme les gens que personne ne comprend. Ils allaient m'emprisonner pour m'oublier, pour ne pas se rappeler que le danger existe, qu'il frappe constamment.

Au cours du procès, les parents de la victime me supplièrent de leur donner une explication. La raison ne leur rendra jamais leur fils. Rien ne le fera, ni la colère ni le pardon, encore moins une supposée contrition de ma part. Je sais que dans la même situation, je n'en voudrais pas. Et puis je n'avais pas grand-chose à dire. Beaucoup de membres de l'assemblée demeuraient abasourdis par mon manque de réactivité. Certains étaient blêmes, d'autres ne pouvaient empêcher les larmes de couler. Mais mon regard ne s'attardait que sur une seule personne. Il restait à l'écart de sa propre famille, cachait en partie son visage à l'aide de ses mains imposantes. Il s'enfonçait dans la noirceur de sa vie. Comprenait-il tout ce qu'il se passait, comment j'en étais arrivée là ? Comment pouvait-il se faire une raison ? Il était le dernier fils de la famille ; il restait rempli de colère, de remords et d'incompréhension.

Pendant un bref instant, nos regards se croisèrent. Un moment de pure sincérité, de vérité à l'état brut. S'il nous restait toujours cela, nos vies pouvaient considérer un avenir. J'aurais pu plonger dans ses yeux des heures entières si je n'avais pas été interrompue par le juge et son verdict. Je me levai doucement, remerciant le destin de ce dernier regard, de ce dernier souvenir. Sans surprise, le juge me condamna à la perpétuité. Je n'aurais jamais dû me retrouver dans cette situation, une vie finie avant d'être commencée. Mais je savais pourquoi je cessais de vivre. Je le faisais par amour. Une dernière fois, je cherchai son visage. Une dernière fois, je le trouvai. Une larme coulait le long de sa joue. Je lui souris avant d'être emmenée dans ma dernière résidence. La loi avait gagné contre son esprit. Il s'éloigna lentement vers sa nouvelle vie. Et moi, je coupai enfin mon silence par cette simple phrase : « C'est son crime, mais ce sera mon châtiment. »

L'éclat du soleil

Marianne Desroziers

Cette nouvelle a été inspirée par le tableau Echafaud de William Mathieu (voir page suivante).

Huit ans. Il avait huit ans. Benjy rentrait de l'école. Il était seul sur le chemin qui menait à la grand-place. C'était un soir d'automne. La lumière rasante passait au travers des grands ormes. C'est alors qu'il vit un drôle de truc en bois. Un genre de balançoire avec un homme qui se balançait, comme lui et sa cousine Mick, l'été précédent dans le jardin envahi par les ronces de la petite maison tout en bois qui sentait un peu le moisi, de l'autre côté de l'Ohio. Il s'approcha à grands pas, avec une curiosité qu'il avait du mal à contenir.

L'odeur le prit à la gorge. Une odeur indéfinissable et en même temps tellement familière. Une odeur que n'importe qui reconnaît entre mille, même un nouveau-né, et ce depuis l'aube de l'humanité. L'odeur de la mort. Revinrent alors à la mémoire de Benjy les animaux morts qu'il avait déjà vus : les chatons abandonnés par leur mère au fond du jardin, les souris quelques fois dans un recoin de la cave en hiver, les oiseaux ressemblant à des poupées de chiffon ensanglantées que ramenaient ses frères par dizaines dès l'ouverture de la chasse.

Mais là, c'était différent car la mort s'affichait au grand jour, en plein soleil, sur la place du village, à quelques mètres à peine de là où avait l'habitude de s'installer le marchand de glaces. Et puis c'était un être humain aussi, et ça Benjy savait que ça faisait une grosse différence, même s'il n'aurait pas bien su comment l'expliquer. Parfois, tout s'embrouillait dans sa tête et les mots sortaient dans le désordre, ou en tout cas dans un ordre qui n'était pas celui que la maîtresse aurait voulu.

Il faut que je le voie, pensa-t-il. Il leva la tête pour voir à quoi ressemblait l'homme se balançant sous la légère brise automnale. Il ne vit rien. Rien qu'un halo jaune et vert. Ébloui. Aveuglé par le soleil. Il ne saurait jamais à quoi ressemblait cet homme. Et pour lui, la mort aurait toujours cet étrange éclat du soleil sur l'échafaud.



Échafaud
par William Mathieu

Wanted
par Stéphane Poirier



Tir aux pigeons
par Stéphane Poirier



L'écartelé de la place de Grève

Christian Attard

Robert-François Damiens a subi en plein XVIII^e siècle, à Paris, le supplice le plus horrible qui soit, la mort la plus lente et douloureuse que l'esprit infect des hommes ait pu imaginer.

Robert-François Damiens a été écartelé, place de Grève, après de longues semaines d'humiliations et de tortures.

Pour quel crime sordide ?

Damiens a touché (au sens de ce mot en escrime) le roi Louis XV, l'égratignant de la petite lame de son couteau.

Mais qui fut donc Robert-François Damiens ?

« Un exécrationnable fou animé de l'esprit des convulsionnaires de Saint-Médard, un chien qui a gagné la rage de quelques chiens jansénistes qui aboyaient au hasard. »

C'est ainsi que le décrira Voltaire en évoquant le laquais Damiens après son crime, son régicide, alors que le roi se remettra en très peu de temps. Il faut dire qu'à cette époque le philosophe attend beaucoup de la maîtresse du roi, Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, et qu'il n'a pas encore eu l'idée de se faire le défenseur des affligés.

Au moment de l'affaire Damiens, en janvier 1757, il commettra quelques vers aussi insipides que médiocres en l'honneur des souverains et de leurs catins.

Robert-François est né le 9 janvier 1715 à La Thieuloye, un village près d'Arras. Un père journalier et ivrogne allant d'échecs en désillusions, une mère malade, trop de frères et de sœurs et un clergé omniprésent.

Pourtant le gamin, vif et intelligent, élevé par un oncle aubergiste et un curé qui lui apprennent à lire et à écrire, est volontaire. Il veut être placé en maison, devenir valet comme son frère à Béthune. Mais son oncle le pousse à l'apprentissage : tour à tour aide-perruquier, serrurier, il ne tient pas en place et finit par s'engager. Six mois plus tard, retour à l'auberge où il essuie les tables, sert et récuré. À l'occasion d'une rencontre, il suit comme valet durant quatre ans un militaire pendant la guerre de succession de Pologne.

À ce stade, le jeune Damiens s'est déjà hissé au-dessus de bon nombre de ses contemporains. Il est instruit, possède un physique agréable mais par malheur un sens politique exacerbé. Et l'homme est un animal politique, Aristote nous l'a appris. Damiens va en faire l'amère expérience. À trois exceptions près, il ne sert que des membres du parlement de Paris,

majoritairement formé de jansénistes. Des hommes pieux et charitables, austères et trop rigides, qui s'opposent aux rois libertins, aux courtisans veules et dissolus. Damiens partage leurs convictions les plus profondes.

À son retour de ces boucheries galantes que sont les guerres royales, Damiens est engagé comme valet au collège Louis-le-Grand que tiennent les jésuites, celui-là même que fréquenta le jeune Voltaire. Il vient de se marier à une servante. L'un de ses maîtres, homosexuel, lui fait des avances : Damiens ne le supporte pas et va s'en plaindre auprès des bons pères. Il est renvoyé. Terrible désillusion pour le jeune homme, que suit celle de servir d'étalon à une Madame de Larches chez qui il est embauché. Une fois le laquais consommé, il est jeté sur la chaussée. Or Damiens a fort caractère, il se rebelle et le fait savoir.

On peut d'ailleurs se demander comment « les mouches » du lieutenant-général de police ne signalèrent pas un individu qui s'épanchait autant sur ses rancœurs. Car Damiens, devenu le seul serviteur du conseiller de la seconde Chambre des Enquêtes, M. Bèze de Lys, ne se prive pas de dire combien les mœurs de la capitale se dégradent, combien le peuple souffre.

Son maître, janséniste lui aussi, est entouré de parlementaires influents qui lèvent un vent de révolte contre l'absence de politique du roi et ses lamentables fréquentations. La répression ne tarde pas, les parlementaires sont arrêtés et emprisonnés. Damiens pleure son maître, victime de l'injustice d'un roi indigne, et se retrouve à la rue.

L'homme qu'il sert par la suite, Bertrand-François Mahé, comte de La Bourdonnais, est également victime de ce despotisme. Véritable héros de la marine royale, il a largement contribué à l'essor de la domination française aux Indes. Le gouverneur général Dupleix ne partage cependant pas son approche diplomatique des conflits, le jalouse et le fait passer aux yeux du roi pour un traître, vendu aux Anglais. Mahé est arrêté, embastillé, et lorsqu'il peut finalement prouver son honnêteté, on ne le libère que pour le laisser mourir dans les bras de Damiens.

À trente-huit ans, celui-ci décide de donner une nouvelle direction à sa vie et devient colporteur sur le Pont-Neuf. La famille du comte de La Bourdonnais lui ayant laissé les effets de son maître, il les revend et achète à bas pris des produits de première nécessité qu'il revend à son tour. Le sort s'acharne sur le pauvre homme : un édit royal interdit le colportage sur le pont et l'hiver est impitoyable. Sans ressources, il doit à nouveau se faire valet, et pire, grison (1) pour Madame de Verneuil-Sainte-Rheuse, qui n'est autre que la maîtresse d'Abel-François Poisson, le frère de la marquise de Pompadour, devenu par la force de séduction de sa sœur Monsieur de

1 Homme de livrée qu'on fait habiller de gris pour l'employer à des commissions secrètes (Dictionnaire de l'Académie Française).

Vandières, marquis de Marigny et de Menars. Abel Poisson est l'un des hommes les plus écoutés du roi et ce que va apprendre Damiens de ce parvenu bouffi d'orgueil achève de l'écœurer (2).

Arrêtons-nous un instant sur l'extraordinaire succession d'événements qui a placé Damiens aux endroits même où devait se forger sa décision funeste. Comment imaginer qu'un même homme se retrouve spectateur silencieux de deux des plus grandes injustices de son siècle : le procès inique fait à un héros, et la répudiation du Parlement de Paris ? Comment concevoir qu'il ait pu approcher de si près le cœur d'un pouvoir corrompu, abandonné à tous les vices ? Par quel travail secret le sort s'acharne-t-il à placer cet homme là où il doit s'imprégner de sa charge de martyr et de médium populaire ?

Damiens sombre dans la dépression, et peu à peu une idée se forge en lui : le roi doit se ressaisir, comprendre l'état de souffrance de son peuple. Un homme, lui, Damiens, doit se sacrifier pour son pays. Madame de Verneuil-Sainte-Rheuse le chasse et Damiens ne se prive pas de la voler. Vient ensuite la fuite, le retour au pays, l'espoir de régler ses affaires d'héritage, un don à sa femme et sa fille — la dernière course de celui qui doit mourir.

La France s'enfonce elle aussi dans la dépression : guerre, famine, misère, doublement de l'impôt. Encore une fois le Parlement s'oppose au roi qui passe en force. Les magistrats démissionnent, les gens de justice refusent de travailler. Damiens renonce à se cacher. Après un temps passé en Hollande, il décide de revenir à Paris, non sans avoir confié à plus d'une reprise à ses proches que quelqu'un devait avertir le roi.

Le 5 janvier 1757, à l'âge de quarante-deux ans, l'ancien laquais réussit à approcher le souverain et à le « toucher » de la pointe de son canif. On l'arrête immédiatement. Il est couvert de chaînes, on l'interroge longuement, et jamais il ne va varier dans ses justifications : il a voulu prévenir le roi. On lui veut des complices et là va basculer le sort du malheureux. Damiens a approché de trop près tous les parlementaires ! Et les parlementaires le savent... Or le crime de lèse-majesté doit être jugé par des parlementaires.

Alors que la veille de l'attentat le roi était unanimement détesté, il regagne une immense popularité. Les parlementaires s'aplatissent, font amende honorable, craignant pour leur vie. Le roi choisit parmi eux ceux qu'il sait à sa botte et qui auront charge de juger Damiens en évitant de salir le Parlement. Abel Poisson, lui aussi, rend visite au condamné pour s'assurer qu'il ne parlera pas.

Arrive le procès, au cours duquel celui que l'on veut faire passer pour un simple d'esprit va se révéler homme d'esprit.

2 On peut évoquer le célèbre Parc-aux-Cerfs, ce quartier de Versailles où la Pompadour fit installer des femmes, souvent très jeunes, pour satisfaire les bas instincts du roi.

À un juge qui lui demande de donner ses complices, il répond avec malice : « Vous... Peut-être ! » À un autre qui lui indique qu'il servait dans de bonnes maisons où il ne devait pas souffrir de la misère, il rétorque : « Qui n'est bon que pour soi, n'est bon pour personne. »

Mais il refuse d'admettre qu'il fait partie d'un complot.

Le 28 mars 1757, la condamnation tombe avec les supplices que l'on sait. Damiens n'aura que cette phrase restée célèbre : « La journée sera rude ! » Auparavant, on tente encore de savoir. Damiens va subir la terrible question des brodequins (3), au cours de laquelle ses jambes seront broyées sans qu'il n'en dise davantage.

La place de Grève, où va avoir lieu la mise à mort, est noire de monde. Depuis la veille, fenêtres et balcons ont été loués, sous-loués. Pour certaines fenêtres hautes, de véritables estrades ont été construites pour ne rien perdre du spectacle. Seize bourreaux sous les ordres de Gabriel Sanson vont tenter d'écarteler Damiens. D'abord on lui brûle la main droite, lui arrache plusieurs parties du corps à la tenaille et verse sur les plaies béantes du plomb fondu. Puis, par soixante fois, on tentera de l'écarteler, alors qu'aux balcons on s'insurge, on s'impatiente. Enfin, après plusieurs refus, les trois magistrats exécuteurs acceptent que les bourreaux tranchent au couteau les quatre membres que les chevaux finissent par emporter. Mais Damiens vit toujours, et c'est sur le bûcher qu'il rend l'âme, sans avoir proféré ni insultes, ni blasphèmes.

Damiens aurait pu être gracié, le roi en avait le pouvoir mais beaucoup trop de personnes haut placées avaient intérêt à le voir mourir. Les parlementaires jansénistes, pleutres, craignant d'être reconnus pour ses complices ; Abel Poisson et son entourage, qui avaient médité sur le souverain et auraient pu passer pour incitateurs au crime ; le roi lui-même, qui regagnait ainsi l'affection d'un peuple qu'il était en passe de perdre à jamais.

Il est étonnant de constater, encore aujourd'hui, à quel point Damiens a été injustement traité. Nul hommage, nulles rues ou places portant son nom. Ne fut-il pas, au fond, le tout premier des révolutionnaires ?

Quel oubli pour le malheureux Damiens, jugé pour l'éternité comme pauvre fou. Tiré des oubliettes de l'Histoire pour la seule singularité de son crime et de son supplice.

Damiens, un pauvre fou ?

Peut-être... Mais surtout un homme au courage rare, qui avait si fortement conscience de son sacrifice pour le bien du peuple.

3 Torture servant d'épreuve judiciaire pour faire avouer un accusé. Serrées fortement avec des planches et des cordes, ses jambes sont progressivement brisées en y insérant des coins de fer ou de bois à coups de maillet.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.

La revue L'Ampoule, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers...

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques...

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?

Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?

Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L'Ampoule !

Personnages principaux

Victor Morand

Sam Frémalle

Michel Albin

Alexandra

Paul Lugowski

Illustrations par Jean-Baptiste Dumont



Aventurier courageux, égoïste et amoral, coléreux et obsédé sexuel. Possède un fusil, un couteau-suisse et du papier hygiénique par crainte des substances urticantes.



Bras droit et ami fidèle de Victor. Il est bon comme du bon pain. Il pardonne facilement. Le brave type, quoi... Jadis en couple avec une femme-perroquet.



Détective de l'éditeur parisien Gaël Imart. Pointure 48 pour 113 kilos. Intelligent mais atteint de cécité. Aime se travestir. A été l'amant de Lugowski, son Popaul.



Blonde pulpeuse et quinquagénaire. Détective des éditions Plomb, concurrentes de Gaël Imart. A un accent autrichien et ne fait preuve d'aucuns scrupules.



Ecrivain bisexuel érotomane, grand succès commercial des dernières années. Poule aux œufs d'or des éditeurs. Mais pourquoi diable s'est-il réfugié à Hurlefou ?

Ecrire par l'expérience

Texte : Lordius

Illustration :
Jean-Baptiste Dumont



Les Collines de Hurlefou

Victor Morand, Sam, Michel Albin et Alexandra, mandatés par des éditeurs concurrents, se sont alliés pour retrouver l'écrivain interlope Paul Lugowski. Celui-ci s'est réfugié sur l'île aux mille Collines : Hurlefou. Que fuit cet écrivain à l'immense succès populaire ?

Il soupira en parcourant les réseaux sociaux depuis le cybercafé tenu par un hacker un peu dérangé. Il jouait du consensus mou pour accumuler des fans donc des clients, mais quelle activité chronophage ! La promotion de son dernier roman l'assommait ! Assurément, ce n'était pas pour s'autoéditer qu'il s'était réfugié à Hurlefou.

L'homme sortit du cybercafé situé dans un village ultra-moderne financé par les contribuables généreux-malgré-eux du continent pourtant ruiné. Il s'enfonça dans la jungle pour tomber nez à nez avec un vieillard famélique en robe verdâtre comme la végétation. Le Médium dit de la jungle — pas vraiment fou mais d'une sensibilité extrême — agita frénétiquement quatre doigts crasseux sous son nez et pointa le pied vers le sud-sud-ouest. Paul Lugowski le remercia d'un signe de tête tout en se bouchant nonchalamment les narines.

Ainsi, il y avait toujours quatre individus à ses trousses.

Sur la Colline des Aliénés, Lugowski s'était cru en sécurité. Jusqu'à présent, personne de sensé ne s'y était aventuré, et la police du continent se rangeait dans cette catégorie même si la pathologie attardé mental frappait durement la corporation des forts de l'ordre.

Lugowski devait son génie littéraire particulier à son engagement total dans son art. Ses modèles étaient les maîtres de l'autofiction, Fante et Céline. Il n'écrivait de chef-d'œuvre qu'à condition de vivre les péripéties et les émotions de ses personnages. Un thème classique, évoqué par exemple dans une lettre de Simenon à son ami Gide.

D'autre part, Lugowski s'était spécialisé dans la littérature de genre pour adultes. Ses lecteurs admiraient certes la grande littérature, souvent profonde et parfois soporifique, mais ne la lisaient pas, dégoûtés qu'ils étaient par ce qu'on leur avait fait ingurgiter au lycée — le roman naturaliste, c'est l'état civil, disait Gide. Ce que les fans de Lugowski recherchaient pour sublimer leur quotidien, c'était l'action, la violence, le sexe : de l'adrénaline et du sordide !

L'auteur très engagé avait commencé par goûter le pain quotidien de ses personnages, des peccadilles : vols, protection d'hôtesse de bar, vente de produits introuvables dans le commerce... Cependant, son art réclamait — hélas

Les Collines de Hurlefou

pour sa moralité scrupuleuse — toujours plus de sacrifices, tel un dieu puissant mais assoiffé de sang et d'autres liquides corporels.

Pour la rédaction du roman « Esclaves très sexuelles », il avait écopé d'inculpations embarrassantes comme « enlèvement et séquestration », « agressions sexuelles avec préméditation », « perversité aggravée » et « trafic d'êtres humains ». Sa peine de vingt-deux ans d'emprisonnement plutôt ferme (voire rude) n'avait obtenu le sursis qu'en dédicaçant « Esclaves très sexuelles » à Monsieur le juge de cour d'assises — et en lui remettant une partie des droits du best-seller international diffusé en quatorze langues toutes vivantes, le Vatican s'étant opposé à la traduction de l'œuvre impie en latin malgré la demande insistante de Monsieur le juge, intéressé quoique non-latiniste.

Récemment, l'artiste incompris avait vécu les expériences nécessaires à l'écriture d'une pièce de théâtre particulièrement prometteuse, une sorte de vaudeville extrême : « Le violeur en série cocu ». Hélas pour la littérature ! au troisième acte — sexuel et théâtral — le Molière Moderne (surnom donné par ses fans parfois dithyrambiques) avait été obligé de fuir la justice de son pays, trop conformiste, pour se réfugier à Hurlefou.

Réfléchissant à l'avertissement du Médium hypersensible, l'écrivain quelque peu marginal joua

que la meilleure défense résidait dans l'attaque. Il devait se débarrasser de ses poursuivants, qu'il croyait de vils chasseurs de primes — un métier légal aux États-Unis, aux Philippines et à Hurlefou. Il se rendit à sa cabane en bois enfouie dans la jungle. Là, il se saisit d'un arc et d'un carquois. Il s'était entraîné au tir à l'arc pour la composition d'un poème d'inspiration antique : « Cupidon, archer de l'Amour ou de la Mort ? », grâce aux droits duquel il espérait apaiser le courroux revanchard de la justice prosaïque et étriquée d'esprit.

Il sortit se mirer dans une mare. La quarantaine fatiguée, les cheveux rares et gris assortis à la barbe hirsute, le nez crochu et les lèvres minimalistes, il n'avait pas percé grâce à son physique. Il devait changer d'apparence avant d'éliminer ses poursuivants. Il ne voulait surtout pas être reconnu et remis à la justice aveugle, lente et procédurière. Dans la cabane, il parcourut du regard différentes herbes séchées disposées sur une étagère. Il conservait précieusement de la forniqua atouva, un puissant aphrodisiaque, afin de rentrer dans les personnages de ses fictions basées sur la cruelle réalité. Il s'empara d'une fleur kaki et absorba un peu de cette camoufla tafacedera. Presque aussitôt, ses cheveux tombèrent, sa barbe roussit, sa peau verdit, ses yeux se pochèrent et ses lèvres enflèrent.

Les Collines de Hurlefou

À présent, il était méconnaissable. Ça lui faisait une seconde skin, comme dans les jeux vidéo. Il ricana à l'idée de vivre une expérience bien gore et s'en fut dans la jungle.

L'archer déguisé suivit la direction indiquée par le Médium de la jungle. Il se posta à l'affût sur une branche d'arbre. De gros nuages assombrissaient le ciel. L'ambiance devenait orageuse. Peu après, il entendit des cris de protestation et une cavalcade.

— Victor ! N'insistez pas, puisque je vous dis que je ne veux pas.

Cette voix, Lugowski la connaissait...

— Nous devons nous montrer soudés dans l'adversité ! Soyez solidaire de ma faiblesse ! J'ai même pris un bain pour vous. Ah, vous n'êtes guère humaniste...

Michel Albin déboula dans la clairière, tâtonnant et essoufflé, suivi d'un barbu aux traits déformés par la lubricité, l'ignoble Victor Morand.

Michou ! Sa muse ! Le grand amour de Lugowski, le seul humain qu'il ait jamais aimé... Les yeux pochés de l'écrivain s'embruèrent. Il s'était résigné à le quitter en embrassant la carrière de délinquant littéraire. Pour Lugowski, que valaient la vertu ou même la vie de quelques victimes sacrifiées sur l'autel de l'art ? Il favorisait le long terme au détriment de l'éphémère, le génie au médiocre,

l'immortel au périssable. L'éternité au prix de quelques sacrifices, n'est-ce pas le rêve de l'humanité ? Mais Michou, pas question de lui faire courir les risques que lui prenait pour la cause littéraire. Trop dangereux d'être le compagnon de l'ennemi public sexuel numéro 1 en cavale.

Victor plongea et plaqua au sol Michel. Le gros homme aveugle suppliait ; son bourreau se déshabillait en bavant. N'eût été l'identité de la victime, Paul Lugowski aurait assisté avec un grand intérêt expérimental à cette scène de viol homosexuel. Mais Michou, c'était Michou ! L'archer visa le cœur de Morand à présent odieusement indécent. Il hésita, devinant l'étoffe de salopard de l'aventurier farouche et indomptable. Lugowski sentit le modèle formidable que Morand ferait pour les personnages les plus abjects de son Iliade Moderne (encore une trouvaille élogieuse de ses fans). L'écrivain nourrissait en effet le projet ambitieux d'écrire une prise de Troie métaphorique. La cité troyenne serait symbolisée par une femme belle et innocente, les Grecs par un obsédé sexuel aiguillonné par Cupidon.

Bref, il décida d'épargner Morand. Il lui décocha une flèche dans l'épaule. Morand poussa un cri, mit la main à sa blessure et voulut se mettre à couvert. Il s'écroula, inconscient. Le fourbe littéraire avait enduit la pointe de ses flèches d'un

Les Collines de Hurlefou

champignon anesthésiant : le redoutable *danles-vapum fulgurantum*. Lugowski descendit de son arbre et s'approcha des deux hommes à terre. L'orage éclata à ce moment : pluie et vent s'abattirent.

Lugowski fut déçu par l'aspect de Michou : il avait grossi (suite au chagrin de leur rupture amoureuse) et perdu la vue. Cupidon Moderne contempla alors Morand. Le champignon avait éteint sa conscience, mais une partie hypertrophiée de lui restait bien éveillée : son membre pointait vers le ciel en colère, tel un paratonnerre. Et en effet, la foudre s'abattit sur un arbre non loin d'eux. Pour l'écrivain, ce fut aussi le coup de foudre : Morand serait sa nouvelle muse-cobaye. Il s'apprêtait à l'enlever quand Alexandra et Sam débouchèrent dans la clairière.

— Victor, retiens-toi ! vilipenda Sam. Mais qui est...

— C'est Paul Lugowski ! brama Michel. Je l'ai reconnu à l'odeur.

L'archer démasqué décocha à Sam une flèche qui manqua son but, déviée par une forte rafale de vent. Alexandra brandit une sagaie dont la pointe était constituée de la baïonnette de son fusil inopérant sous ces latitudes un peu surnaturelles. Elle se l'était fabriquée en vue de repousser l'excès d'amour que Victor Morand lui portait, à elle

comme à la plupart des mammifères morts ou vifs.

— Popaul, est-ce bien toi ? demanda Michel Albin qui doutait à présent.

La question était pertinente : l'écrivain érotomane avait bien changé depuis leur rupture.

Deux contre un. Lugowski s'enfuit en ricanant, heureux de son nouvel amour.

L'orage ne faisait que commencer.

À suivre...

L'Homme qui avait deux ombres

Christian Jannone

Au Horla

« La nuit, tous les chats sont gris. » (adage)

Ce matin, je me suis enfin contraint à consulter mon médecin, mon psy, afin de lui rapporter un événement étrange. Un événement répétitif... Ça persiste depuis plus de quinze jours, maintenant.

Cela a commencé une banale nuit de novembre 2012, après une soirée un peu trop arrosée avec les copains. Je ne sais pas si vous vous souvenez de cette vieille série télé des années 1960, La Quatrième Dimension, présentée par Rod Serling. En général, les épisodes débutent par une situation on ne peut plus banale, avant que tout bascule dans le fantastique, l'insolite, voire la franche horreur.

Ouais, je l'admets, j'étais saoul, trop saoul... trop d'apéros pour enterrer ma vie de garçon, parce que je venais de rencontrer Steph' et qu'on s'était plu l'un l'autre, d'emblée, d'un coup. Ça a été réciproque, irréversible, et on a fait l'amour le soir même de notre premier contact. À ce moment, j'étais encore normal et rien ne laissait soupçonner tout ce qui allait suivre... Steph' n'a rien détecté sur le moment, absolument rien. Faut dire que je sais dissimuler, et j'ai horreur de me confier. Je ne suis pas un type spontané.

C'était la nuit du 10 au 11 novembre ; j'aurais pas dû choisir cette date pour jouer aux fêtards. Je ne crois pas à la vengeance des morts, ceux de 14-18 en l'occurrence, qui se seraient sentis injuriés par un mec ivre une veille de commémoration. Ils ne sont pas responsables. Ceci dit, à partir de l'instant où le phénomène a commencé à se manifester, j'ai éprouvé un sentiment de désagrégation progressive de mon être.

Je cheminais donc, d'une démarche incertaine, après avoir refusé le soutien de mes camarades de beuverie, manifestement pas en l'état de prendre le volant de la moindre bagnole, même ces modèles réputés ne pas nécessiter l'obtention du permis de conduire. À la lueur des lampadaires à économie d'énergie, tout me paraissait flou, brouillé, incertain, et les formes semblaient se dissoudre dans l'air du soir, se confondre avec le grisé de la nuit. J'ai vagué sur le trottoir, recherchant en vain les clés de ma caisse, tels ces ivrognes de bédé devant le seuil de leurs pénates même plus foutus de repérer le trou de la serrure.

J'ai cru tout d'abord à une illusion d'optique, quelque chose de passager, voué à se dissiper dès que je me sentirais dégrisé (à moins que la police m'ait chopé et enfermé dans ce qu'on appelle les cellules de dégrisement des commissariats, partageant peut-être le pieu avec une pute, un clodo ou un merdeux du style 9-3 à survêt' à capuche genre Zuckerberg appréhendé en plein vol à la roulotte). Avais-je la berlue ? Sur le moment, je n'ai accordé aucune importance à cette bizarrerie et, après coup, dans un premier temps, je l'ai attribuée à mon état d'ébriété manifeste.

Il m'a paru — oh, juste un peu — que mon ombre s'était dédoublée. Elle apparaissait là, sous le lampadaire le plus proche de l'endroit où stationnait ma tire, plus longue que de coutume, plus claire, formant une espèce d'arborescence, de division à partir d'une souche plus sombre, plus courte aussi, plus conforme à ce que le commun des mortels entend par « ombre ».

C'était une manifestation gémellaire, siamoise, une silhouette noire racinaire d'où s'extirpait, surgissait, sa sœur, étirée, grisâtre, prolongée jusqu'au mur d'un immeuble quelconque, la tête touchant une fenêtre du premier étage. Je n'aime pas les chinoiseries, les pantomimes lumineuses. Je déteste ça, qu'il s'agisse de vieux films d'animation muets comme *Les Aventures du Prince Ahmed* ou ces collections d'ombres chinoises, finement découpées, qu'on peut admirer au musée du Quai Branly.

J'ai pensé que ce truc serait passager, momentané, d'autant plus que mon copain Marc, s'apercevant de mon état, s'est proposé de me ramener. Lui, il ne buvait pas, préférant l'abstème (en fait, il en pince pour la ligne de coke, pour le shit). Sans façon, il a pris ma clé de contact, a ouvert, m'a installé sur le siège passager avant, a pris la peine de me boucler la ceinture avant de prendre le volant, sans même que je me sois préoccupé de la prolongation de l'existence de l'ombre double.

L'ennui, c'est que la chose s'est répétée le lendemain soir et les jours suivants, et que maintenant, ça fait près de trois semaines que cette saloperie m'importune. Il suffit que je me trouve quelque part, dans un endroit obscur avec une petite source de lumière, pour que j'aperçoive la fourche goguenarde et toisante de ce doublon rattaché à la silhouette principale. Au fil des journées, des soirées, que nous soyons au lit, attablés, ou en goguette, Steph' a fini par remarquer qu'en moi quelque chose n'allait pas, me tracassait. Elle m'a trouvé taciturne, renfermé, moins performant dans les choses de l'amour, moins réceptif à ses caresses. De même, elle pouvait me concocter les meilleurs plats du monde : toute sa petite cuisine de cordon bleu m'indifférait grave.

Trois mois, voilà désormais trois mois que ce cauchemar me torture. Je sens Steph' s'éloigner de moi, prendre ses distances. Je n'y peux rien.

L'ombre alter ego est toujours là, que je sois ou non sous l'emprise des comes pourries que ce psy charlatanesque m'oblige à ingurgiter. Je commence à bougonner tout seul dès qu'elle vient. Même lorsque je suis au cabinet, elle est ici et ne me laisse plus aucun répit.

Les choses n'ont fait qu'empirer. Ainsi, la nuit, alors que je repose du sommeil du juste, Steph' à mes côtés, il me vient une brusque envie de me réveiller. J'ai la ferme impression qu'il y a un intrus dans la chambre, qui nous observe, nous épie, scrute le moindre des mouvements respiratoires de notre poitrine apaisée par l'amour après avoir haleté durant l'acte. Cette entité — comment la qualifier autrement ? —, je sais intimement qu'il s'agit d'elle, de l'ombre doublon, même si, dans les ténèbres nocturnes, je ne puis la discerner. Mais mon ouïe ne me trompe pas, parce que quelqu'un (?) respire à nos côtés. Il ne s'agit pas de la chambre. On dit quelquefois que les murs ont des oreilles. Cela s'applique dans un contexte de roman d'espionnage, pas dans cette réalité tordue que notre couple endure. Les murs ne respirent pas. Dans ce cas, c'est elle, et elle joue les sales voyeurs, du fait que nous couchons la plupart du temps nus. Cette nuit-là, Steph' a rejeté les draps sur le côté, et son corps harmonieux de brune épanoui par le coït est dévoilé en son entièreté. L'ombre double se fait obscène, oppressée : sa respiration, si je puis dire, devient saccadée, accélérée : elle a la faculté de bander, de se masturber, j'en suis persuadé. Steph' l'excite. C'est affreux !

À l'aube, j'ai agi comme un con. « Qu'est-ce que tu fiches, chéri ? » m'a interrogé mon amour. Je retournais les draps et édredons dans tous les sens, comme si j'avais craint que cette ombre perverse ait éjaculé par mégarde sur la couche, l'ait souillée d'une pollution nocturne ! Invraisemblable ! J'ai rien détecté du tout, évidemment. Steph' a pensé que je déraillais de plus en plus.

J'ai pensé à cette époque que l'origine de mon tourmenteur ombré était biologique, avait des causes médicales précises, obstétricales, peut-être. Si elle m'apparaît sur un mode siamois, c'est qu'elle ne fait que refléter l'être double, le jumeau inconnu, qui est en moi.

Je me suis d'abord rendu dans tous les musées, dans toutes les collections médicales recelant des collections de monstruosité avortées, le musée Dupuytren tout particulièrement. J'ai potassé des bouquins horribles, archi-pointus, spécialisés en anomalies obstétricales, en parasitoses gémellaires, en tératologie, puis même des articles en anglais (je le lis), dans des revues comme *The Lancet*. J'ai ingurgité tout ce qu'on avait pu écrire, consigner sur les monstres et prodiges de la nature, depuis le XVI^e siècle, en commençant par Ambroise Paré. J'ai enquêté sur les cirques à phénomènes de foire, Barnum and co, à la recherche d'un cas

semblable au mien. Je me suis remis quinze fois au moins le DVD de *Freaks* de Tod Browning. Jusque-là, aucune des parasitoses siamoises sur lesquelles je me suis renseigné ne collait avec ce que je subissais. S'il y avait une ombre double, c'est lorsqu'il existait effectivement un jumeau siamois ou parasite, plus ou moins achevé, accolé au type ou à la femme. J'ai emmagasiné toute une littérature sur Eng et Tchang, les frères célèbres du XIXe siècle, sur les hétéropages, les hétéradelphes, Colloredo, baptisé trois fois au XVIIe siècle, à cause de son frère soudé aphasique, au prénom composé, qui paraissait en plus hermaphrodite et semi-fœtal sur les gravures mal foutues qui illustraient leur vie multiple. Je me suis même introduit par effraction dans les réserves interdites du Musée de l'Homme, profitant qu'il est en travaux de rénovation depuis déjà un certain temps. J'ai vadrouillé parmi les squelettes gainés dans leurs sacs en plastique, dans leurs housses, à la recherche de la créature fabuleuse. J'ai relu les textes et articles consacrés aux jumelles de Rabastens, rapportées par Diderot dans le *Rêve de d'Alembert*, aux siamoises Rita-Cristina évoquées par Stephen Jay Gould.

Au final, j'en ai conclu qu'il ne restait, pour expliquer ce que je supportais, que trois solutions possibles :

- je suis un hermaphrodite tombé enceint d'un bébé mort dans mon ventre, fœtus qui s'est en un premier temps desséché, papyracé puis calcifié, métamorphosé en lithopédion ;

- j'ai un kyste dans le ventre, qui a pris la consistance d'une tête humaine dotée de cheveux et de dents ;

- je recèle en moi-même un frère siamois parasite presque complet, dénommé médicalement fœtus in fœtu.

Il s'agit de cas extrêmes, très rares, pour ne pas dire exceptionnels. La supposition numéro trois apparaît comme la plus singulière, mais aussi la plus atroce puisque le fœtus in fœtu est un jumeau « intrus » développé à l'intérieur même du corps de son hôte frère. Si vous connaissez le film de SF *Total Recall*, vous y verrez un exemple de siamois incomplet, fragmentaire, non point fœtus in fœtu, mais hétéropage, ce qui n'est pas tout à fait pareil.

J'ai voulu en avoir le cœur net, savoir si ma pathologie (si c'en était une) pouvait correspondre à l'une de mes trois hypothèses. J'ai commencé à vouloir prendre contact avec la maternité où maman m'a mis au monde, il y a vingt-six ans. J'ai oublié toutes ces foutues fermetures et restructurations hospitalières et j'ai appris, naturellement, que l'endroit où ma mère avait accouché n'existait plus, avait fermé depuis onze ans, et qu'on l'avait voué aux démolisseurs. Je voulais absolument mettre la main sur les certificats médicaux, les paperasses qu'on avait sûrement établies, remplies, rédigées, signées, à ma naissance, autres que l'état civil, afin de

savoir si la sage-femme ou le gynéco qui avait suivi la grossesse de maman avaient constaté quoi que ce soit d'anormal. Alors, je me suis renseigné davantage : primo, le gynécologue avait pris sa retraite, secundo, les archives de la maternité ont été transférées à l'hôpital de V**, tertio, la loi sur les archives fait que tout ce qui a trait au secret médical est couvert durant cent ans...

Vous me direz : pourquoi ne vas-tu pas interroger ta propre mère ? Problème : elle est morte il y a huit ans, cancer de la fumeuse métastasé, à cinquante-deux ans à peine. À croire que sa maigreur était causée par sa maladie. Et ton père, man ? me jetterait une quelconque caillera. Je suis brouillé avec papa, depuis que je suis gamin. Il vit toujours avec sa patapouf. Il est fidèle à cette pouffiasse. Je veux plus jamais le voir. Il a donc fallu que j'effectue des démarches auprès de l'hôpital de V** pour que je puisse obtenir l'autorisation de consulter les archives concernant ma gestation et ma naissance.

Et puis, enfin futé et raisonnable, j'ai réfléchi. Maman était une féministe, une athée, une sans Dieu, pas du tout une pro-life, comme ces bandes de fanatiques cathos ou protestants (surtout américains). Si j'avais été mal formé, ou mieux, monstrueux, je ne serais pas là, parce qu'elle se serait fait avorter sans la moindre hésitation. J'ai renoncé à poursuivre mes démarches à mi-chemin.

Je n'ai pas abandonné pour autant les pistes tératologiques, parce que l'ombre parasite continuait de m'oppresser, de me persécuter, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela, par tous les temps. Je me suis donc obstiné, et j'ai multiplié les examens — radios, scanners et ERM. RAS, rien, absolument rien, pas même le plus petit bourgeon de tumeur, de polype, de quoi que ce soit de malin, de malsain, de parasite, d'étranger, d'alien. Rien... Je suis un esprit dérangé, tourmenté, dans un corps sain.

L'ombre double en a profité, elle s'est obstinée.

En mai dernier, à cause d'elle, sur le périph', j'ai failli avoir un accident. J'ai mis ma vie en danger ; celle d'autrui aussi. Je l'ai vue, alors qu'au volant je respectais pourtant le code, la sécu routière, les limitations de vitesse.

Non seulement l'ombre siamoise s'est reflétée sur le pare-brise avant, mais aussi sur le rétro intérieur. Ça signifiait qu'elle s'était dupliquée, dédoublée, et je l'ai aperçue, sentie, impalpable, immatérielle et obscure, non seulement à côté de moi, sur le siège passager (j'étais seul dans la bagnole) mais aussi sur la banquette arrière, crânant, nonchalante, vicieuse, étirée, élastique, comme ce fameux crabe métaphorique du cancer. La terreur m'a saisi ; j'ai cru que deux mains noires s'allongeaient pour m'étrangler, me régler mon compte. À cause de cette peur

cauchemardesque, de cette sensation inconsidérée de strangulation, j'ai donné un coup de volant. Ma Dacia a fait une telle embardée qu'elle s'est retrouvée sur la voie d'en face et que, voulant éviter de percuter une Renault qui m'arrivait en pleine poire, j'ai essayé de piler si brutalement que j'ai effectué plusieurs tonneaux. J'ai perdu connaissance ; je connais la suite. Désincarcération, prise de sang par les cops, contrôle d'alcoolémie négatif, hospitalisation, attelle à la jambe gauche, quinze points de suture au nez et à la lèvre supérieure, six mois de rééducation. Suite à cette connerie, tous mes amis ne m'ont plus jugé sûr et m'ont lâché. Nous vivons une drôle d'époque, dans une société profondément égoïste où toute idée d'entraide, de solidarité, a disparu.

Aujourd'hui, Steph' m'a quitté. C'était inéluctable. Je suis devenu un asocial sans boulot et je passe mes journées oisives à méditer sur mon pieu tout en me remettant de mon accident. Je ne me rase plus, je ne me lave plus. Je remplis ma panse de pizzas froides infectes ou je ne bouffe plus que des conserves. L'huissier vient de me saisir, ne me laissant que le lit pour cogiter. Bientôt, je serai à la rue, comme tous ces SDF, et l'hiver approche...

Elle est toujours là, branchée à l'autre ombre, la bonne, la légitime. Elle se fout de ma tronche de marginal, de déchu. Je la sens invasive. Elle s'incrute, s'insinue en moi, en mon intellect, en mon psychisme. On dirait qu'elle veut se substituer à moi. Je suis un homme hanté, comme dans un vieux roman dont j'ai oublié l'auteur. Quand je ne réfléchis pas, quand je ne pionce pas, quand je ne me sustente pas, quand je n'évacue pas, je lis et relis inlassablement les mêmes trucs : Le Horla de Maupassant, L'Homme qui a perdu son ombre d'Adelbert von Chamisso et un Mickey parade d'occase de derrière les fagots, un tirage de 1976 du numéro originel de 1966, tout chiffonné, informe, pourri, aux pages cornées et tachées qui se décollent et foutent le camp. Il me fascine, à cause de la première histoire complète qu'il contient : elle nous narre la révolte des ombres.

Je lui parle, longuement. Je l'interroge de vive voix, pensant qu'elle m'entend, m'écoute et me comprend. Je crois dur comme fer qu'elle va me répondre, en un langage intelligible. Je veux connaître ses raisons, ses motivations, le pourquoi et le comment de tout ça. Effectivement, je finis par l'entendre. Elle me dit : je suis lui, him, et lui, ce n'est pas toi. Toi, c'est l'autre ombre. Je me suis greffée à elle, à toi. Je me souviens d'Arthur Rimbaud, du je est un autre. Lui ou him vit en symbiose, en osmose avec les êtres de chair, palpables, matériels, concrets. Lui est un être immanent, immatériel, qui comme les virus a besoin de soi (l'autre pour lui ?) afin de pouvoir exister, d'acquiescer une consistance réelle.

Lui a pour nature profonde le ça freudien. Je suis Jekyll, il est Hyde. Nous sommes une créature duale, un affrontement subconscient entre

Euzébius et Florestan. Il résulte du cerveau primitif, du paléo-cortex, reptilien et limbique. Issu de ce dernier, le ça a décidé de s'affranchir, de se rebeller, de prendre son autonomie, ses cliques et ses claques, de s'émanciper en absorbant le moi. Il s'est fait ombre double. Il est l'ange rebelle, le créateur noir, l'anti-lumière. Seule une source lumineuse artificielle permet de le repérer, de le détecter, de l'apercevoir. L'ombre double est le signe de l'être, non pas la créature elle-même.

Car en vérité, lui-him demeure inachevé, en gestation. Il en est encore au stade larvaire, embryonnaire, et il lui faut franchir une nouvelle étape, la foétale, avant séparation, parturition définitive du moi devenu inutile, obsolète, bon pour mourir, coquille vide. Il est en pleine croissance, en plein développement, mais il lui faut définitivement conquérir mon psychisme. Il est possessif, horrible, impitoyable. Désormais, son a-organisme en cours de constitution colonise, me colonise plus précisément. J'imagine son aspect véritable mais encore temporaire, dissimulé derrière l'enveloppe virtuelle silhouettée de ténèbres... C'est un têtard géant, disproportionné, pisciforme, à la tête énorme, au cœur hypertrophié, qui pulse, pompe un sang imaginaire. Ses vaisseaux, translucides, se ramifient sans cesse, croissent, se subdivisent dans toutes les directions. Idem ses neurones potentiels. Et leur nourriture vitale, c'est moi. Lui-him me cannibalise.

En attendant, par la faute de lui-him, je m'exclus peu à peu de la communauté humaine. On m'évacue de la société. Je suis le marginal, le prochain clodo de la liste des morts de la rue, le prochain cadavre pourrissant dans une tombe anonyme du cimetière de Thiais, alors qu'expressément, j'ai fait savoir que mes dernières volontés étaient d'être incinéré. Lui-him, appartient à l'espèce la plus subtile et maligne des vampires. Une espèce nouvelle... dont je suis le cobaye, le sujet d'expérience, la victime primordiale. J'ai tout compris : d'autres que moi risquent de suivre. Désormais, c'est lui-him ou moi. Il faut que je le tue.

C'est demain qu'on doit m'expulser. Il faut donc que j'agisse promptement. Maintenant ou jamais. Après, j'aurai pour toujours laissé passer l'occasion de me débarrasser de cet him, de ce lui innommable. Je veux sortir de ce cocon, de cette prison où il m'a confiné, de cette zone de réclusion où il me phagocyte à petit feu.

Lors de la saisie, j'ai été malin. Je suis parvenu à subtiliser, à dissimuler sous une plinthe un couteau de cuisine bien effilé, affûté, aigu, tranchant... Une vraie arme de surineur. L'arme absolue pour taillader, découper ce salaud, ce fumier, cet enculé de lui-him qui a empoisonné et gâché ma vie. À la première occasion, je vais le piéger et lui assener mes coups de surin. Je suis le nouveau chourineur. Le manche de l'arme s'adapte parfaitement à ma dextre. Je ne dois aucunement hésiter.

Je siffle, mains dans les poches de mon falzar pourri en accordéon. Il ne se doute de rien ; il fait comme moi, reproduit naïvement mon attitude. Sa désinvolture me révolte. J'approche du mur le moins épais, de manière à ce qu'il s'y étire le mieux possible, à la lueur d'une putain d'ampoule faiblarde de quarante watts. La seule qui me reste dans le salon, parce qu'on m'a même confisqué le lustre. Demain, on va me couper l'eau, l'électricité et me foutre à la rue, parce qu'on n'est pas encore le 21 décembre et que je dois un arriéré de loyer de quatre mois au proprio. Avant, Steph' et moi, on s'acquittait à deux de toutes les factures et traites ; on était partageux.

Il est là où je veux qu'il soit. Je me sens une âme de régicide, comme Ravallac attendant patiemment sur sa borne de la rue de la Ferronnerie l'occasion d'occire ce débauché d'Henri IV. Ma lame acérée vaut la sienne, telles aussi les armes de Jacques Clément, de Damiens et d'autres. Je me pose une question, d'ordre physiologique, avant d'agir : est-ce qu'il saignera sous mes coups répétés ?

Lui-him a cessé de bouger. Je suis parvenu à l'acculer ; la bête immonde et satanique est prise au piège. Alors, je frappe. Je lacère, je déchire, portant des coups longitudinaux, de haut en bas. Je hurle à pleins poumons, quitte à amener le voisinage : « Crève, chien ! Crève, fumier ! Tiens, ça ! Encore ça ! Prends celui-ci ! À mort ! À mort ! »

Je m'octroie en seigneur le droit d'ôter la vie. Je suis le justicier. Au départ, il ne réagit pas. L'effet de surprise sans doute. Je découpe des lambeaux indicibles d'une matière incertaine ; j'en arrache des tas. Ça part en lanières sans toutefois saigner. Il s'affaisse, enfin. J'insiste : j'irai jusqu'au bout quoi qu'il m'en coûte. Je m'acharne sur la dépouille lacérée à terre, l'a-visage balafre d'estafilades effondré sur le sol crasseux et empoussiéré par l'absence prolongée de coups de balai. Je me suis approché de ce qui fut mon ennemi. Je n'ai pas pris garde aux sirènes de la police, tôt alertée. Je me suis baissé, réalisant trop tard mon erreur.

C'est la bonne, la mienne que j'ai tuée ! Que je sois maudit ! Il m'a eu ! Lui-him se tient parfaitement dressé, aussi grisâtre et étiré que d'habitude, contre le mur maître de la pièce. Il n'émerge plus d'une fourche. Son attitude dépasse la désinvolture ; elle se fait sarcastique, sardonique. Il ne lui manque que le ricanement. Je crois revenir à la réalité. Par terre, je remarque bien quelque chose, avec une mare, une flaque écarlate. S'il ne s'agit pas de ma bonne ombre, qu'est-ce ? Étions-nous de fait trois ? Ce qui est mort suriné par terre ne me ressemble pas. Ce machin a un look de toxico tatoué. Et il pue les fringues sales, la vodka frelatée et le vomi...

On enfonce les portes. On m'appréhende ; on m'arrête. Une paire de menottes d'acier chromé se referme sur mes poignets endoloris par le trop long maniement du couteau de boucher.

J'ai lardé de coups un squatter qui venait de s'introduire chez moi, par une fenêtre cassée, croyant mon domicile inoccupé depuis longtemps. J'ai même pas pu plaider la légitime défense. Le guy n'avait nulle intention de me voler. De toute manière, y avait plus rien à dérober dans ma piaule. On m'a jugé irresponsable de mon acte.

Désormais, je suis interné. Je sais que lui-him a gagné. Il a obtenu gain de cause. Dans la nuit matelassée, dans le carcan de la camisole, je pressens que j'ai perdu mon ombre. J'en suis totalement dépourvu.

Lorsqu'une once de lucidité illumine ma cervelle, j'ai le droit de bouffer au réfectoire avec tous les autres cinglés. Je saisis l'occasion d'écouter leurs conversations, quand ils sont encore capables d'en soutenir une sans baver, sans trop bégayer ou ululer des sonorités inarticulées et régressives. Il y a de tout : des schizos, des autistes, des microcéphales, des alcooliques notoires et incurables, des trisomiques, toutes sortes de crétins congénitaux et ataviques, des dépressifs, des mecs qui se prennent classiquement pour Jésus-Christ ou Napoléon, des pervers, des exhibitionnistes, des monomanes, des catatoniques, des tueurs irresponsables comme moi, des vieux frappés de démence sénile aussi. Toute une multitude de gens respectables...

Les infirmiers nous mettent la radio, la télé, nous distribuent des clopes. On peut aussi sortir dans la cour, s'y promener lorsqu'il daigne faire beau, parce que maintenant, c'est le deuxième hiver de mon internement. En ce moment, je vais bien. Je n'ai pas eu de récurrence de crise depuis deux mois, de bouffées délirantes nécessitant mon confinement en cellule capitonnée. Aussi, on me juge capable de lire les journaux. Seuls certains faits divers insolites m'intéressent. Et je fais des recoupements entre ce que j'entends, vois et puis lis. Les cas semblables au mien se multiplient. Leur croissance devient exponentielle, mondiale aussi. Pour l'instant, ça ne fait pas les gros titres, mais ça ne saurait tarder.

Je sais inévitable le remplacement complet de l'humanité telle que nous la connaissons par les ombres doubles, avant la fin de ce siècle. Ça ne se fera pas sans conflits, saignants à souhait. Alors, je me remémore toutes les théories évolutionnistes. Nombreux sont les préhistoriens qui affirment non sans preuve que nous, les Homo sapiens, nous nous sommes substitués aux autres espèces d'hominidés, Neandertal inclus. Ils appellent cela l'hypothèse du remplacement intégral d'une humanité par une autre, excluant tout brassage des gènes, tout métissage avec les autres.

Et je pressens que lui-him sera à l'origine de la nouvelle humanité. Peu à peu, les frères de lui-him croissent et multiplient. Ils prennent de l'ascendant sur nous, avant de nous éradiquer. Je ne fais pas du tout de l'eschatologie. Ce n'est pas la fin du monde, seulement celle de notre propre espèce qui se profile à l'horizon.

Peut-être que les frères ombrés de lui-him recèlent en leur a-organisme immatériel, virtuel, la solution aux défis évolutifs et écologiques que nous avons connement engendrés depuis la révolution industrielle. Le remplacement est en cours. Dans le monde entier, des gens ordinaires comme moi, des deux sexes, subissent la manifestation du phénomène. Le processus ainsi enclenché est irréversible, inenrayable. Bientôt, des légions de lui-him vont prendre possession de la planète entière et nous anéantir jusqu'au dernier. Ou plutôt eux... eux... EUX... EUX ! THEM !

Les chaussures noires

M'barek Housni

Il releva un coin du rideau et jeta un regard craintif dehors. Un rideau ? Seulement des lambeaux de tissu pendants, agglutinés par endroits du fait de la poussière humide accumulée de longue date. Sa main droite en était souillée, mais il s'en moquait. Le petit parc d'en face était désert et la rue qui le bordait brillait au soleil de l'après-midi. Il recula et se plaqua contre le mur pour la énième fois. Il se cachait. Une peur bleue lui tenaillait le ventre et brûlait ses yeux d'épouvante depuis la fin de la matinée où, au hasard d'une flânerie insouciant, il avait vu l'affiche placardée sur un mur près de la plage. Il avait regardé par-dessus son épaule et, constatant qu'il était seul, s'était replié sur l'endroit inoccupé le plus proche, comme poussé par une force insoupçonnable.

L'affiche l'avait touché au plus profond de lui. Elle le concernait en quelque sorte : on y voyait un visage qui n'était pas particulièrement le sien, ni de face ni de profil, mais qui s'en approchait. Un visage qui ressemblait à une huître, plutôt ronde que plate, d'un aspect étonnamment humain, à en juger par les petits plis ratatinés et les légères boursouflures qui faisaient penser à de la peau cicatrisée après une ancienne brûlure. On pouvait objecter que rien de concret ne le rattachait à l'individu de l'affiche, mais il y avait bien quelque chose : les chaussures noires. L'homme représenté en portait, tout comme lui, figé dans cette rue déserte, avec aux pieds des chaussures de ville aux semelles épaisses. Dès lors, sans plus se poser de question, il n'avait pensé qu'à une chose : disparaître.

Des chaussures d'hiver. Il était la seule personne à en porter ici en pleine saison estivale. Avec un tel accoutrement, il ne pouvait passer inaperçu, surtout dans cette station balnéaire où le mercure s'était dilaté de manière exceptionnelle. Quarante degrés à l'ombre, et partout des vacanciers en tongs ou en espadrilles, en maillot ou à demi nus : il détonnait tellement dans cet ensemble qu'on le repérerait vite. Il aurait été incapable de fournir la moindre explication quant à sa fuite, après la découverte de l'affiche dont l'existence elle-même demeurerait incompréhensible. C'était une sorte d'avis de recherche, un appel à témoins, un semblant de « Wanted » digne d'un vieux western. Dans cette étrange affaire, les chaussures noires étaient le seul indice.

Depuis quelques jours, des nuées de mouches en nombre considérable avaient envahi le ciel de la station. En premier lieu, ç'avait été une jeune femme à la peau luisante, bronzant en bord de mer, qui avait eu la

désagréable surprise de sentir quelques insectes vagabonder sur son ventre maigre. Elle se trouvait sur l'étroite langue de plage près du débarcadère, en bas d'un café bien connu de la région. D'instinct elle avait su que quelque chose d'anormal était en train de se passer ; elle avait essayé d'avertir les riverains, mais personne ne l'avait prise au sérieux. Le lendemain, les premières nuées sombres étaient apparues, exactement au même endroit. Face aux plaintes des vacanciers excédés, la gendarmerie avait été contrainte d'ouvrir une enquête.

L'information fit le tour de la station en peu de temps. La collecte des renseignements, ici et là, permit d'établir sans aucun doute un lien direct entre ce phénomène et l'homme aux chaussures noires. Le détail prenait toute son importance, tant la chose paraissait inconcevable. Quel genre de personne pouvait s'habiller de la sorte, à cette période de l'année ? Ici, on s'habillait selon la mode, le temps et les saisons, c'était une manière d'appartenir à la communauté. Plus que les actes supposés de cet homme, c'était sa tenue qui choquait — une véritable intrusion vestimentaire, incongrue et aberrante, qui provoquait la désapprobation et le mépris de chacun.

Les femmes, au port étudié et à la silhouette longiligne, poussées par un fond d'âme charitable, émirent de timides réserves sur la culpabilité de l'individu. Cependant l'homme était en fuite, ce qui acheva de les ranger du côté de l'avis général : on ne disparaît pas comme ça si l'on n'a rien à se reprocher. Cette mouche, la première de toutes, personne d'autre que lui n'avait pu l'amener. Quant aux hommes, aux cheveux tirés en arrière et à la mise négligée, les causes de l'invasion les intéressaient moins : chez eux, l'indignation prenait le pas. La présence insolite d'un homme chaussé différemment leur posait plus question que celle des mouches — l'une découlant fatalement de l'autre. Ils avaient mis tant d'énergie, depuis si longtemps, à préserver les habitudes de la station, à perpétuer leur mode de vie, que cette immixtion brutale les révoltait. Comment cet homme avait pu s'infiltrer parmi eux, par quelle brèche, voilà ce qui importait le plus à leurs yeux.

Au petit matin, un homme qui marchait sur la plage l'avait vu. Il était là, seul, indifférent, assis sur le premier banc de l'allée ensablée traversant les dunes, menant à ce point précis où le bassin se mêle à l'océan. L'homme demeurait immobile, ses pieds presque entièrement enfoncés dans le sable, mais il portait à coup sûr les mêmes chaussures noires que sur l'affiche. La stupeur passée, l'homme était parti donner l'alerte ; à son retour, accompagné par les gendarmes, l'homme avait disparu. Durant toute la matinée, il s'était baladé en ville, sans comprendre les regards qui immanquablement se tournaient vers lui, dans les ruelles ou

au bord des terrasses. Peu avant midi, il avait vu l'affiche. La rue de la plage était déserte et il avait remarqué, tout au bout, cette petite cabane à l'abandon où il s'était empressé de trouvé refuge, dont la peinture bleue écaillée se confondait avec le bleu du ciel.

Je n'aurais pas dû m'enfuir, ils ne savent pas qui je suis, ici personne ne me connaît, pensait-il terré dans sa cache. Sans le vouloir, il s'était mis en faute, s'était accusé lui-même. Et maintenant, les témoignages affluaient pour l'incriminer un peu plus. Une serveuse du café en face de la plage le confirma aux gendarmes : « Oui, je l'ai vu de près. Son visage est criblé de minuscules boutons et plissé dans tous les sens, comme une coquille d'huître émoussée. Ça m'a intrigué, une figure pareille, vous imaginez ! Et puis en servant une table à côté, j'ai baissé les yeux et j'ai vu ses chaussures ! Là, j'ai renversé une bouteille d'eau qui a brisé une poivrière. J'en étais sûr encore... » « Vous êtes sûre de l'avoir vu ? » « Mais puisqu'il portait ces chaussures noires ! C'était forcément lui ! » Et la jeune femme de son index pointé indiquait aux gendarmes l'affiche collée sur le mur au fond du café.

Les chaussures noires étaient sous scellés maintenant. Une pièce à conviction. Car l'homme en fuite avait fini par s'en débarrasser sur la plage, comme s'il s'agissait de l'arme d'un crime. Pourquoi avait-il fait cela ? Aucune réponse ne lui venait à l'esprit. Il se contentait de ruminer, reclus dans la cabane. Dans l'attente. Pendant ce temps-là, les gendarmes, en concertation avec les habitants, débattaient de ce qu'il adviendrait du suspect après sa capture. Le chasser était le mot qu'ils se donnèrent tous, sans exception. Mais en ces temps de liberté, de démocratie, était-ce la bonne solution ? Pour eux, c'était la seule : une fois éloigné, peut-être que les mouches partiraient elles aussi ? Il était forcément à l'origine du phénomène, avant son arrivée leur vie était tellement aseptisée depuis si longtemps...

La station avait de quoi faire rêver les vacanciers, un petit coin de paradis où il faisait bon goûter aux crustacés et savourer le vin blanc. Cette pointe à l'autre extrémité du bassin, aux eaux édéniques, où se baigner calmait les ardeurs et les peines — où l'homme à face d'huître avait songé à se purifier peut-être, à la source, pour renaître autrement. Il n'avait pas compté avec le temps et les habitudes des gens d'ici, les coutumes de cet endroit. Les années passées ailleurs, sous d'autres soleils, l'avaient rendu ignorant de ce genre de considérations. Il ne savait pas que les mouches avaient disparu du littoral. Quelques-unes avaient pu se glisser dans ses affaires, et il les avait amenées sans le savoir jusque-là. Il repensait à cette affiche qui l'avait arrêté net alors qu'il se rendait au parc à huîtres — ce même parc qu'il entrevoyait de sa cachette, au-delà de la rue inondée de clarté.

Les pieds nus, la gorge sèche, épuisé, cloîtré depuis des heures, il avait du mal à respirer normalement. N'y tenant plus, il ouvrit l'unique fenêtre poussiéreuse de la cabane. Une petite nuée de mouches entra et se colla en grappe aux rideaux gluants. Il eut un haut-le-cœur et faillit tomber à la renverse. Il s'accrocha au bord de la fenêtre et l'envie d'en finir le tenta. D'un coup, il sauta dehors. La nuit tombait lentement et des lumières commençaient à s'allumer de toutes parts. Il marcha.

Bizarrement, on ne fit pas attention à lui. Les gens déambulaient paresseusement, profitant de la brusque fraîcheur de l'air. Étonné, il se risqua à des regards insistants sur quelques-uns. On l'ignorait toujours. Il parcourut plusieurs rues avec confiance, les pieds nus. De temps en temps, des attroupements le long de certaines façades attiraient son attention. Près de l'église post-moderne du centre, deux vieux couples contemplaient une affiche. Il s'approcha et regarda à son tour. Ce qu'il vit le fit frissonner. L'homme de l'affiche avait maintenant les pieds nus !

Une voix de femme lui parvint alors :

— Ce que tu transpires ! Tu as encore eu des visions ?

— Oui, mais ça va, répondit-il comme s'il revenait péniblement à lui.

Il jeta un regard alentour. Des vacanciers attablés, habillés légèrement et à la mode, mangeaient, buvaient, souriaient, se caressaient les bras, s'embrassaient. Il baissa les yeux et vit qu'il était pieds nus ; puis son attention se porta sur l'affiche collée au fond du café, qui se reflétait sur une large vitrine à quelques mètres de lui.

— Il est temps que j'arrête de voyager, dit-il à sa femme, je crois que je vais m'installer quelque part.

Bordeaux, juillet 2014

Double assassinat rue de la morgue

Jean-Louis Bénavent

« Les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme analytiques
sont en elles-mêmes fort peu susceptibles d'analyse. »
Edgar Allan Poe

Toute cette histoire a commencé très étrangement dans le hall d'attente de la Caisse des Allocations Familiales. Je venais d'arriver dans la petite ville de G*** et je souhaitais constituer un dossier d'aide au logement. Je venais de m'inscrire au concours d'infirmier. Le Fongecif m'avait octroyé une aide à la formation de plusieurs centaines d'euros par mois, mais cela n'était pas suffisant pour trouver un logement décent et calme, alors je m'étais tourné vers la CAF pour élargir l'éventail de mes recherches. Je pénétrai dans le bâtiment et tapai mon numéro d'allocataire pour faire enregistrer mon arrivée. En passant devant la borne je me saisis également d'un ticket. Celui-ci portait le numéro 842. L'afficheur électronique montrait qu'on en était au numéro 12. Or, il n'y avait pas huit cent trente personnes dans le hall ; par conséquent il y avait un problème.

Arrivant alors de je ne sais où, un grand type en noir s'allongea de tout son long sur ces chaises inconfortables en métal que l'on trouve partout où l'on veut réclamer quelque chose à l'État. On ne voyait pas sa tête parce qu'il portait une casquette de base-ball noire avec les lettres « N » et « Y » imbriquées. Il portait un long manteau noir assez classique, ainsi que des espadrilles. Je regarde toujours les chaussures des gens car elles me semblent être un bon indicateur de la personnalité, et ce que je vis me surprit. Des espadrilles... Et rouges, qui plus est, d'un rouge outrageant, ce qui se voulait sans doute être une improbable équation entre confort et classe. J'avais affaire à un snob. Inutile d'entamer la conversation avec des snobs, me dis-je. Je m'assis le plus loin possible de ce personnage, à côté d'un pot de fleurs en plastique posé là pour égayer ces attentes interminables dans des architectures impersonnelles ; donner un vague sentiment d'appartenir encore à l'espèce humaine, jadis nourrie d'une nature qui désormais portait la mention « Made in China » sur la tige principale. J'avais machinalement chiffonné le ticket que je tenais à la main, et en le dépliant pour le regarder à nouveau, puis regardant le cadran électronique affichant toujours le nombre « 12 » en pointillés rouges, je commençai à me demander si je n'allais pas directement frapper à la porte

d'un quelconque bureau pour expliquer le problème. Une vieille dame entra alors dans le hall d'accueil et saisit un ticket, avant d'aller s'asseoir en face de moi. Un instant plus tard, un jeune homme barbu, habillé par le surplus militaire et portant à la main une canette de bière, fit son entrée. Puis encore trois autres personnes, qui s'assirent où elles purent étant donné que l'autre type était toujours allongé de tout son long sur les bancs métalliques.

Comment se fait-il, me disais-je, que personne ne regarde son ticket ? Pourquoi ne voient-ils pas comme moi qu'il y a un sérieux problème avec le distributeur ? En proie à une soudaine panique, je commençai à me demander ce que je faisais dans cette ville, et si j'étais réellement fait pour être infirmier, alors que j'avais une formation de libraire... il était vrai que les boulots de libraires se faisaient plutôt rares, alors que les infirmiers étaient toujours demandés. J'en étais là de mes réflexions quand l'autre type se mit à parler d'une voix très grave, et comme ivre de l'empreinte qu'allaient laisser ses mots sur moi :

— Quoi qu'on en dise, il y a de moins en moins de débouchés dans le milieu médical. Vous ne trouvez pas ?

En disant cela, il s'était relevé et tourné vers moi. Je fus à la fois surpris d'être interrompu dans mes pensées, et surpris que cette interruption n'en soit pas réellement une, puisqu'elle venait en quelque sorte conclure un raisonnement que je ne me sentais pas tout à fait en mesure de mener à terme alors. Me levant d'un bond, je marchai jusqu'à cette personne, ignorant totalement les autres, tout aussi surpris d'entendre quelqu'un parler à voix haute après un si long silence.

— Comment pouvez-vous savoir que je suis à l'école d'infirmiers ?

— Mais parce que vous ne portez pas de canne, bien sûr ! Si vous voulez mon avis, vous devriez continuer dans la librairie.

— Alors là, c'est très fort ! Comment savez-vous tout ça de moi ?

— Vous avez un peu de temps devant vous, n'est-ce pas ? dit-il en montrant le ticket froissé que je tenais à la main.

À nouveau je dus lui concéder qu'il avait raison.

Nous sortîmes de la CAF et allâmes nous installer dans un café. Tout en marchant, il me fit le récit de ses capacités, que je trouvais fulgurantes, et même incroyables. Mais comment il avait su que j'étais inscrit à l'école d'infirmiers et qu'avant j'étais libraire, tout cela il me le dit au café.

— Voyez-vous, je connais toutes les personnes habitant cette ville ; je connais le trajet qu'elles effectuent le matin, je sais où elles vivent, travaillent. Vous êtes assez jeune, vous avez l'allure d'un intellectuel, en tout cas quelqu'un qui a fréquenté la faculté de Lettres, ce qui veut dire d'une part que vous cherchez du travail, mais que vous n'en avez pas trouvé, et c'est pourquoi on a dû vous proposer une formation dans cette

ville, car ici il n'y a pas de boulot pour les intellos ; et d'autre part il n'y a que deux centres de formation à proximité : un centre de formation pour jeunes aveugles et l'école d'infirmiers. Vous ne portez pas de canne, donc vous êtes inscrit à l'école d'infirmiers.

— Mais Charles-Auguste, objectai-je, j'aurais très bien pu être un enseignant remplaçant dans le centre de formation des jeunes aveugles, ou bien un fonctionnaire récemment muté ?

— Ha, ha, ha, ne dites pas de bêtises, Jean, puisqu'il est évident que l'os de votre mâchoire possède un angle inférieur à trente-neuf degrés.

Ma réflexion l'amusa énormément et il rit à mes dépens pendant assez longtemps je dois dire. Ce fut d'ailleurs la seule fois.

— Si vous savez tant de choses que cela, dites-moi comment je vais trouver un logement décent ici ?

— Vous logerez chez moi, j'occupe un duplex loué par une vieille dame très gentille habitant au rez-de-chaussée.

— Je ne suis pas gay.

— Parfait, vous ne verrez donc pas d'inconvénient à dormir sur le sofa en attendant de vous procurer un lit.

*

Mon installation dans la maison de Charles-Auguste fut des plus rapides. J'avais revendu ce qui ne m'était pas indispensable. Aussi fus-je très heureux d'avoir accès à la bibliothèque personnelle de Dupin. Il la tenait lui-même de ses défunts parents, descendants d'une vieille famille alsacienne. C'était la seule chose qu'il lui restait d'eux. Il s'était vu lésé de sa part d'héritage dans les années 90 par un homme politique d'extrême droite pour qui la manipulation était monnaie courante. Tout l'argent de sa famille s'était envolé dans un compte au Liechtenstein, sous couvert de financement de campagne.

Je ne manquai pas d'être au fait des habitudes de mon colocataire. Depuis notre rencontre, il passait ses journées dans l'obscurité, sur Internet, à lire ou à répondre aux tweets de la Police Nationale, à compulsier des magazines comme *Le Nouveau Détective*, ou bien la presse à scandales. Le tout grâce à une lampe verte posée sur le squelette blanchi d'un éléphantéau, présent, selon lui, d'un « client africain généreux », pour le compte duquel il avait récupéré « quelques diamants » à un homme d'État français. Charles-Auguste était assis sur un vieux fauteuil club troué, vraisemblablement par un chien. Lorsque je pénétrais dans la pièce qui lui servait de bureau de retour de ma journée de formation à l'école d'infirmiers, il était plongé dans la lecture du journal local.

— Ah, mon cher Jean, vous arrivez à point nommé.

— Pourquoi donc ?

— J'ai sous les yeux un mystère qui va satisfaire mon esprit. Jugez plutôt : « Un chauffard renverse une mère et sa fille en plein jour. Le criminel n'a pu être identifié, pas plus que son véhicule... » L'article, excellent par ailleurs, est signé Romain Fraignac, un journaliste de mes amis qui travaille aux faits divers. Qu'en pensez-vous ?

— Que voulez-vous que j'en pense ? Un drame de plus supposé nous terrifier et nous faire acheter des choses dont nous n'avons pas besoin. Mais c'est vrai qu'il s'agit d'un tragique accident.

— Non, mon cher Jean, il ne s'agit pas d'un accident. Le ton subtil de ce cher Fraignac le laisse sous-entendre : Madame l'Espanaye et sa fille ont bel et bien été tuées sauvagement.

— Quel animal aurait pu commettre un tel crime ?

— Panda...

— Un panda, dans cette région ? Êtes-vous fou ?

— Une Fiat Panda, mon cher Jean. Une Fiat Panda, mais tunée.

— Comment diable en arrivez-vous à une telle conclusion ?

— Par l'analyse de la photographie qui est jointe à l'article, et également grâce au site Internet d'un passionné de tuning qui sévit dans notre ville. Ces assassinats perpétrés en journée sont ceux d'un criminel plein de morgue. Cette rue où se pavanent incessamment ces véhicules trafiqués est une rue pleine de morgue.

— Quelle est donc la particularité de cette rue ?

— Elle n'est pas équipée de ralentisseurs, en ligne droite, et la mairie a omis de la faire surveiller par une caméra. Voilà pourquoi tous les jeunes gens qui raffolent du sport sus-nommé vont y tester leurs bolides sans crainte d'être arrêtés. Cela peut se produire en plein jour, mais généralement c'est la nuit que ces primates sévissent.

— Reste à savoir maintenant pourquoi un jeune homme passionné de voitures aurait intentionnellement écrasé une vieille dame et sa fille, endommageant ainsi l'objet même de sa passion ?

— Juste ! s'écria Charles-Auguste en se levant d'un bond. Très juste ! Examinons les penchants de l'être humain : en plus d'être un animal, dont les plus bas instincts doivent être parfois soulagés, je vous passe les nombreuses citations de Desmond Morris ou de Heidegger qui me viennent à l'esprit, l'homme possède la faculté de réfléchir, enfin pour les meilleurs d'entre nous, et donc a la possibilité de faire preuve de cruauté, ce dont les animaux sont incapables. Hormis les chats... Ainsi qu'une espèce localisée de lémuriens située près de Katmandou... Et certains primates comme les bonobos, mais une étude a prouvé qu'ils étaient très proches de l'homme. Cela dit, les bonobos n'ont pas le permis de conduire.

Tout cela n'est pas, Jean, une malheureuse coïncidence. Mais pour dénouer cette intrigue, je dois gagner en densité !

Cette expression rituelle signifiait le début d'une affaire et un détour par les nombreux bars de la ville, où, bière après bière, Charles-Auguste Dupin gagna effectivement en densité.

— Mais enfin, Charles-Auguste, allez-vous enfin me dire pourquoi nous faisons la tournée des bars alors que vous voulez résoudre cette affaire ?

— C'était un problème à 3,5 litres de bière. Et maintenant, permettez-moi de vous proposer un toast avec une nouvelle tournée de pintes de Guinness, car j'ai l'honneur de vous annoncer que je viens de résoudre l'affaire. Regardez.

Il me passa son Smartphone sur lequel on voyait une photo trouvée sur Facebook : un singe — un bonobo, vraisemblablement, souriant, une banane à la main, au volant d'une Fiat Panda d'aspect « tuné ». Ce compte Facebook appartenait au président de l'association « Tuning32 », qui sévissait dans le Gers, où nous nous trouvions.

— Jean, regardez les mises à jour : pas une journée sans que ce type ne publie une photo de sa voiture ou un commentaire sur l'actualité du tuning. Regardez la date du dernier post : il date de la veille de l'accident. Et depuis, plus rien.

— C'est donc lui qui a fait le coup ?

— Ah, comme ce serait simple ! Malheureusement, cet énergumène travaille dans une boîte de nuit nommée « Le Pincho Pingo », sur la route de Lannemezan, et dort la majeure partie de la journée, comme le prouvent l'heure à laquelle les posts sont envoyés : rarement avant 16 ou 17 heures. Or, le crime a eu lieu aux alentours de 15 heures, par conséquent ça ne peut pas être lui le coupable.

— Qui alors ? Lui aurait-on volé sa voiture ?

— Impossible : cet analphabète (regardez l'état pitoyable de son orthographe !) conserve son véhicule dans un garage qui est plus sécurisé que Fort Knox, et...

Durant un instant, Charles-Auguste piqua du nez, et observa pendant environ trois minutes avec la plus grande attention son sous-bock. Un petit filet de bave coula de sa lèvre au menton et jusqu'au sous-bock en question. Il a son compte, pensai-je. Je sortis mon portefeuille pour régler nos si nombreuses consommations quand, comme un ressort, et comme si cet intermède avait en réalité servi à concentrer toute son attention sur l'affaire, il se redressa et cria en levant le doigt :

— Non ! C'est le bonobo qui a fait le coup !

— Hein ?

— Moi, je vous le dis, et même, il a piqué la bagnole de son maître et a roulé sans se soucier des gens, comme dans GTA. Il a un comportement tellement proche de l'être humain qu'il peut jouer aux jeux vidéo, il va sur YouTube pour mater les scènes coupées de ce film avec Sigourney Weaver, et je suis sûr que son propriétaire a abusé sexuellement de lui. C'est un bonobo dérangé, ayant subi de graves traumatismes sexuels qui ont complètement dérangé sa capacité à gérer son agressivité. Il pratique l'onanisme devant Qui veut gagner des millions ?, boit des bières et cherche en son for intérieur une raison de vivre. Un jour, sans crier gare, il a pris les clefs de la bagnole de son maître et filé droit devant pour se prouver qu'il était un homme, et c'est précisément à ce moment que Madame... heu, c'est quoi son nom déjà ?

— Madame l'Espanaye.

— Ouais, et sa fille aussi, se sont fait écraser. Voilà, j'ai résolu l'affaire. Maintenant, patron, tu nous sers deux Picon-bière. Et toi, Jean, tu prends quoi ?

Aussi incroyable et absurde que me parut le raisonnement de mon ami Charles-Auguste, la police finit par arrêter le bonobo que possédait le président de l'association « Tuning32 », un dénommé Wilfried, et celui-ci fut jugé coupable d'abus sexuels sur primate, puis amnistié suite à la victoire de la France lors de la Coupe du Monde. Les deux femmes tuées reposent dans un cimetière, et la photo de leur tombe, anonyme, orne désormais le capot d'une voiture.

Raskolnikov dans l'ascenseur

Fabrice Marzuolo

À côté de chez moi était venu s'installer un couple d'incontinents sexuels. Ils n'étaient pas vieux, mais plus très jeunes non plus. Le printemps de l'âge confère quelquefois au cul un aspect acceptable et, couplée avec les sentiments, la jeunesse abolit l'effet barbaque des accouplements. Hélas, mes deux lascars avaient dépassé la saison des amours, ils entamaient déjà la salaison des roubignolles et autres cramouilles, opéraient à présent dans le plaisir des organes sans les emballlements du cœur, un tempérament qui dénote un goût prononcé pour la charcuterie et qui réclame d'avoir l'estomac bien accroché.

Faut dire que je les avais dans le nez, comme j'ai à peu près le monde entier dans le nez d'ailleurs, sauf que là c'était des voisins, aussi en plus de les avoir dans le nez je les avais sous le nez, je les sentais sans pouvoir les sentir et, cerise sur le naseau — tel un clown triste —, je les entendais sans chercher à les écouter. Ils cumulaient à eux deux tout ce que j'exècre dans cette société nombrilo-consumus, celle des bitures sans alcool, de l'enfumage sans nicotine, des caddies remplis et des cerveaux pleins de puces, des parangons mollassons de la diversité Coca-Cola, collés en grappes à la devise d'un commun et tous communs comme des mouches sur un cadavre !

Devant ça, n'importe quel poilu ressuscité de n'importe quel monument aux morts pointerait sa baïonnette et l'enfoncerait dans le cul de tout responsable ayant participé à l'élaboration d'une société pareille. Faut-il se réjouir d'une paix qui bousille de potentiels héros des tranchées et d'éventuels courageux déserteurs, qui gâche toute cette chair à canon, la cochonne en chair à rayon de supermarché, autrement dit, un vulgaire mou... l'humanité aurait pu être plus ambitieuse, non ? Tant pis, revenons à ce qu'il en reste, à travers mes deux spécimens, si représentatifs de la déchéance...

Après le boulot, le type enfilait sa tenue de cycliste, il se transformait alors en une véritable affiche publicitaire. Ainsi bariolé, on aurait dit qu'il était payé par les sponsors, mais sûr qu'il était assez con pour se payer lui-même les maillots fluo et les shorts couillus et qu'il se figurait pédaler pour les marques avec un contrat dûment signé en poche, comme les stars de la télé. Et fallait voir la préparation ! Tout un cinéma, sa nana braillait dans le jardin, elle tambourinait des seins, une jonglerie du diable, elle roulait les peaux de chamois à son cycliste, dandinait du bassin... la porte du garage

claquait dix fois, vingt fois ; lui se pomponnait les chambres à air, gonflait ses muscles, se collait des rustines, salivait la valve pendant que la femelle s'astiquait la vulve à coups de pédale ; elle y allait pas de main morte, convertie en bilboquet des vélos sans selle, parole ! Lui prenait le départ, du fulgurant, gros mollets et cul relevé. Elle, tout de suite après, ramait sur un de ces appareils en vente libre qui pourtant ravagent les neurones pire que le crack. Le sien, en sus, me couinait dans les oreilles à cause des pistons mal ou pas graissés — un comble ! Mais il fallait absolument à la miss un ventre plat et des fesses bombées, et qui sait si de cette profondeur inversée ne dépendait pas la longévité du couple !

Comme tous les couillons, évidemment, les deux amants se battaient contre le temps, les cortèges de rides fâcheuses, les ramollissements intempestifs, les coulures inopportunes. Du coup, ils fréquentaient assidûment les clubs de gym, les boutiques de cosmétiques, au passage ils devaient probablement sniffer autre chose que les cinq phosphatés journaliers — et la combinaison de la came et du sport, ça vous génère de ces ruines humaines ! D'immondes immondices, des champs de décombres à perte de vue ! Des épaves absolues, je vous jure ! Le sport, faudrait l'inclure dans le ministère de la culture, ça donnerait une qualité de fumure inégalée pour couvrir les besoins de la connerie pérenne du pays ! Je m'égare...

Les nuits, impossible de dormir avec ces zozos, c'était le zoo en folie, les mandrills dans le bananier en flammes ! Accrochés aux lustres qu'ils devaient être ces dépravés, et les gueuleries et les soupirs qui allaient crescendo, j'avais le droit au suc des plus répugnantes fêtes nationales, au concentré des plus abjectes manifestations populaires, à la quintessence ignominieuse d'une coupe pleine de foot, à gerber ! Je zappe les détails, vous me comprenez — ça lasse, et quand enfin madame était débouchée et que monsieur avait évacué son trop-plein, il me restait une nuit blanche de foutre à pas fermer l'œil ! Y a des collyres moins irritants.

À bout d'endurance, j'avais demandé à Rocco Belles-Couilles de mettre une sourdine à sa pine, que la chose n'empêchait pas de jazzer, il suffisait d'écouter Miles Davis dans Ascenseur pour l'échafaud, mais le voisin avait mal réagi, il m'avait menacé de m'écraser son poing sur la figure, il avait braillé que j'étais un dégénéré, un fumeur doublé d'un alcool, un vrai parasite de la société ! Il avait insisté et affirmé que pendant que je cuvais mes doses, je devais me projeter des films pornos, que j'étais vraiment un branleur de la pire espèce. Pour finir, il m'avait averti que s'il me croisait encore sur son chemin, il me balancerait aux ordures. J'étais habillé pour plusieurs hivers... le sport ne présente pas que des inconvénients pour avoir le dessus dans une conversation entre gens du monde.

Quelle enflure ! Je m'étais dit que j'allais en causer deux mots à Fred, de cette histoire. Fred, c'était un philosophe qui n'avait pas fait ses écoles du côté des Deux Magots ou du Flore. Il m'expliquait qu'il fallait se contenter d'être un arbre, un oiseau, un chien, un insecte, s'en tenir là : « Dès que tu te mets à penser, t'es dans l'erreur ! » Et peu soucieux d'être en décalage avec sa doctrine, il détaillait son analyse : « Colorier, barbouiller, écrire, et voilà, t'es en train de passer à côté de la vie sans t'en apercevoir ! »

Quand j'insistais, que je voulais assimiler ses paroles, parce que celles-là, c'était les seules choses du bistrot que je ne gobais pas comme du petit lait, il déballait son exemple préféré, celui de l'hélicoptère qui aurait miraculeusement atterri dans un salon, traversé le toit sans briser une seule tuile, le tout avant l'invention de l'hélicoptère ! Je précise que l'engin s'immobilisait aux environs de la septième tournée. Il prétendait que les hommes n'auraient rien su deviner, que l'altitude n'était pas une dimension qui leur venait naturellement, alors ils auraient démonté l'appareil pour l'adapter au salon, ils en auraient fait des canapés, des fauteuils, mais personne n'aurait songé à briser les murs, bousiller la toiture de la demeure, à provoquer une aspiration vers le haut qui aurait permis de saisir qu'un hélico, c'est fait pour voler ! Tu vois, penser ne fait rien décoller du tout ! Il amenait son hélico là où, j'imagine, tous les intellos auraient choisi un oiseau. Du coup, c'était encore moins clair, le bougre m'embrouillait davantage qu'un intellectuel, quelle prouesse !

Naïvement, je mettais le rêve d'Icare sur le tapis... « Mais tu n'y penses pas ! qu'il me rabrouait. Cette finesse ailée a fondu depuis belle lurette dans les esprits étriqués du jour ! Faut de l'électronique, de la mécanique, de la grosse tambouille pour s'expliquer, des trucs qui s'achètent, quoi ! Du rêve de voler ne surnagent que les traînées blanchâtres à prix cassés... et je dis bien surnager, hein, parce que le ciel, il est tombé bien bas, carrément au niveau des hommes, à force de s'essuyer dedans ! »

C'est l'hélico qui me perturbait... j'en étais encore aux premières images du film *Apocalypse Now*, avec la fameuse musique des Doors... J'insistais, je voulais piger, alors, déconfit par mon étroitesse d'esprit (je le suppose à travers le regard qu'il me lançait), il se résignait et résumait sa philosophie avec des formules qui touchaient le fond des émissions politiques ou des journaux télévisés : « Je pense donc je n'aurais pas dû être ! La pensée, c'est du remplissage ! Regarde une mouche, il disait, elle vole, elle vole, elle vole, elle se pose et... elle crève ! (Du plat de la main, il venait de lui écraser la gueule sur le comptoir !) Un arbre, il pousse et il meurt... » Là, le souffle suspendu, je m'attendais à ce qu'il tirât une tronçonneuse de sa poche revolver ! « Tout ce qui vit vraiment n'a pas le

temps de ne pas vivre, il faut bouger, chaque seconde, bouger... bouger, t'entends ! » Sur un tabouret, c'était prendre un risque. À ce stade, il était grand temps de se jeter un godet supplémentaire, question de faire redescendre la température, l'hélico, le ciel avec, et de s'accrocher au siège... L'avantage de sa philosophie, c'était qu'elle donnait soif — pas comme celle de l'agité du bocal, qui précède l'essence et te coupe la pépie tout net !

Cette fois-là, j'avais réussi à glisser entre les pales du rotor mes voisins baiseurs, et aussi comment le mâle m'avait rabaissé le caquet. « T'exagères, m'avait reproché Fred, le cul c'est quand même pas des bruits de perceuses, ou des musiques de tarés, des tondeuses et autres horreurs de la civilisation... Et puis la baise, ça dégage pas cette horrible fumée de barbecue ! Toi, ce que tu ne supportes pas, c'est tout ce qui touche de près ou de loin à la reproduction de l'espèce. T'es un trop grand humaniste, tu veux absolument éviter les naufrages de masse, les massacres festifs, les crimes de paix, c'est instinctif chez toi, une nouvelle fois, c'est ce penseur en toi qui t'égare ! Tu vois les maternités comme des camps de la mort, des barbaries, alors tu veux leur destruction et tu t'attaques à la source : l'accouplement — tu es du royaume des morts ! Quand je te vois là, tout pâle, perdu dans tes cogitations, tu me rappelles Raskolnikov ! Si ! Si ! Ne rigole pas, t'es toujours en train de te prendre la tête ! Et tu te tortures, et tu souffres ! Tu veux que je te dise.... tu te châties, t'arrêtes pas ! » Tu te châties ! Mais décidément, où il allait chercher tout ça, Fred !

C'est vrai que je me posais des questions, et qu'il aurait mieux fallu que je vive avec des tas de réponses aux questions que je ne me serais jamais posées ! Mais pour moi il était trop tard, le temps était déjà arrivé dans ma vie où le nombre de morts dépassait largement celui des nouveaux amis !

Tout le long, mon existence avait été jalonnée de petites croix de cimetière, c'était d'ailleurs elles qui me référençaient les souvenirs, tenez :

- la fois où elle était sortie de l'hôpital, les pieds devant ;
- la journée d'ouverture de la chasse où mon père s'était pris une balle, mort sur le coup ;
- le Noël où le frangin était tombé sur mon couteau, un stupide accident cependant fatal ;
- cet été-là, sur cette plage proche de Capri, où ma première femme s'était noyée ;
- et cette nuit blanche (encore !) à Saint-Pétersbourg... là, ma seconde femme avait perdu pied et était passée sous un tram... un détail, c'était l'arrière-petit-fils de Dostoïevski qui le conduisait !

Et je vous épargne quelques tombes pour en arriver aux plus récentes : le jour où Fred s'est pendu... Le matin où les flics sont venus m'arrêter. La nuit précédente, j'avais tiré plus d'une dizaine de balles sur mes deux tordus de voisins. Tout juste si les détonations avaient pu couvrir les grognements du rut ! Maintenant j'ai définitivement basculé du côté de la vie. Depuis que j'ai pris perpette, je respire enfin — la prison à vie, l'isolement total, le mitard, ils ont décidé ça au tribunal. Mais en m'ouvrant la cage de leur société, ils m'ont libéré : désormais je peux déployer mes ailes de géant.

Monsieur Propre

Henri Cachau

Tous ceux qu'il avait éliminés, une vingtaine, peut-être plus ? étaient devenus indésirables ou surnuméraires dans les milieux où ils gravitaient, aussi pouvait-il se prétendre, ni comme un charognard à l'instar de ceux descendus ayant pas mal de crimes à leur actif, ni comme un justicier intègre mais comme l'équarrisseur de ces sociétés secrètes faisant appel à ses services. Dans lesquelles sa discrétion, son honnêteté, des vertus dans ce milieu du grand banditisme où le secret est gage de survie, son évitement des bavards et des « m'as-tu-vu », des premières et raouts et des vernissages que ses moyens et l'assise qu'il s'était donné lui auraient permis de fréquenter, de longue date l'avaient catalogué comme un type fiable, et le bouche à oreille ayant fonctionné de l'ouvrage il n'en manquait pas. Il pouvait se permettre le luxe de non seulement choisir parmi les contrats proposés, mais d'annoncer ses tarifs... prohibitifs mais acceptés vu son taux de réussite, un quasi cent pour cent ! Une rare efficacité, surprenant jusqu'aux yakuza, lui ayant valu le surnom de « Monsieur Propre » !... Cependant, lorsque le surnommé « le Belge » lui proposa de supprimer un associé encombrant, connaissant celui à abattre, pour la première fois il tergiversa, presque aurait sollicité un délai tant ce dilemme... Craignait-il un châtement divin s'il accomplissait ce fratricide ? Avec ce sixième commandement : tu ne commettras pas de meurtre... jamais pris en compte... et qu'en toutes choses arrive un moment où il faut payer ! Si nous invoquons la justice divine, réparatrice ou compensatrice, c'est que nous nous défions de celle des hommes, insatisfaisante car injuste apparemment... c'est ce qu'il pensa avant de se ressaisir, puis prétextant sa parenté avec le futur exécuté, haussa ses tarifs. Le Belge acquiesça, l'enveloppe serait conséquente !...

Bientôt, recherché par une faune apparemment plus respectueuse des lois en vigueur que de pseudo-codes d'honneur, réunissant des politiques et des chefs d'entreprise, s'il fut flatté par leurs sollicitations, en fréquentant ce beau linge loin d'être propre sur soi pour ne pas dire en soi, il comprit qu'il s'agissait de corrupteurs de haut vol, chez lesquels aucun principe hormis celui de l'enrichissement ne prévalait, puisque gage de pouvoir sur leurs subalternes, plus respectueux de celui de l'argent que de celui octroyé par un diplôme ou une élection, donc corruptibles et susceptibles, si ces donneurs d'ordre ne les faisaient éliminer à temps, de s'emparer de leurs rênes !... De toute façon, quels que fussent ses commanditaires ses interventions se trouvaient justifiées, il fallait couper l'herbe

sous le pied d'éventuels concurrents, et rien de tel qu'un Monsieur Propre, pour s'assurer de ce que l'on nomme « contrat » dans ces milieux, marseillais ou corse notamment... Professionnel, jamais il n'avait été pris en défaut, jamais aucune trace, empreinte ou piste n'avaient permis à la police ou à la pègre relevant d'officines concurrentes de remonter jusqu'à lui, toujours s'était-il acquitté de ce que le commun désigne sous le terme de « basses œuvres », par voie de presse apprenant que tel caïd, politique ou businessman a été froidement descendu. Du bon boulot lui ayant au fil de ses éliminations assuré une publicité dont il se serait passé puisque augmentant sa mise à prix, l'obligeant à des prises de risques inconsidérées, avec une possibilité de se faire piéger, non pas par plus malin ou précautionneux, mais par ceux jalousant son efficacité donc sa réussite matérielle...

Ses voisins, également copropriétaires d'un immeuble huppé donnant sur la baie des anges — parfois, un œil sur la Méditerranée, il songeait à ces anges plus noirs que blancs proprement expédiés « ad patres », regrettant que certains aient nécessité plusieurs tirs, une mort lente leur ayant permis de verbalement le maudire, de lui souhaiter les pires châtements que l'approche de sa retraite (s'il en existait une !) lui faisait craindre —, après deux décades de bon voisinage, ne sachant jamais s'il était ou non présent, puisque apparemment en déplacement professionnel, furent surpris lorsqu'ils l'apprirent justiciable, incarcéré puis jugé en tant que criminel multirécidiviste ! Alors que jusqu'à ce jour ayant vécu en bons termes, aucun d'eux ne suspectant la double vie de ce quarantenaire se disant représentant en lingerie fine ! Certaines voisines ayant apprécié ses ponctuels cadeaux, présentés comme publicitaires, l'attestaient, bien que l'une d'elles, découvrant une facture portant l'adresse de la boutique niçoise où ce présent avait été acheté, eût pu s'interroger sur ce personnage dont le mutisme et la discrétion occultaient une double vie. Amoureuse, elle ne fit aucune relation, de surcroît ces dessous de couleur lie de vin lui allaient, ça confirmait l'œil d'un professionnel... avant de plus tard regretter ce qui aurait pu devenir une émoustillante liaison, dès lors laissant sa seule imagination... car elle savait qu'il savait... Donc susceptible ce furtif voisin de descendre de gros bonnets, ces copropriétaires sourirent en constatant l'énumération des victimes, dans leur majorité issues de mondes interlopes, mais aussi de la finances, de l'industrie et de la politique ; ils comprirent le pourquoi de ses déplacements qui recouvraient un tout autre emploi du temps que celui annoncé ; s'intéressèrent à cet assassin représenté froid et organisé, ayant en dernière instance projeté un fratricide, un contrat qu'il s'appropriait à remplir courant sur son demi-frère, acoquiné à un tenancier de bordel belge pratiquant la traite de filles de l'Est...

Lorsqu'il le vit pénétrer dans son établissement, le Belge lui fit un geste d'intelligence, dans le même temps où des filles s'en approchaient, et d'un geste discret leur demanda de le laisser venir, puis se dirigea à son encounter et lui déclara :

— Toujours aussi ponctuel, Monsieur Propre... tu viens pour ton frère... Sois le bienvenu !... Il sera là après vingt-deux heures. Je pense qu'il va être surpris, car ça fait un bail que l'on ne t'a pas vu dans les parages, c'est vrai, la Belgique est discrète... pas de bruit, pas de vague ! Il n'empêche que ta renommée a franchi nos frontières... qu'il me paraît sage que tu disparaisses après... après ce que nous avons convenu...

— Si je comprends bien, le Belge, me voilà devenu embarrassant, pourtant tu connais ma discrétion... ou alors serait-ce ta conscience qui te rappelle à l'ordre ?... Car il me semble que le dilemme est mien et que moi seul je sois en état de le trancher... Mais tu connais, disons mon honnêteté, jamais je ne confonds le boulot avec les histoires de famille ou de cul... Par contre si tu souhaites abandonner... je me retire, ni vu ni connu, mais l'enveloppe je la conserve... compris ?

— Non, mon ami, pas de réticence de ma part, c'est que vois-tu, me positionnant à ta place, je me voyais mal exécuter mon... mon... froidement...

— Un de plus, un de moins... d'ailleurs si tu veux la vérité, je ne l'ai jamais apprécié, je n'en ai pas eu le temps, avec dix ans d'écart et demi-frères de surcroît... rien ne m'attache à lui... si ce n'est notre mère...

— Justement, mais tu vas peut-être en rire, vu la façon dont je traite les femmes qui après tout sont libres de travailler soit avec leurs têtes soit avec leurs culs, je pensais à elle, car ton frérot y paraît fort attaché, mensuellement il lui envoie... tu vois ce que je veux dire... mais sans doute es-tu au courant...

— C'est son préféré, mais il est vrai que du côté affectif je ne suis pas très doué, une vertu dans mon boulot... Mais revenons à notre affaire. Tu me dis qu'il sera présent après vingt-deux heures... mais est-ce bien lui qui assure la fermeture suite au départ, disons, du personnel féminin ? Je ne voudrais pas qu'une présence indiscrete... une favorite par exemple... ça m'obligerait à faire coup double, je n'aime pas ça et je pense que toi non plus... car les frais courraient à ta charge...

— Il sera seul, je te l'assure... Au fait il a changé de bagnole, une Audi, toujours garée sous l'établissement, mais tu connais les lieux... Ah, j'allais l'oublier, nous avons changé nos heures de fermeture, une histoire de législation, nous fermons à deux heures... Aussi, en attendant, qu'est-ce que je peux te proposer...

— Natacha est là ?... Peut-être occupée... je ne la vois pas...

— Natacha a disparu... il y a de cela...

- Mon frère, évidemment ?...
- Je ne le crois pas aussi expéditif...
- Moi je le serai.

Après avoir quitté l'établissement, il se dirigea dans une boîte de strip-tease située à proximité, dans laquelle il repéra son demi-frère en grande discussion avec deux hommes d'aspect patibulaire, apparemment des Russes, puisqu'un sosie de Natacha s'assurait de la traduction de ce qui paraissait être plus une dispute qu'un échange de bon aloi... Cette sourde discussion entre les trois hommes raviva son aversion envers son cadet, dont l'insupportait son trafic d'êtres humains, ces femmes violentées avant d'être vendues comme vulgaire bétail, une prise de position incompréhensible pour ce demi-frère ne comprenant pas l'épique de l'éthique revendiquée par son aîné, un tueur à gages qui, s'il n'avilissait pas, éliminait ceux qu'on lui désignait, sans aucune compassion concernant leurs familiers, sous le seul prétexte que devenus gênants pour les commanditaires du crime !... Afin de couper court à sa répulsion il s'approcha de leur table, avec l'intention de suspendre une discussion s'envenimant, faisant se tourner en leur direction une partie de l'assemblée, dont certains membres envisageant de possibles éclats en catimini se retiraient tandis que les filles, en un réflexe de défense, se regroupaient auprès du bar puis, malgré les regards suspicieux et fulminants des envisagés russes, directement interpella son demi-frère :

— Salut frérot, je suis passé dans ta boîte tu étais absent, le boss m'a dit que je pourrais te retrouver ici... Si ces messieurs pouvaient un instant nous laisser bavarder, car je suis pressé, je ne fais que passer... les affaires !

Était-ce son aplomb ou bien les autres professionnels du crime avaient-ils senti qu'ils avaient affaire avec l'un des leurs ? D'un seul mouvement ils se levèrent puis, encadrant la traductrice, sans un mot sortirent de l'établissement.

Une fois seuls, ce dialogue s'éleva entre les demi-frères :

- Pour une surprise... ça fait combien d'années déjà...
- Au moins une dizaine, mais l'occasion fait le larron... une affaire à régler en Belgique.
- Toujours dans les règlements de compte... ?
- Je suis sûr, vu la gueule de tes interlocuteurs, que je pourrais te proposer mes services... pas des tendres ceux-là ?
- Les affaires sont difficiles, et comme dans la grande distribution les intermédiaires toujours insatisfaits...
- Et les clients aussi, car pas toujours fraîche la chair proposée... si tu vois ce que je veux dire ?

— Je sais, tu m'en veux de faire mon blé par l'intermédiaire de ces filles, mais que je sache je n'ai pas de leçon à recevoir de toi, si je fais rougir leurs culs tu refroidis de quasi innocents.

— Tu as ton point de vue, j'ai le mien, il en va de même de nos consciences, cependant je n'exploite personne, et dans la majorité des cas ceux que j'ai l'honneur d'exécuter sont des esclavagistes de ton genre.

— Donc si je comprends bien... il se pourrait que... ta présence ici en Belgique... Mais alors, dis-moi, qui aurait intérêt à ma... disparition... je ne vois pas qui... peut...

— Réfléchis, peut-être ces Russes ou assimilés qui n'ont pas l'air de te porter dans leurs cœurs... des dettes, n'est-ce pas ?... Aussi pourrais-tu bénéficier de ma présence, me faire dévier l'arme... en leur direction !

— Dévier l'arme, je ne comprends pas... ou trop bien... Je dois filer remplacer le Belge, viens me rejoindre, nous pourrons discuter, ce n'est que demain qu'à nouveau je dois les rencontrer... d'ici-là nous pourrions établir un plan... songer à leur élimination...

— Ça compterait double, frerot, double... tu connais mes tarifs !

Le cadet se leva puis s'en fut, son aîné commanda un double whisky, puis tout en matant un numéro de strip-tease réfléchit à cette inattendue situation : dorénavant l'exécution projetée devenait plus délicate, il l'avait revu, ce demi-frère, et fraternité aidant ou plutôt par compassion commençait à réviser son point de vue le concernant. Il reconnut que si victimes il y eut, il ne les connaissait ni d'Eve ni d'Adam, seules quelques photos et coupures de presse, des businessmen, des exploiters, que des commanditaires de plus petits calibres mais plus véreux souhaitaient éliminer afin de récupérer la maîtrise de quelques trafics douteux, alors celui des femmes !... Une affaire de cogérance liant son frère au Belge, une histoire de gros sous, et un contrat dûment signé dont il doit s'acquitter, son éthique professionnelle jamais prise en défaut jusqu'à ce jour le lui commande, mais aussi un cruel dilemme pouvant lui faire suspendre sa réalisation... Il spéculait encore lorsqu'une serveuse vint lui faire comprendre que l'heure de la fermeture... il paya puis sortit... Il était deux heures trente... trop tard, son demi-frère aurait fermé sa boîte puis quitté les lieux. Il se reprocha ce retard indigne d'un professionnel, relevant d'une crainte concernant sa prochaine élimination par son demi-frère, loin d'être un benêt, ou de ces Russes ayant trop facilement abandonné leurs tractations. Dès lors, contraint de remettre au lendemain l'exécution de son contrat, il compta sur cette longue nuit afin de prendre une décision, car il se sait piégé, n'échappera pas à son devoir, s'en acquittera malgré cette rencontre perturbatrice avec ce demi-frère qu'il vient de découvrir, auquel il est prêt d'accorder vie sauve à condition de se désavouer, de remettre en cause son professionnalisme, de devoir, déshonoré, retourner son arme

contre lui-même ou alors truché le proxénète, un acte signifiant une rupture de contrat, dans le pire des choix se débarrasser de ce demi-frère qu'il sait devoir gracier ! Un acte manqué qu'il se reprocherait mais qui, outre un manquement à cette déontologie en vigueur dans le milieu qu'il respectait, notamment ce commandement : tu ne mordras pas la main qui te nourrit, le libérerait d'une tension insupportable avant qu'il ne se livre à la police... et il était temps, car il en avait interrompu ou authentifié des destins, avant que le sien ne lui échappe !...

Il ruminait cette alternative lorsque se dirigeant vers le parking quasi vide à cette heure, auprès de son véhicule il repéra des silhouettes, comprit qu'il s'agissait des pseudo-Russes, et sur l'instant de prendre une décision, pour la première fois, regretta de n'avoir pas été ponctuel, sachant payer cash son atterroissement, car son arme est inaccessible, là-bas dans la boîte à gants de son véhicule, avec ces cerbères qui l'attendent... munis de kalachnikovs et de knouts ! Allait-il sans se défaire accepter ce châtiement qui lui advenait suite à une réconciliation de fait avec son cadet ? L'erreur était sienne et il n'avait rien fait pour en éviter les conséquences puisque au premier regard échangé avec ces tueurs il avait compris que sa criminelle saga allait prendre fin... Néanmoins, s'en rapprochant, il eût aimé que son demi-frère apprenne que c'est de son plein gré qu'il se livrait à ce qui ressemblerait à une parodie de justice, mais arrivé à leur proximité, la traductrice qu'il n'avait pas repérée le devança et lui dit :

— Messieurs disent : vous payez dettes frère ou lui tombe, balles, kalachnikov !

Son demi-frère gisait à plat ventre sur le sol, bâillonné et ligoté, encadré par les deux Russes qui, un pied sur son dos l'empêchaient de se tortiller, avec leurs bras croisés et une mine interrogative, attendaient une réponse. Sans réfléchir il répondit :

— Si ça vous intéresse j'ai une première enveloppe, celle de ton contrat mon pauvre frérot, plusieurs milliers d'euros... (S'adressant à son demi-frère :) Comme tu peux l'imaginer... ton salaud de cogérant... faut toujours se méfier, il n'y a pas d'amis en affaires.

La traductrice :

— Messieurs demandent quand pourront toucher...

— Tout de suite. Elle se trouve dans l'un des vide-poches de ma voiture, s'il m'est permis d'y monter...

Après un bref conciliabule entre la traductrice et les Russes :

— Messieurs demandent clefs, eux pénétrer dans voiture, chercher enveloppe...

— Je n'y vois aucun inconvénient... mais avant de leur donner les clefs, je souhaiterais qu'ils le détachent...

En maugréant les deux cerbères le libérèrent, puis se saisirent des clefs, maintenues en l'air par Monsieur Propre qui, enjoué malgré la délicate situation, les narguait.

— Voici les clefs... mais surtout... ne mettez pas... le conta...

Alors que les deux hommes fouillaient le véhicule, les demi-frères s'étaient éloignés, prétextant un réveil musculaire, si l'ex-condamné ne comprenait pas le pourquoi de cette gymnastique salutaire, vu l'engourdissement de ses membres, son aîné prévoyait la suite... Ce contact qu'il ne fallait pas établir sous peine d'explosion du véhicule, un stratagème depuis longtemps mis au point en cas d'urgence, qui dans les secondes suivantes produirait son effet... puisque ayant trouvé l'enveloppe et son arme, donc espérant s'enfuir au volant après avoir fait monter le sosie de Natacha... les Russes ! Le démarreur enclenché l'explosion se produisit... seul un code connu de Monsieur Propre leur aurait permis d'éviter...

La suite logique : les pompiers, la police, la garde à vue, les aveux, l'incroyable chapelet de règlements de compte... « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! »... nous connaissons cette parabole du Christ, suspendant par cette abrupte question la lapidation de la femme adultère, par une cour de mâles l'ayant unanimement condamnée... Tant la faute chez l'autre, quel que soit son degré, nous paraît impardonnable, alors qu'au tréfonds de nos consciences des péchés inavoués devraient nous interdire de porter le moindre jugement, notamment sans connaître les tenants et aboutissants d'une enquête encore dans ses préliminaires... Car les lois humaines ne sont que le produit d'une nécessité purement pratique, pour ne pas dire économique — souvent nous agissons non pour des raisons subjectives, mais pour des raisons objectives dépendantes de nos grossiers désirs —, édictées aux seules fins de nous éviter d'imperceptiblement déraiper, lorsque les freins de nos molles consciences nous lâchent...

Bluffés de la sortie par le haut de ce multirécidiviste ayant lui-même devancé son châtiment, dorénavant considéré non pas comme un criminel ordinaire, passionnel ou terroriste, mais un professionnel dont l'éthique les surprenait, inattendue chez ce personnage ayant tutoyé cette pègre chez laquelle l'honneur (l'horreur) se mesure sur d'autres échelles que celles de la société civile, malgré une attention les amenant à faire feu des dernières informations concernant la vie secrète de ce voisin, nul parmi les copropriétaires ne s'avisa, comme d'autres lecteurs se le permirent, de le vouer aux gémonies, puisque ayant compris qu'après s'être livré à la justice, ce châtiment il se l'imposait : rupture de contrat il y avait eu, une faute impardonnable aux yeux de ce parangon de vertu... Si nous invoquons la justice divine, c'est que nous nous défions de celle des hommes, insatisfaisante évidemment !...

La brosse à dents

Angèle Casanova

J'appuie sur l'interrupteur. La lumière s'allume. L'air, épais, caverneux, de la salle d'eau, me prend à la gorge. La main gauche sur le ventre, je m'avance vers le lavabo. Hésitante, je me regarde dans le miroir. Je me tortille. Pour me voir entre les ronds gris que l'usure du temps y a dessinés. Je tends la main vers le verre taché de coulées de dentifrice. Elle se referme sur ma brosse à dents. Mon ventre se crispe par anticipation. Je serre les dents. Elles crissent sur ma mâchoire. Prêtes à livrer passage à mes tripes mal réveillées. J'étends une petite virgule de dentifrice sur la brosse. Je ferme les yeux. Me penche en avant. La brosse approche insensiblement de ma bouche. J'ai peur. Je suis si fatiguée. Mais je dois me brosser les dents. Comment commencer ma journée sans cela. Alors je prends une grande inspiration, souffle lentement, profondément, et touche délicatement ma langue avec la brosse. Mon estomac se révolte immédiatement. Répond malgré moi à l'impulsion. Une première nausée me secoue. Comme un long tremblement qui me prend. De la tête aux pieds. J'affermis ma prise sur la brosse et l'enfourne rapidement, rageusement, donnant un coup à gauche un coup à droite, avant d'être de nouveau saisie par la nausée. Mon corps se tend. S'étire. Tout entier contenu dans cet effort. Expulser ce corps étranger. La brosse qui offense ma bouche. La blesse. L'envahit. Mon ventre se durcit. Jusqu'à ce que quelques gouttes de suc gastrique sortent de ma bouche ouverte en un cri inaudible. Je vomis et je continue à me brosser les dents, sans m'arrêter, sans respirer, jusqu'à ce que je sois sûre du devoir accompli. Alors, je me redresse. Je me regarde dans la glace. Les yeux exorbités. Rougis par les nausées. La fatigue. La lassitude. Je me regarde. Le dentifrice m'emplit les joues. Me dégoûte. Infiniment. Mon corps entier n'est plus que spasmes d'horreur. De rejet. Cela doit quitter ma bouche. Mon corps. Je dois expulser ce dentifrice. Vite. Je prends un verre d'eau. Je me rince la bouche en hoquetant. Et je crache, avec soulagement, les restes de dentifrice. Qui forment une petite flaque irisée, liquide, qui se mélange à la bile. Enfin je peux expirer. Longuement. Un filet d'air sifflant. Épuisée. Palper mon ventre douloureux. M'adosser au mur suintant d'humidité glacée. Et pleurer doucement. En pensant à mon bébé à naître. À ma peur panique de l'avoir. Et à ça. Que je ne comprends pas. Cette terreur. Que je ressens. Toute nouvelle. Cette phobie qui me laisse pantelante. Dès que j'entre dans cette salle d'eau. Avec l'intention. Simple. Quotidienne. Étrange pourtant. Sans que je comprenne pourquoi. De me brosser les dents. Les jours

passent. La phobie reste. Il m'est de plus en plus difficile de me brosser les dents. La simple intention de le faire, formulée mentalement, dans mon salon, dans la rue, seule ou de compagnie, suffit à me donner la nausée. À chaque fois, le même scénario se reproduit. J'y pense. Mon ventre se tend. Je serre les dents. Mon front se couvre de sueur. Une angoisse terrible me saisit. Me fait sortir du monde. De l'humanité. Me laisse là. À la porte. À envisager. Ce geste simple. Hygiénique. Me brosser les dents. Mentalement, je me rejoue l'affaire. La brosse s'approche de ma bouche. Mon corps panique sous l'effet de ce mouvement. La terreur grandit. Envahit tout l'espace. Ma bouche la refuse. Mon cou fait non. Instinctivement. Sans que personne ne le décide pour moi. Personne n'est là. Et pourtant. La brosse qui s'approche. De moi. De ma bouche. Me révolte. La nausée m'envahit entièrement. Je ne suis plus que nausée. Panique. Terreur insondable et inexpliquée. Question infiniment étrange et dérangeante. Pourquoi. Pourquoi. Mon bébé grandit. La phobie prend racine en moi. Je ne pense plus qu'à ça. Mon esprit tourne en roue libre. Je marche. J'y pense. Je dors. J'y pense. Je parle. J'y pense. Rien n'y fait. La télévision ne parvient pas à étouffer le flux de pensées. La brosse à dents. Revient toujours. Je dois me brosser les dents. C'est nécessaire. Sinon. Je sens le cadavre. Alors je retourne au front bravement. Encore et encore. Je creuse mon obsession. Je la rejoue sans cesse. Spasmes. Nausées. Bile et dentifrice dans le lavabo. Mon corps réfléchit en vomissant. Il vomit. Tout. Ce qu'il cache. Je crache. En pleurant. De jour en jour. Sans comprendre. Mains tremblantes. Crispées sur la brosse. Sur mon ventre à l'agonie. Je crie. Je bave. Sans fin. La brosse n'en finit plus d'approcher de ma bouche. Suis-je en enfer. Suis-je Tantale. Ai-je à expier quelque chose ? Cette pensée, surgie au détour d'un énième cri de panique, me fige sur place. Là. Devant ce lavabo. Suis-je au purgatoire. Qu'ai-je fait. Qu'ai-je fait. Je trouve la force de tordre mon visage en nage vers le miroir. Je me regarde. Yeux écarquillés. Sur un vide insondable. Qu'ai-je fait. Cette litanie se répète. Insidieusement. Enfle. En moi. Comme une vague énorme. Qui lamine tout sur son passage. Mon corps. Mon enfant à naître. Mon identité même. Je ne suis plus qu'un questionnement. Partant dans une spirale infinie. Vide. Parfaitement refermée sur elle-même. Qui me fait répéter. Inlassablement. Qu'ai-je fait. En regardant. Tristement. En tremblant. Ma brosse à dents. Qui me semble soudain. Me rappeler autre chose. Un vide terrifiant. Caché derrière. En lien avec elle. Un vide. D'où je suis née. Qui me décrit. Me caractérise. Et m'enferme. Paniquée. Dans ce questionnement. Qui restera à jamais. Je le sais. Sans réponse. Qu'ai-je fait. Que m'a-t-on fait. Et qui.

par Bruno Legeai





par Bruno Legeai



Taxidermie

Édouard.k.Dive / Jean-Baptiste Dumont

Dans cette rubrique, un auteur (ici, Édouard.k.Dive) doit écrire une nouvelle sur le thème du numéro à partir des planches muettes fournies par un illustrateur (Jean-Baptiste Dumont, voir pages suivantes).

Victor s'était réveillé en sursaut et retourné brusquement. Une femme se dressait devant lui, un couteau de cuisine à la main. Elle était nue. Elle le frappa. Il n'eut pas le temps d'éviter le coup, la lame s'enfonça dans l'abdomen juste en dessous de la côte droite. Il poussa un cri et se réveilla en sursaut. Réellement cette fois. Il était dans son lit, tremblant. Une sueur froide et acide imprégnait les draps. En général le détail de ses rêves se dissipait dès qu'il s'y attardait un peu. Puis tout s'évanouissait. Cette fois le souvenir restait vivace. Plus encore, lorsqu'il fermait les yeux, il pouvait se repasser la scène indéfiniment, comme on se repasse un film sur son téléviseur. Et malgré le choc qu'elle lui avait causé, il s'y replongea. À plusieurs reprises. Il observa avec attention la femme au couteau. Elle était jeune. Sa peau ressemblait à un patchwork dont les morceaux étaient assemblés par des coutures grossières. La plus longue partait du haut du corps et descendait jusqu'au sexe. D'autres faisaient le tour des cuisses, des épaules, du cou, des seins. Malgré cela, elle était belle. Belle à pleurer. Un sentiment de malaise s'empara de lui. Ce rêve semblait être la transposition perverse de son activité. Depuis plusieurs années, il s'était éloigné du simple métier de taxidermiste et utilisait les techniques traditionnelles pour produire des spécimens d'animaux hybrides, tirés de la mythologie ou de sa propre imagination. Il se désignait lui-même, un peu par provocation, comme un artiste-empailleur. Les mânes des grands anciens de la maison Rowland Ward lui avaient-ils envoyé ce rêve pour lui faire comprendre toute l'horreur que sa nouvelle pratique leur inspirait ?

Le malaise ne le quitta pas de la journée. Le soir venu, il s'endormit avec un mélange d'appréhension et d'impatience. Et le rêve se répéta. Et encore les nuits suivantes. Il recommençait, toujours plus long, toujours plus précis, se terminant toujours par la même scène, la femme nue lui plantant son couteau juste en dessous de la côte droite. L'histoire prenait forme. Ce fut bientôt un vrai film d'horreur que Victor put visionner au matin. Un film d'horreur dont il était le personnage principal. Le tueur psychopathe. Dans ce film, il cherchait à fabriquer une femme. Une femme physiquement parfaite. De longues jambes, des fesses bombées, une taille fine, des seins fermes, un visage d'ange.









Il l'assemblait par petits morceaux qu'il prélevait sur d'autres femmes. Il l'avait appelée « la nouvelle Ève ». Cela le fit rire car il s'appelait Victor Adam. Dans son métier d'empailleur, la tête était la partie du corps la plus délicate à manipuler. Apparemment son moi psychopathe avait réussi à régler le problème de la conservation d'un certain nombre d'éléments, comme les yeux, les cheveux, la langue et toutes ces choses dont l'absence peut transformer le plus beau des visages en une face monstrueuse et grotesque. Il essaya d'en savoir plus sur le procédé mais sans succès. Sa curiosité devenait de plus en plus insatiable. Il se surprit à rechercher, dans les vieux traités poussiéreux en sa possession, la meilleure façon de camoufler les coutures. Il s'intéressa également aux expériences de rêve lucide et finit par en maîtriser la technique. Il pouvait maintenant profiter de ses rêves, en direct. C'était encore mieux que les réminiscences du matin, aussi réalistes fussent-elles.

Chaque nuit Victor se vautrait dans l'horreur. Il choisissait avec minutie les femmes dont il avait besoin. Il avait l'œil. Il savait évaluer. Il les trouvait dans les bars ou les discothèques. Il les suivait dans les ruelles désertes. Il les égorgeait. Il les dépiautait avec précaution, mettant dans ce travail tout son savoir-faire. Il pouvait à présent prendre quelques initiatives et ne s'en privait pas. Le travail du psychopathe s'améliorait au contact d'un vrai professionnel. Mais la trame du scénario semblait écrite d'avance. Toujours à la fin le rêve reprenait son cours fantasque, et cette scène surgissait : la femme nue lui plantait son couteau sous la côte droite. Mais quelque chose le troublait. Chaque nuit il recommençait son projet, mettait de côté les pièces les plus intéressantes, commençait à les assembler. La femme prenait forme mais jamais, dans aucune de ses aventures oniriques, il n'avait réussi à la terminer. Le visage d'ange de la femme au couteau, jamais il ne l'avait rencontré dans ses chasses nocturnes. D'où venait-il ?

La frustration montait. Victor voulait à tout prix achever son chef-d'œuvre. La nouvelle Ève. De toute sa vie de créateur, il n'avait jamais senti une telle force le pousser en avant. Il avait réussi à terminer le corps, un corps parfait, mais le rêve tournait en rond. Il lui fallait trouver ailleurs le visage idéal qui le parachèverait. Le visage d'ange de la femme au couteau. Il devait quitter le domaine du rêve.

Victor prit alors conscience de quelque chose. Quelque chose qu'au fond de lui il avait toujours su. Le couronnement de son travail d'artiste, de son travail de taxidermiste serait la réalisation d'un vrai spécimen humain : la femme idéale. À cette pensée, une violente nausée le saisit. Il dut s'étendre un instant. Nom de Dieu ! De quoi parlait-il ? De meurtre ! De vraies femmes, de vrai sang, de vraies vies. Nom de Dieu ? Mais oui ! Et si



ce rêve lui avait été envoyé par le Seigneur Lui-même ! Il n'avait jamais été très religieux mais la spiritualité ne lui était pas étrangère. Ses recherches sur les animaux hybrides en étaient la preuve. Il était lui aussi un créateur. Il resta allongé la journée entière. À réfléchir. L'idée même de commettre un meurtre lui était insupportable. Alors, cette boucherie ! Bien sûr, tous ces gestes, il les avait commis dans son rêve. Mais du rêve à la réalité ! Ce lieu commun qu'il avait toujours détesté était cette fois bien adapté à la situation.

Bizarrement, cette nuit-là, Victor ne rêva pas. Ou du moins il n'en garda aucun souvenir. Il passa les journées suivantes à arpenter la ville, dévisageant toutes les femmes qu'il rencontrait. Parfois, il en suivait une qu'il trouvait particulièrement belle. Juste pour voir. Tester son désir. Comme dans son rêve, il passa ses soirées dans les cafés et les boîtes de nuit. Il restait solitaire. Il n'avait jamais possédé les codes de ce genre d'endroit.

Cela dura plusieurs mois. Le taxidermiste avait abandonné toute autre activité. Il mangeait peu. Il ne dormait presque pas. De semaine en semaine, il maigrissait. Ses yeux devenaient rouges à force d'être grands ouverts. Un soir, il suivit une fille à la sortie d'un bar. Elle emprunta une rue déserte. Il se tenait à distance. Il avait maintenant une certaine expérience des filatures. Il se dit à cet instant que c'était le moment ou jamais. Il pressa le couteau au fond de sa poche et repensa à son projet. La fille n'était pas belle mais son corps semblait parfait pour la première étape. Une base qu'il faudrait retravailler, sans doute, mais qu'importe. Il fallait qu'il saute le pas. Soudain elle s'arrêta et se retourna. La peur se lisait dans ses yeux. Victor eut le réflexe de se cacher sous une porte cochère. Il retint son souffle.

— Il y a quelqu'un ?

Elle parlait d'une voix mal assurée. Elle semblait perdue. Elle resta immobile quelques instants, fouillant l'obscurité du regard, puis reprit sa route. Victor la regarda s'éloigner. Lorsqu'il ne la vit plus, il s'appuya contre un mur et se mit à vomir. Il vomit ainsi toute la bile qu'il avait accumulée durant ces derniers mois. À la fin il s'essuya la bouche puis s'adossa contre le mur et se laissa glisser. Il resta un long moment les yeux fermés et lorsqu'il les rouvrit, il la vit, là, debout devant lui. La nouvelle Ève. Elle était nue. Son corps ressemblait à un patchwork dont les morceaux étaient assemblés par des coutures grossières. Elle souriait.

— Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

Elle ne répondit pas. Elle continuait de sourire. Un sourire de Joconde dans un visage d'ange exterminateur.

— Mais réponds-moi, merde, qu'est-ce que tu veux ?



Elle inclina légèrement la tête, toujours silencieuse. Alors il comprit. Il sortit le couteau de sa poche. La nouvelle Ève. Bien sûr. Il allait lui donner vie et pour ça il devait se sacrifier.

Victor Adam pris son couteau, respira un grand coup et enfonça la lame juste en dessous de sa côte droite.

Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit, et il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place.



Place de la Justice

Neevh

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

Le jour où ils sont venus arrêter l'oncle, la famille savait déjà qu'il serait condamné à la peine maximale. Bien sûr, il y aurait un procès, retransmis dans toute la ville. Bien sûr encore, l'oncle aurait droit à un avocat. Mais c'était la troisième fois qu'il était dénoncé et chacun savait ce que ça signifiait. Je n'étais pas là lorsqu'ils sont venus le cueillir. Il paraît que ma mère, en larmes, l'a quand même giflé. L'oncle, lui, souriait. Il savait que sa sœur tentait seulement, par ce geste, de protéger la famille.

Le jour de l'exécution, il y avait foule au centre commercial. Tous ceux en âge de « consommer en conscience », comme le précisait la loi, devaient y assister. La foule avait pris place sur les gradins. Ceux-ci encerclaient la grande cage vitrée. Une dizaine de caméras filmaient l'événement, et comme personne n'était capable de savoir ce qu'elles enregistreraient — vue d'ensemble ou plans serrés — chacun forçait sur l'enthousiasme.

Ma mère se trouvait là, elle aussi. Elle applaudissait au gré des réclames, comme les autres, et se mit à battre des pieds lorsque le public commença à manifester son impatience de cette façon, face à la cage toujours vide. Quelques minutes plus tard, une voix familière résonna à travers le centre commercial. C'était celle du maire.

« Mes très chers concitoyens, merci pour votre présence... »

Il fit son apparition à l'entrée de la cage, en ouvrit la porte et poursuivit son discours :

« Une exécution capitale est un événement heureusement fort rare, preuve que, vous, mes très chers concitoyens, faites preuve d'un infini civisme en participant de bon cœur à l'effort national... »

Tandis qu'il parlait, il voulut s'asseoir sur un des cubes rose vif qui meublaient la cage. Il le fit avec désinvolture, comme il avait l'habitude de le faire sur un coin de bureau lors de ses conférences de presse. Le cube était en mousse, et s'effondra sous lui. Monsieur le maire perdit alors l'équilibre et chut parmi la ménagerie en peluche, dont certains spécimens émirent leurs petits « Pouët ! » réglementaires. L'arrivée peu après du premier président de la Cour Commerciale mit fin à l'hilarité générale.



Il aida le maire à se relever, s'empara fermement de son micro et déclara :

« Dans quelques instants, vous allez découvrir le condamné. Nous avons d'ores et déjà privé celui-ci de ses noms et prénoms, comme le stipule la loi. Loi que nous sommes chargés d'appliquer avec fermeté mais justesse. Le condamné, pour l'occasion, est vêtu d'un costume John Blue, et chaussé d'un modèle de mocassins en cuir pleine peau, couleur châtaigne, disponible au rayon chaussures de votre centre commercial. Les premiers servis bénéficieront d'une réduction de 7,3 % en caisse. Faites entrer le condamné ! »

L'oncle parut à l'entrée de la cage. Je ne l'avais jamais vu aussi bien habillé. À la maison, il portait plutôt de vieux pulls et des pantalons rapiécés. Un autre détail me frappa. On lui avait rasé la barbe, coupé les cheveux, et teint ceux-ci en vert anis, la couleur du mois. Pour un peu, je ne l'aurais pas reconnu. Il semblait très calme et comme indifférent aux lazzis qui tombaient des gradins. Je cherchai ma mère du regard. Elle criait, comme les autres, et comme les autres tendait la main, pouce en bas.

Le premier président de la Cour Commerciale calma la foule d'un geste, puis il alla chercher l'oncle et le plaça au centre de la cage. Le silence se fit. C'était un silence étrange, pour nous dont les vies étaient continuellement rythmées par la musique des réclames. Un silence presque inquiétant.

« Condamné, vous avez été reconnu coupable d'incitation à la sobriété consumériste et de terrorisme anti-patriotique pour vous être opposé aux campagnes nationales de soldes et braderies recommandées par le Ministère. Par ailleurs, en raison de votre exhibitionnisme de décroissant volontaire visant à pervertir les plus jeunes, comme vous l'avez affirmé à maintes reprises lors de votre procès sponsorisé par le chocolat Cacobosse, nous avons été dans l'obligation de vous condamner à la peine maximale, vu votre état de multirécidiviste. J'ajoute que d'avoir crié : « Liberté sans blé, à bas les Thénardier ! » à la fin des réquisitions de l'avocat général, en désignant la veuve des huiles Tournesieur qui a eu la bonté de nous aider à restaurer le tribunal, vous a privé de l'indulgence des jurés et de la Cour. »

Alors que le premier président de la Cour Commerciale reprenait son souffle, l'oncle en profita pour lancer à nouveau un tonitruant : « Liberté sans blé, à bas les Thénardier ! » Puis il fut prestement bâillonné par deux membres de la police municipale, ce qui permit au maire de déclarer :

« Le condamné est actuellement muselé avec un bâillon Sainjonc... Avec les bâillons Sainjonc, paix assurée à la maison ! »



Le public applaudit, bon enfant, et le premier président de la Cour Commerciale réclama à nouveau le silence :

« Puisque le condamné s'obstine dans le registre de l'insanité et de la provocation, preuve de son incurable perversité, passons directement à l'exécution. Faites entrer les enfants ! »

J'étais du nombre et, comme les autres, j'avais été tirée au sort. L'oncle fit mine de ne pas me reconnaître, ce qui me fit un peu de peine. J'étais toutefois assez grande pour comprendre qu'il valait mieux que les autres ignorent notre lien. Le maire nous aligna face à l'oncle et nous invita à réciter notre compliment :

« Grandir dans la croissance, c'est grandir pour la France. Consommer, c'est aider notre pays chéri. C'est sauver nos emplois, c'est aider nos papas. Liberté, égalité, supermarché, je suis fier d'y participer. »

Ensuite, les deux membres de la police municipale menottèrent l'oncle au mâât de la balançoire. Puis nous commençâmes à le lapider avec les peluches mises à notre disposition par le centre commercial.

Il allait mettre des jours à mourir, dans cet espace « enfants », rebaptisé depuis l'instauration des exécutions « Place de la Justice ».



Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

J'abrupte pas, vieux. Je libère mes entrailles. Ma verveine est froide et les mots pour le dire... On pourrait croire qu'ils vont débouler. Passer à la caisse et payer de leurs petites personnes. On pourrait croire que c'est facile, qu'il n'y a qu'à lâcher la laisse. Les molosses commencent toujours par bondir, par se toiser comme de vrais durs qu'ils sont, mais ils finissent aussi par se renifler le cul en faisant des ronds de jambes. Une variété de double bind. Pas d'injonction. Juste l'ordinaire soumission réciproque. On pourrait croire que les mots n'avancent pas, qu'ils rebroussent chemin, rebroussent poil. Souvent, en marche arrière, je tourne la tête pour me donner l'illusion que des fois ça avance.

Oh, mais je renâcle pas, vieux. Je te jure que quand ça renifle, on entend comme un gargouillis d'évier : l'inéluctable succion du réel par le monde souterrain. On sait pas où ça se débîne, on sait seulement qu'on perd un peu plus de vide. De vie ou de temps, je sais plus. Moi j'aspire seulement à laper les miettes, à gober, l'air de rien, l'ambiance, le mood. Je suis juste une carpe dans un aquarium trop petit...

Ouais, vieux, je sais ! C'est pas facile de trouver du mood dans cette taule pourrie. Ça pue le rabougri ici, la vie rance et désaturée. Le royaume de la platitude, dans les deux sens du terme. C'est plat-plat ici. Tu trouves pas ? Les volumes surtout. C'est comme si on leur avait piqué toute profondeur de champ, comme si on leur avait soustrait toute force de gravité. La vie en polaroid. Plate, carrée et les stries en plus. Verticales les rayures. Ici on oublie l'horizontale. Même quand on dort c'est l'impression d'être debout qui domine, droit comme un I, les pieds posés sur le mur de la cellule. S'il n'y avait pas cette grille à la lucarne on jurerait pouvoir, d'un pas, se dérober par cette ouverture, comme par la trappe d'une scène de théâtre. Un nuage de fumée, et hop ! la chute infinie à la verticale, toute idée de filet en moins.

Ouais, vieux, c'est vrai que l'horizontale, ici, ça veut dire qu'on est aussi froid qu'une rondelle de rôti entre deux tranches de pain de mie, le filet de mayo en moins. Les pieds devant. Un surin fourré entre les



omoplastes. Un virus chopé au self des miasmes microscopiques. Jamais tourner le dos aux grands, vieux, ni aux insignifiants, ni à l'invisible... Toujours faire face, dos au mur. Faut dire qu'on a rarement le loisir de crever de vieillesse dans cette turne. Le temps est notre pire ennemi. Chaque seconde égrenée est une victoire sur l'autre. Pas le temps de se retourner, vieux, la mélancolie, la nostalgie, on les a consignées à l'entrée avec nos fripes et notre biographie... La mélancolie, ici, se résume à tourner en rond, de seconde en seconde, sans jamais tourner le dos. Toujours debout. Ouais, vieux, c'est vrai, la perpète, d'une manière ou d'une autre, ça finit toujours à l'horizontale.

Et toi ? Combien t'as pris pour être le vieux que tu es ? Dix, vingt, trente ans ? T'as pas l'âge d'être un braqueur. Même récidiviste. Le récidiviste finit toujours par laisser sa peau sur le marbre froid d'une banque, une poignée de biffetons dans la main gauche, le regard tourné vers la porte automatique, la main droite sur le cœur. Son dernier regard s'éteint sous les gyrophares des flics. Instant bleu tragique qui termine une ascension commencée dans la cour d'école, à jouer au gendarme et au voleur. Temps lointains où l'échappée belle semblait facile et prévisible. Et puis on a cessé de jouer. On a arrêté son choix : flic, c'est pour les losers. La suite c'est comme l'addiction aux jeux, on sait qu'on va perdre mais on tente, on tente quand même, on tente malgré tout...

Non, vieux, je sais que t'es pas de ceux-là. T'as plutôt l'âge d'un meurtre sordide commis de sang-froid, un jour de pluie sur un quai mal famé ou dans un bordel. Un truc moche, dégueulasse, limite vicieux... Dis, vieux, j'espère que t'es pas pédo ? Ouais, c'est vrai, t'es également trop vieux pour ça. C'est triste à dire mais un pédo en taule, c'est comme un accidenté qui aurait pris perpète sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute. Cinq minutes, qu'ils disent, c'est le temps de survie au bord de l'autoroute. Bon ! le truc de l'autoroute, j'y ai jamais cru, n'empêche que l'image est parlante... Non, je penche plutôt pour le meurtre passionnel, avec le petit quelque chose en plus qui vient alourdir la peine.

Tu dis rien ? Ouais, t'as raison, ne dis rien. Ça te donne un côté cureton et ça me permet de parler, tu sais, comme à confesse, sauf que le grillage il est autour de nous... Ouais, t'as raison, vaut mieux rien savoir de toute façon... C'est plus facile, niveau promiscuité, camaraderie, vie ordinaire... Tout ça !

Ouais, vieux, c'est vrai aussi qu'on est tous ici pour un crime qu'on n'a pas commis. Enfin c'est ce que tout le monde dit, au début. Eh vieux, tu



crois pas que ça se verrait, si tous les chiens qui tournent en rond dans ce chenil étaient des erreurs judiciaires. Des erreurs judiciaires... des erreurs tout court. Oui ! À la limite.

La justice n'est pas complètement abrutie, c'est juste une bigleuse qui vise pas très bien. La faute aux parquets surchargés, aux juges qui visent toujours à côté de la cuvette, à la jurisprudence trop complexe, aux enquêteurs queutards pressés de rentrer dans leur petit pavillon... Non, vieux, ici on est tous coupable mais on paye juste pour le crime d'un autre. Et non, vieux, ça n'a rien à voir avec l'injustice, c'est seulement une erreur de casting.

Au bout de la chaîne, y aurait bien un innocent, mais il suffit qu'un nouveau taulard rejoigne le bal et l'innocent perd aussitôt sa virginité et endosse les crimes du bizut fraîchement débarqué. Ouais, vieux, c'est vrai que c'est une très bonne raison pour détester les bleus qui ne cessent d'arriver et qui clament obstinément leur innocence en vous refourguant leur culpabilité. L'innocence, c'est juste un détournement habile de la culpabilité. L'innocence, c'est chier dans sa couche-culotte et prétendre que l'odeur vient de la couche d'à côté. C'est pour ça qu'on leur file des bleus aux bleus, qu'on leur file aussi des poux, des coups, des clous dans leur purée, du verre pilé dans leur café. On chie dans leurs affaires qui sentent la couche neuve. Tu sais, vieux, celle avec cette odeur de fleur infâme qu'on trouve dans les chiottes. Comme ça, dès qu'un nouveau arrive, le bleu n'est plus le bleu, et il voit rouge : il comprend alors, d'un seul regard de l'autre, qu'il a perdu toute innocence, qu'il ne pourra plus jamais nier que c'est sa couche qui schlingue, que la culpabilité molle qui colle à son cul, il la porte désormais au front... Alors il se met lui aussi à jouer. Aux bleus, aux poux, aux clous, aux coups... C'est comme ça depuis que la prison existe.

Ça je l'ai vite compris en arrivant. Le juge m'a collé ici pour neuf ans. Pour un meurtre que j'ai pas commis. Ouais, vieux, je sais, c'est pas original... On en a déjà parlé. Mais ce meurtre-là, juré, craché, c'était pas moi ! Ok, le mec me devait de la fraîche. Ok, j'étais dans la même pièce que les tout petits morceaux du mec sous sa presse hydraulique ! C'est vrai que je l'ai entendu hurler de toutes ses entrailles, avec un bruit de succion très lent, le chuintement d'une botte qu'on désenglue de la boue, ça fait un bruit d'air qui s'échappe et de réel qui se barre par la bonde. Ouais, vieux, c'est plat-plat un mec sous presse. On peut pas faire plus horizontal. Mais c'est pas moi, vieux, je t'assure. Je sais pas, le mec a paniqué quand j'ai débarqué à l'atelier, il a voulu prendre le large, mais, mauvais choix, en guise de raccourci il a pris le plat. Le juge a rien voulu savoir. J'étais là,



j'avais un mobile, un casier. Il a conclu que j'avais « poussé le bouton alors qu'il passait sous la presse ». Au juge, j'ai hurlé que je ne pourrais jamais commettre un crime aussi lâche, aussi mécanique. Que si je devais crever un mec, je ne pourrais le faire que les yeux dans les yeux, avec le sang-froid d'un reptile qui scrute l'agonie de sa proie. Pousser un bouton, c'est remettre au destin le soin de choisir. C'est trop incertain. Et si la machine ne marchait pas ! C'est tuer en se donnant l'impression de conserver sa couche vierge. Non, si tu veux tuer, il faut tuer de tes propres mains, endosser pleinement cette responsabilité... Pousser un bouton... Faut être un juge, un bourreau ou un politicard pour imaginer tuer de cette manière.

Eh vieux ! Eh bien ! Tu dis plus rien ! T'as fini de râler ? Désolé pour les doigts dans l'orbite... Ouais, je sais, les yeux c'est douloureux. Ça va pas vite, les doigts dans l'orbite. Ça fait hurler. Aussi. T'as entendu, le bruit de succion ? Hein ? c'est vraiment dégueulasse, ce son qui fait splotch-splotch. Allez, fais pas la gueule, vieux ! Je viens de faire deux heureux. Toi, tu pars à l'horizontale plutôt que de croupir ici, et moi je vais enfin prouver au juge que j'étais innocent. Les yeux dans les yeux. Maintenant, l'odeur de merde que je porterai sera la mienne ! Rien qu'en le disant, je me sens mieux.

Merci, vieux, de m'avoir accordé du temps.



Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'Un coup de dés jamais n'abolira le hasard de Mallarmé.

Sur un périmètre de peau Grand comme un mouchoir plein II
taille un énorme trou
Y aurait-il une chance que la victime Se révolte ? Non
elle crie son enfer qui est D'une prodigieuse précision
Il biche et lui met le feu
Soufflant le mal partout sur la peau
Il biche car l'horreur se fait lourdement Sentir mais voilà qu'il a une
autre Idée de grande envergure II
compte l'arroser d'acide submergeant
Les yeux de la suppliciée
déjà amputée
D'un bon kilo de viande Bien vite face à une
machine
De guerre parfaitement huilée
Il ne reste plus rien de ce regard Perdu C'est une occasion rêvée
Le monstre gobe vivants les globes Oculaires encore chauds
Il biche de mieux en mieux Il se parle à lui-même et
dit :
La victoire est belle La destruction complète
Ne reste plus que l'école (la morte était enseignante)
et voici du phosphore Il se lance dans l'opération
Il fait feu de tout Brûle
l'école les enfants
Certains sortent en courant dans le petit
Carré de pelouse qui sert de cour De récréation De toute
évidence
Ils vont tous finir Finir en
fin néant à jamais C'est fait !



Déferlante ! Le mot lâché Il mène tout droit au sexe nu
D'une nouvelle ardeur Pourtant pleine d'embûches
Le stratégie qu'il déploie pour mener Cette tuerie L'a fait
 surnommer le Gros
Or trois semaines plus tôt
 La future victime
 auréolée
D'une certaine réputation
Est couchée sur le plat
Comme une offrande
Il l'entend mais c'est alors Que tombe l'ordre intime
« Tu dois la bouffer ! » Le vent qui balance ses ailes
 Jouera un rôle vital
 dans le combat Qui s'annonce
Trois semaines passent Et voici la déferlante
Formant un arc de cercle Minéral autour du gâteau rose chair C'est
 avec la tempête (le vent)
Aux côtés Qu'il roule alors des yeux d'ogre Montrant les dents
 aiguës
Comme des petits oiselets Il l'encercle Elle essaie de s'échapper
mais non Le bain de siège a commencé Il déshabille tranche
mord Détache puis avale les morceaux vitaux « Dieu soit avec
 elle ! » crie-t-il

La forêt tremble Les arbres reverdiront plus tard Mais en
attendant le vent sème la faim Et l'assaut est vite conclu
 Il l'avale toute sous Les horizons roses
Seuls quelques oiseaux debout Dans leurs vieux nids
fidèles Applaudissent pleins d'une excitation Infinie (ah le ciel !)
 Ils viendront picorer les reliefs

Dans une joyeuse agitation Leurs yeux dira un témoin
n'étaient plus Que des fentes **Le Gros**
en profitera pour en capturer Quelques-uns (Égorgés !) Et
 s'endormira dans la fraîcheur De la nuit



Deux vies hollywoodiennes

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Philippe Sarr)

J'ai vu sa tête au moment où j'entrais dans le magasin. Je l'ai vu, d'une certaine façon, une main enfoncée dans la poche arrière de son jean, s'excuser d'être là... d'être en vie... Je l'ai entendu murmurer deux, trois mots. Des mots, oui, qu'y a-t-il d'étonnant à cela, des mots à pénétrer le cuir chevelu : « Faites ce que vous pouvez ! »

J'ai pensé que ce type avait un problème, hein, un problème. Pour pas décoller sa tête du parquet... qu'il avait sans doute commis un truc, allez savoir ! Il était pas très grand, non. Pas très grand, de taille ! Avait un côté Roscoe Arbuckle, oui, Roscoe Arbuckle. Au temps où celui-ci, et alors qu'il venait de quitter sa campagne natale, exerçait encore comme simple aide-plombier et allait déboucher les conduites d'évacuation de nos grandes stars hollywoodiennes... en attendant le salut ! Un côté, quoi... vous voyez... en personne, on aurait dit. Cent vingt kilos et doté d'attributs généreux... Ce qui était impensable, ma foi, dans la mesure où Roscoe Arbuckle, dit Fatty, celui dont l'énorme poids avait, au cours d'un saut de l'ange aussi légendaire que tragique, broyé la jeune et gracieuse Virginia Rappe, était mort. Pensable dans la mesure où t'avais pas trente-six choix ici-bas et maintenant que Dieu ou Machin avait tiré sa révérence... le reste n'était que littérature, ou conte pour enfants...

J'ai regardé Yolande. On venait à peine de se fiancer.

Sa tête, après tout... une tête, rien de plus ! Ni une tête à se rouler par terre ni une tête à autre chose... Mais quand même... Quand même... Tssss... Ce type avec sa tête... me filait les pétoches ! Et ça, personne, même pas Yolande, qui ne cessait de me bourrer les côtes à coups de coude répétitifs — « allez, chéri, tu vois bien que ce type, globalement, hein, n'a rien à te vendre, hein, n'est pas plus dangereux qu'une mouche, hein, allez, lâche-toi Nicky ! » —, n'aurait pu me l'ôter de l'esprit... Personne...

Comme de coutume, j'ai fait ma revue de presse via mon vieux Smartphone : « Nuit d'orgie : le violeur danse pendant que sa victime meurt. »



Nous sommes quelque part à Détroit. Dans un magasin de vieux vinyles... J'ai trente-cinq ans, Yolande cinq de moins. Elle travaille dans la pub, soi-disant. J'exerce le métier de comédien. Le type qui vient de me balancer cette info n'a pas idée combien j'ai l'impression de me retrouver avec un nid de vipères entre les jambes...

Je ferme mon Smartphone.

« Bonsoir », fait le type... juste avant que sa tête n'explose.

2 (par Jérôme Pitriol)

C'est à partir de maintenant que les choses vont se compliquer. Déjà, ça allait être difficile de recoller les morceaux. Avec Yolande j'entends, ce type n'a eu que ce qu'il méritait. Et puis je regrette de l'avoir embarquée là-dedans, Yolande. Elle hurle, elle ne contrôle plus ses gestes... rien à faire. Plus vrai que dans les films, oui, un rôle de composition. Une chaîne à mon pied, aussi...

Je la pousse, nous voilà dans la rue. Plus un gramme en poche. Et quoi ?... Cent dollars... Cent dollars et un vieux quarante-cinq tours Motown dédicacé. « Playboy », je crois bien. Il avait l'air d'y tenir pour le placarder comme ça au-dessus de la caisse. On aurait dit la pièce maîtresse d'un collectionneur... du patrimoine historique local, même. C'est tout... Non : tous les yeux de Détroit braqués sur nous. Et Yolande sur les bras... dans les bras, bien obligé de la porter jusqu'à la Ford.

« Tu peux pas faire attention ! » C'est moi, qui aboie. Un type m'a bousculé, lui aussi a la tête de... passons. Pas le temps, trop de crétins autour de nous, j'accélère. Comme je peux... C'est pas vrai, quand je pense qu'elle a voulu me faire croire qu'elle avait commencé son régime...

Cent dollars... Je la jette dans la caisse, j'y saute et je revois sa tête. Sa tête à elle, Yolande. Sa tête il y a deux jours, quand je lui ai annoncé comment je gagnais ma pitance... Je démarre aussi sec. Et qu'est-ce qu'elle croyait ? Je voulais faire du cinéma, j'en ai fait. Seulement pas exactement le genre que votre fiancée approuve, si vous voyez ce que je veux dire... Pas du genre glamour. Moi ça m'a bien profité, faut dire. De nos jours c'est rare les vocations. Mais même dans ce créneau, les temps sont durs...

Je me gare. Dans un panneau publicitaire, qui se couche. Comme au poker. Fini le bluff... Yolande n'a pas bronché de la course, pas un argument, pour une fois... rien à dire. Je mets les clés dans ma poche à côté des billets, c'est machinal je me rends compte, je sais qu'il n'est pas du tout dit qu'avec ce que j'ai à faire j'en aie encore besoin. Le quartier le plus dépravé de l'ouest de la ville. Le plus paumé... À l'ouest ? Je ne sais pas. Ici, aucun repère. Une chose est sûre : l'histoire ne se terminera pas à Hollywood.



3 (par Cécile Benoist)

Les faux comédiens sont aussi naïfs que les vrais. Leur orgueil finit toujours par les perdre. Ou leur machisme, ou leur culture défailante. Nicky, qui se targue d'être féru de cinéma hollywoodien, en particulier celui des premières heures, ignore que Roscoe Arbuckle a été totalement innocenté du meurtre de Virginia Rappe, c'est dire... J'en ai vraiment assez des infiltrations foireuses.

J'avoue, j'ai un peu paniqué quand la tête du type a éclaté. Effet de surprise. Je ne pensais pas que Nicky se faisait justice lui-même. En général, les chefs de gang délèguent, pour les impayés. Et se dédommager avec quelques dollars et un vieux vinyle... pathétique !

Quand j'ai décidé de faire ce métier, j'avais le respect de l'adversaire. Le milieu du crime était alors doté d'un certain sens des valeurs — des valeurs différentes des nôtres, mais des valeurs quand même. Et de l'autre côté, ils saisissaient les impératifs de la fonction de flic. La considération mutuelle engendrait une dynamique dans la lutte contre le crime, une sorte de jeu du chat et de la souris à peine plus élaboré. Aujourd'hui, les policiers sont vérolés et les bandits n'ont plus d'éthique. L'équilibre est totalement détraqué.

Il y a quelques années, un chef de gang clamait fièrement sa position pour séduire une femme. Pitoyable, Nicky a utilisé des attraits d'Hollywood, tentant de m'amadouer avec sa prétendue vocation d'acteur. Faut croire que les bad boys ne sont plus ce qu'ils étaient. Conformément à ma mission, j'ai arboré la mine d'une cruche en extase... Je ne suis pas dupe — on ne commence jamais une infiltration sans un dossier béton — et je me doutais bien qu'il finirait par me parler de ses véritables activités. Probablement après le mariage. Le mariage... Je n'avais jamais imaginé que ça irait jusque-là. Bref. Le coup de la révélation in situ m'a estomaquée. Ça ne colle pas avec le schéma classique. Et puis son argument de retard de paiement n'est pas net non plus. Je crois que je nage en eaux troubles.

Nicky est parti pisser. Je l'entends parler dans son Smartphone.

4 (par Wladimir Lentzy)

Putain d'reins. Putain d'échos d'la conne qui beuglait comme une vache qui met bas. Putain d'vinyle. Sur le coup. Il sait même pas pourquoi il l'a pris... Le truc y faisait comme vibrer et l'appeler... Mais maintenant, il sait ; en pissant que c'était remonté, les regards bizarrement fixes des passants, pas flippés mais énervés, et il s'est souvenu... il s'est souvenu de cette foutue légende sur la putain d'Détroit. Sur son âme... qui circulerait



de boutique en boutique comme une relique d'église en église. Et maintenant c'est lui qui l'avait... Et y savait même pas si ça avait un prix... C'est elle aussi, c'est sa faute... Merde ! Sa gueule a explosé et alors... on va pas y passer trois piges. J'lui en aurais bien mis une dans la gueule... à ma future femme... mais c'est une keuf, j'le sais... et les filles d'aujourd'hui sont des fragiles ; et puis pas l'temps. Mère, pourtant, mangeait tous les soirs la ration d'phalanges de père, et j'l'ai vue chialer qu'une fois, et c'est quand le pater a cané. C'est là qu'j'ai compris qu'les femmes, elles avaient toutes une sorte de grain d'folie qui leur traversait la caboche par moments. Que limite... la souffrance ça leur donnait une sorte d'auréole à la con, une enveloppante lumière qui les protège de que dalle mais les nimbe d'une aura de sainteté. Enculées de martyrs ! Merde, fais pas un truc si t'en as pas envie... c'est comme ça qu'il marchait lui, en tout cas. C'est pour ça que le cinéma ne l'acceptait pas, qu'il s'disait. Y a trop d'sauvages en moi, qu'il se répétait à voix haute.

Sa future femme, la keuf, l'observe soudainement calme depuis l'énorme scintillante Mustang rouge décapotable ; il le sent comme un prédateur sent la ligne de mire du chasseur sur son flanc. Il flaire le danger immédiat et prépare l'esquive qui lui sauvera peut-être la vie.

Elle regarde le dos de Nicky, large, en V, la bosse de son flingue derrière la chemise bleu foncé qui s'agite mollement sous la brise de Détroit. Les murs de brique rouge sillonnés de ciment comme de la viande persillée encadrant l'homme de sa vie. Sa main droite glisse entre ses cuisses rondes et fermes et s'empare de son .357 Magnum.

Ce qu'elle ne sait pas, se dit-il avec plaisir, c'est qu'maintenant c'est moi qui possède l'âme de Détroit. Son bras droit enserre le vinyle plus fermement contre lui.

Elle le vise. L'arrière du mollet droit.

5 (par Audrey Tison)

C'est idiot, mais elle n'y arrive pas. Hier encore, elle l'aurait descendu de sang-froid sans sourciller. Mais il a dit cette chose incroyable, cette chose que jamais un type ne lui avait dite auparavant : la vérité, pure, froide, transparente. Et ce, au risque de la perdre.

« Viens par ici, chaton, qu'il lui a dit. Avant qu'on s'marie, j'ai un truc important à te dire. Je te demande de m'écouter attentivement. Ok ? Je sais que t'as été séduite par mon côté acteur, et je voudrais pas que tu te trompes sur la marchandise, tu vois. Des connards qui veulent percer à Hollywood, tu tapes dans une poubelle et t'en as dix qui sortent. Eh ben moi, je suis le genre à jouer dans des films de braquage. Et attention ma poulette, je suis une pointure dans le milieu. Alors, voilà, si tu veux être ma



femme, et je veux que tu sois ma femme, va falloir apprendre à la boucler et à pas poser de questions. Même si je disparaissais quelque temps. Je sais que c'est pas la vie dont tu rêves, mais en même temps je te protégerai mieux que le coffre-fort de Jude Law et je t'offrirais tout ce que tu voudras. Voilà, Yolande, t'es la première à qui je déballe tout. Qu'est-ce tu décides ? »

Elle a tenté de se convaincre que ce n'était rien, ce baiser un peu trop long qu'elle lui a donné après son beau discours, qu'elle jouait juste un rôle. Mais certains signes ne trompent pas. Elle était incapable de tirer sur lui. Elle s'était même surprise à fredonner « Bonnie and Clyde » et à s'imaginer faire des braquages avec lui. Son ex était un flic véreux. Ah, il s'en était tapé des petites jeunes, leur promettant de leur faire sauter leurs PV si elles étaient gentilles avec lui. Il se faisait sucer, parfois avec deux de ses collègues à l'arrière, et après il leur faisait bien comprendre que si elles en parlaient à quiconque, elles le regretteraient. Elle en était malade, ces années à la regarder droit dans les yeux, à lui mentir. Elle était dégoûtée qu'un représentant de la loi puisse être aussi écœurant, humainement parlant.

Nicky, aussi hors-la-loi qu'il puisse être, a une certaine innocence dans son genre. Et puis il l'attendrit avec ses faux airs de cow-boy. Elle a un léger sourire puis secoue la tête et imagine sa mère lui dire d'un ton réprobateur : « M'enfin, Yolande, ressaisis-toi ! Toi qui étais une petite fille si obéissante, tu vas pas faire honte à ta mère quand même ? Que va-t-on penser de moi ? »

Et si je m'amusais un peu ?

6 (par Antonella Fiori)

Yolande soupire. Elle éponge la sueur qui ruisselle de son front et sort de la voiture ornée de décalcomanies publicitaires criardes. Sur le chemin, elle écrase sauvagement quelques mottes de terre et fait voler la poussière autour d'elle. Le terre-plein servant de parking est isolé par quelques arbres et un mur épais hérissé de tessons de bouteille délimite le périmètre d'un immense chantier.

Près d'un amas de matériel des gens s'affairent entourés de flics, dont certains sont en civil. Yolande s'approche. Elle voit le corps de Nicky recroquevillé sur le sol, la tête enfoncée dans une flaque d'eau grise teintée de rouge. C'est dégueulasse. Des flots de sang se répandent alentour. Les yeux de Nicky demeurent grands ouverts et le rictus qui tord son visage reflète une horreur intense. Yolande se mord la lèvre jusqu'au sang et ferme les yeux.

Hier encore, Nicky étendu auprès d'elle caressait ses seins d'une main fiévreuse pendant que l'autre s'insinuait entre ses cuisses. Les yeux



mi-clos, elle s'abandonnait, nue, sur le grand lit rond garni de draps de satin noir. À voix basse, il lui parlait de son amour et de ses brusques bouffées de tendresse, tendresse maladroite, impatiente, ainsi que de sa volonté de ne jamais la voir disparaître. Elle gémissait, soupirait, murmurait des mots tendres ou vulgaires, puis elle attirait Nicky sur elle et guidait son sexe pour qu'il la pénètre. Plus tard, il s'était levé, avait fait sa toilette sans bruit et était sorti tout aussi silencieusement.

— Ça s'est passé cette nuit. Le coup a été porté à l'arrière. On n'a pas retrouvé l'arme et on se demande de quoi il s'agit ! marmonne un flic qui s'est approché d'elle et l'a certainement reconnue.

N'attendant pas de réponse, le flic tourne les talons et abandonne Yolande à sa stupeur devant cette mort brutale et inattendue.

Le cauchemar était au rendez-vous.

Nicky courait vers elle, lui criait de fuir, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Yolande tentait de s'approcher, mais une gangue brûlante lui enserrait les chevilles.

Elle écrase une larme qui perle à sa paupière et se met à rire avec amertume. Elle rit de son malheur. Puis elle s'en va sans se retourner.

7 (par Xavier Bonnin)

Cela fait plusieurs heures qu'elle roule. Sans but aucun. Le vent s'engouffre dans le véhicule. La radio est éteinte. Elle fixe la ligne d'horizon qui recule sans cesse. Elle s'arrête enfin dans une petite ville anonyme, prend une chambre d'hôtel et s'effondre sur le lit. Le lendemain, elle repart. Lorsque la nuit tombe, traverse dans une vaste étendue lunaire et désertique. Elle se gare, sort du véhicule, fait quelques mètres à pied et s'allonge sur le sol. Le silence règne tout autour. Elle relève la tête, observe la voûte du ciel baignée d'étoiles. Ce qui devrait l'apaiser génère un malaise grandissant. Elle perçoit les distances incommensurables, la mesure des siècles, le temps qui s'écoule avec une moiteur irréversible. Elle se redresse, hagarde, et s'enfonce en titubant vers le désert.

Pousse un premier cri. Puis un deuxième. Puis un troisième encore. Cela dure. Vingt minutes, trente peut-être, arrachées à sa gorge, à ses entrailles, à sa chair pantelante. Au loin, un chien aboie. Elle l'entend et s'arrête. Puis l'écoute. Sans pouvoir déterminer à quelle distance il se situe, ni dans quelle direction, à cause de l'obscurité et de l'écho. À force d'immobilité, elle s'effondre et s'endort, épuisée, à même la terre.

Quelques heures plus tard, la lumière du matin lui brûle les paupières. Elle ouvre les yeux puis se relève. Son visage est couvert de poussière rouge. Sur la terre et le sable entremêlés, elle distingue la trace longue et sinueuse laissée la veille par un reptile.



Plus loin, une touffe d'herbe sèche près du squelette d'un ruminant à la blancheur éclatante. Elle monte dans la voiture, referme la portière, démarre le moteur et reprend la route, toujours dans la même direction. Dans son sac entrouvert, posé sur le siège passager, le pistolet, entre son rouge à lèvres, son foulard rose, son poudrier.

Elle règle le volume de la radio au maximum et jette un œil dans le rétroviseur interne. Ses mains resserrent alors le volant tandis qu'un léger sourire flotte sur ses lèvres. Son pied droit presse la pédale de frein : les pneus crissent violemment, le véhicule effectue un demi-tour sur la voie, soulevant un nuage de poussière. Elle reprend sa respiration, change de vitesse, accélère, dépasse bientôt la vitesse autorisée, traversant à nouveau ce paysage sans vie. Sa détermination est froide, implacable.

Elle s'apprête à remonter le fil de son passé, jusqu'au basculement ultime, jusqu'à la mort de Nicky.

8 (par Marc Laumonier)

Yolande roule à tombeau ouvert vers la « shrinking city », cette ville qu'elle a tant aimée lorsqu'elle était ado. Désormais, une personne quitte la city toutes les vingt-deux minutes et c'est devenu l'un des lieux les plus dangereux des US. « On a diminué de 50% notre effectif, lui a dit son chef, et les gangs représentent plus de 50000 personnes. Il va falloir feinter et jongler », plaisantait-il.

Elle vient de pleurer, mais maintenant sa détermination est certaine, elle cherche juste par où commencer. Qui a tué Nicky ?

Son poudrier sonne, sans doute son boss qui cherche à la joindre. Mais elle en a marre de la police. On ne tue pas comme ça, impunément et dans le dos, un caïd de Détroit. En plus son mec, qui avait tout avoué, qui l'avait protégée, qui l'avait si bien aimée, qui lui avait fait confiance alors qu'il avait compris qui elle était réellement... Et puis, elle ne veut plus de cette vie à la con, moitié dans les rails, moitié hors-la-loi. Il est temps de choisir.

Le désert est déjà loin, la grande gare désaffectée s'approche. La ville fantôme se dessine. Elle s'arrête sur le bas-côté, sous de grands pins blancs. Trois rats laveurs se disputent des ordures dans les poubelles. Des touristes passent, appareil photo au cou, c'est devenu la mode de venir mater les monuments vides ; y a même des petits gars de Détroit qui se font du pognon en faisant visiter les déliquescentes des lieux. Une lèpre photogénique !

Death, le groupe punk de Détroit, gueule dans la radio des trucs de circonstances, elle sourit. À sa droite, à la place du mort, son .357 Magnum et le vieux 45 tours Motown. La veille, Nicky le lui avait donné en disant d'y



faire gaffe. Elle se demande pourquoi : cache-t-il quelque chose ? ou est-ce juste une nouvelle facette du romantisme de son fiancé ? Certains vieux vinyles Motown coûtent une fortune, comme les vieux Presley que son père a jetés un soir de rangement...

Elle a trente ans, elle a assez vécu. Et pas question de rendre la Mustang rouge décapotable, celle que chérissait tant Nicky. Elle est à moi maintenant, se dit-elle.

Finalement, avant d'aller régler ses comptes, elle décide de mieux regarder le disque. Elle sent à travers la pochette le vinyle, mais le carton semble rembourré. L'épaisseur est anormale. Elle sourit, elle aime les challenges. En regardant mieux, elle comprend. Il y a là scandale pour les journalistes et les politiques. Elle rit bruyamment et songe à ce que disait Van Vogt dans *Les Armureries d'Isher* : « Être armé, c'est être libre. »

Alors elle se sent terriblement libre.

Elle redémarre dans un nuage de poussière.

9 (par Anthony Boulanger)

Quatre jours qu'elle est en repérage à présent. Yolande roule au pas dans les rues de la cité, au volant d'un SUV noir, elle prend garde à respecter la signalisation. La Mustang de Nicky est planquée dans un garage, pour que la plaque ne soit pas identifiée par la première caméra de circulation. Il serait malvenu pour elle de se faire arrêter maintenant. Non pas que son statut d'infiltrée ne lui permettrait pas d'échapper à l'un de ses collègues, mais elle a besoin que sa hiérarchie n'apprenne pas son retour. Peut-être a-t-on lancé un avis de recherche sur elle, peut-être un des responsables politiques désignés dans les documents découverts a-t-il viré paranoïaque et voudrait la voir éliminée. Un excès de prudence ne nuit pas et elle ne doit pas faire de vagues. Aux yeux de beaucoup, elle reste la femme de Nicky, hors-la-loi. À ses propres yeux, elle l'est plus qu'au moment de dire le « oui » qui scellait leur couple mais ne compromettait pas sa couverture. Hors-la-loi, certes, mais sans comparaison avec ce qu'elle tient entre les mains. Elle n'a jamais été douée en malversations financières, les colonnes de chiffres qu'elle a observées les premières heures lui restent indéchiffrables, mais les témoignages récoltés par ailleurs sont édifiants.

Comment de tels éléments ont-ils pu se retrouver dans cet objet, dans cette boutique ? Un chef de gang l'a-t-il caché en l'exposant aux yeux de tous dans ce magasin qui ne payait pas de mine ? Et comment Nicky a-t-il pu le reconnaître illico, quel était son niveau d'implication ? Cela lui a valu d'être descendu, mais par qui ? L'ancien propriétaire du disque semble un coupable tout désigné mais même sur son identité, Yolande reste dans



le flou. Plus qu'apaiser sa soif de vengeance, elle cherche des réponses. Elle ne sait pas à qui s'adresser. Même quand elle se gare dans la ruelle, à quelques foulées de l'immeuble cossu où réside le sénateur, elle n'est pas encore sûre de la conduite à tenir. Donner les documents en échange d'une immunité et du nom du maître-chanteur qui les détenait ? De la personne qui avait amassé les informations et remonter cette piste jusqu'au meurtrier de Nicky ? Épurier la ville en criblant de petits trous les pourritures qui regardaient la population de haut, ignoraient les lois et ne constituaient au final qu'un gang en costumes et cravates ?

Lorsqu'elle sonne à l'interphone, Yolande a toujours des doutes. La pesanteur de son arme contre sa jambe la rassure, mais ne la guide pas.

10 (par Vlad Oberhausen)

Au volant de la Mustang, sur la route du magasin de vinyles, Nicky a pointé du doigt un bâtiment à un feu rouge :

— Ça, poulette, c'est une de mes planques. À l'étage, y a un vieux frigo déglingué, et derrière un coffre. La combinaison, c'est le jour de notre rencontre. Si ça tourne mal, prends tout et tire-toi.

Yolande y repense, assise en face du sénateur dans son luxueux bureau. Elle s'est présentée comme une journaliste ayant un rendez-vous, sa secrétaire a tout gobé.

— Vous voulez boire quelque chose ?

La première phrase du sénateur, vieux bellâtre grisonnant. Ton enjôleur et sourire carnassier. Elle décline et déballe tout : des numéros de compte dans des paradis fiscaux et les blazes qui vont avec. Politiques, juges, flics corrompus. Et lui en première position. Ça n'efface pas son sourire.

— Vous faites fausse route. Je n'ai rien à me reprocher, vous attaquer à moi ne ferait que vous attirer de gros ennuis. Tout ça ressemble plus à une légende urbaine... À ce propos, vous connaissez l'histoire incroyable de Roscoe Arbuckle ?

— Dites-moi plutôt la vérité sur ça.

Yolande pose la liasse de feuilles devant lui. Six pages très fines en petit format, dissimulées dans le carton du vinyle. Le sénateur attrape les feuillets, tourne les pages brusquement. Il ne sourit plus du tout.

— Écoute-moi, salope, jamais ce torchon ne sortira. Nulle part. Je connais tout le monde ici, personne n'acceptera de publier ça.

— Mon fiancé a été abattu à cause de cette liste. Parlez sinon...

— Sinon quoi ? Tu crois pouvoir me menacer ? Je me fous de ton mec, n'importe quelle vermine a pu le descendre. Tu veux un scoop ? Dans cette ville, les vrais crimes restent toujours impunis.



— Pas cette fois.

Une simple boucle en métal, déposée sur le bureau. Le sénateur la regarde sans comprendre. Après la mort de Nicky, elle a fait un crochet par la planque. Dans le coffre, il n'y avait pas que du fric. Elle a tout pris, sans penser avoir à se servir de ça un jour. Elle ne sait pas pourquoi elle l'a fait d'ailleurs. Son grain de folie. Quand elle l'a arrachée, la goupille autour de son doigt ressemblait à une alliance. La dernière blague de Nicky, sans doute...

De l'autre main, elle laisse la grenade rouler sur le bureau : avant qu'elle n'explose, les réduisant tous deux en poussières sanglantes parmi les décombres, le visage déformé par la peur et la haine du sénateur se relève pour la regarder dans les yeux.

Yolande est en train de sourire.

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur [notre site](#) les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Christian Attard
Jean-Louis Bénavent
Cécile Benoist
Xavier Bonnin
Anthony Boulanger
Henri Cachau
Angèle Casanova
Jacques Cauda
Serge Cazenave-Sarkis
Sébastien Chagny
François Cosmos

Marianne Desroziers
Edouard.k.Dive
Antonella Fiori
M'barek Housni
Christian Jannone
Marc Laumonier
Wladimir Lentzy
Lordius
Sébastien Marcheteau
Fabrice Marzuolo
Neevh
Vlad Oberhausen

Benoît Patris
Jérôme Pitriol
Mélanie Roland
Philippe Sarr
Paul Sunderland
Audrey Tison

Illustrateurs

Jean-Baptiste Dumont
Bruno Legeai
William Mathieu
Stéphane Poirier

En savoir plus - *Templiers brûlés vifs*, miniature tirée des *Grandes Chroniques de France*

2014 © Éditions de l'Abat-Jour et les auteurs/illustrateurs mentionnés

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À V E N I R

Mythes & Légendes

Numéro 14
Décembre 2014

